



Gimli, dans la mythologie nordique symbolise un endroit merveilleux où vivent en paix les hommes qui ont survécus au Ragnarock (l'apocalypse).



1 - Contemplation.

Le spectacle s'étalait à leurs pieds.

Une large vallée arrosée par le soleil levant, découpant les arêtes rocheuses qu'ils venaient de franchir. Quelques brumes scintillaient comme neige au soleil, enveloppant des milliers d'arbres, tous différents. Des oliviers centenaires, des chênes tortueux, des résineux qui exhalaient déjà leur parfum entêtant, des buissons de toutes sortes.

Emus par ce spectacle immobile, ils s'arrêtèrent afin de le contempler si longtemps que leur ombre diminua de moitié. Assis à même le sol, ils observaient cette diversité si riche et si fragile à la fois.

La course du soleil dans le ciel avait des effets tangibles sur toute cette plaine. On aurait dit qu'elle vivait. Et c'était bien la réalité pour qui savait observer. Toutes les créatures vivantes qui évoluaient dans cette abondante flore étaient d'une certaine façon dépassés par quelque chose de supérieur, tout comme le corps n'est au final qu'une assemblée de milliards de cellules.

Un rapace planait très haut dans le ciel où les lambeaux de brumes s'effiloçaient en de superbes arabesques qu'on aurait cru dessinées par une main invisible. La faible brise agitait tendrement le feuillage qui, associé au bourdonnement de fond produit par des milliers d'insectes imperceptibles, offrait une musique apaisante. Des ombres se formaient, les contours changeaient. Une évolution constante proposait un tableau à chaque instant différent si l'on prenait la peine de s'immerger réellement dans le paysage, d'y être plus qu'un observateur.

Fantusieni aimait passer de longs moments à s'imprégner des lieux au milieu desquels il évoluait, surprenant parfois quelques animaux en liberté, laissant son esprit vagabonder parmi le feuillage des arbres. En cela, il n'était pas si différent de la plupart de ses congénères aimant se prélasser devant toute cette beauté, attisant une curiosité saine, profitant naturellement du temps. Personne n'était esclave de ce concept parfaitement abstrait. On avait juste découpé des périodes temporelles en se référant à des repères

immuables. Ainsi une Révolution représentait le temps mis par la Terre à accomplir une gravitation complète autour du soleil, elle-même divisée en quatre saisons dans les régions tempérées : la saison des fleurs (la florissante), celle des fruits (la fruitée), des feuilles (la décomposante) et enfin, la morte saison. Les apparitions de la Lune étaient divisées en quatre phases, chacune représentant sept jours pendant lesquels la Terre effectuait une rotation sur elle-même. Cette journée n'était divisée qu'en grossières parties : aube, matinée, mijour, crépuscule, soirée. Nul instrument de mesure précis n'était employé par le commun des mortels. Les horloges, montres ou autres chronomètres ne servaient en fin de compte qu'aux scientifiques.

On accordait du temps au temps, la contemplation était un plaisir qu'on ne se refusait pas. Vivre en harmonie et en symbiose avec l'environnement qu'il soit minéral, végétal, animal ou qu'il s'agisse de personnes, on privilégiait l'échange, du simple regard à d'intenses entretiens.

Le temps de l'observation n'était jamais du temps perdu car il permettait d'apaiser l'esprit, d'acquérir le sens du beau. Ce concept était primordial à la vie des hommes. Lorsqu'on agissait de quelque manière que ce soit, dans quelque but avoué, on prêtait toujours attention à l'aspect harmonique des choses. La beauté du geste était aussi importante que son intention première. L'art et la manière.

Le temps de l'échange était un trésor, il permettait la connaissance de l'autre autant que de soi-même, il était une source de savoir. L'observation nourrissait la curiosité et inversement.

2 - Le langage des gestes.

Le plus grand se leva et résuma leurs pensées tandis que Fantusieni restait assis, les bras entourant ses genoux, parcourant encore en pensées les immenses étendues qui s'offraient au regard et à son imagination si fertile.

D'un geste large, il enveloppa toute la plaine, mima des courbes avec ses avant bras, puis ses mains et ses doigts effectuèrent des mouvements plus précis, brefs, nets tandis que son visage s'animait d'une multitude d'expressions, de tics, de regards évocateurs. Cette façon de communiquer par gestes et expressions faciales était la seule utilisée au monde. Ainsi, d'où qu'il vienne, chacun se comprenait, bien qu'il y ait des expressions locales, des dialectes en quelque sorte. Aucune parole n'était jamais échangée. Les mots n'existaient plus. Seuls quelques borborygmes s'échappaient parfois sous l'effet de la surprise ou de la colère. Ce mode de communication précis était employé par tous et offrait une compréhension excellente dans n'importe quelle région. En outre, elle obligeait les deux interlocuteurs à se regarder, se faire face. Quoi de plus discourtois, incorrect, méprisant que de communiquer en se tournant le dos ou en faisant autre chose. L'attention portée aux autres n'était plus une marque de politesse, concept archaïque et dépassé, simplement un réflexe obligé.

Le langage parlé avait été abandonné au profit d'un moyen de communication plus judicieux, plus précis, compréhensible par tous, partout.

Les discussions donnaient l'air d'un ballet de gestes, brassant l'air, effectuant de superbes arabesques, brodant un alphabet visuel. C'était beau à voir et surtout aussi précis dans ses subtilités que ne pouvait l'être la parole articulée autrefois utilisée.

On retrouvait cependant l'infinie palette d'accents et chacun avait sa propre gestuelle, plus intime encore que par un langage articulé. Certains étaient avares de mouvements tandis que d'autres laissaient parler leur corps en entier. La dextérité dans les gestes différait

d'une personne à l'autre. Orateurs à l'aise ou gens timides, le spectre des expressions était si vaste qu'on pouvait cerner les grands traits de personnalité rien qu'en « écoutant » une personne.

Par ses gestes fins et rigoureux, Gandolfo indiquait que cette vallée majestueuse était traversée par un fleuve serpentant au milieu de nombreux bois et forêts. Ses mouvements amples indiquaient des généralités tandis que les signes plus délicats apportaient des précisions, les expressions du visage soulignaient des nuances ou traduisaient des émotions. Toutefois son discours gestuel en apprenait autant sur lui-même. Gandolfo était un cartésien rigoureux et précis. Jamais il ne se permettait une approximation. La précision de ses gestes confessait un esprit mathématique. Ses expressions faciales n'étaient pas dénuées d'une certaine froideur parfois, mais son cœur était chaud et il était toujours prêt à rendre service, à donner de sa personne. Il incarnait ainsi le fameux syndrome dit du Boomerang, ce que l'on donne à autrui finit toujours par retomber sur soi.

Il continuait son monologue gestuel tandis que Fantusieni se releva, éprouvant quelques fourmillements dans ses jambes ankylosées par l'inactivité contemplative du matin.

3 - Les Jardinels, artistes sylvicoles.

Ceux d'ici se nomment eux-mêmes les Jardinels mais nous parlons d'eux comme de véritables artistes de l'espace.

Regarde comment les différentes essences d'arbres se marient. Rien n'est laissé au hasard. Les espèces fortes en racines sont placées au bord de la rivière et sur les talus instables; les résineux asséchant les sols sont disséminés dans toute la vallée et côtoient des espèces riches en minéraux. Observe bien l'ensemble maintenant : un véritable chef d'œuvre de couleurs, de lumières et de formes. Allier l'utilité et la beauté, tel est leur secret.

Toute la large vallée était en effet semblable à un arc-en-ciel posé au sol, l'art floral se mêlant à l'ingéniosité dans la culture sylvicole. Rien n'était laissé au hasard, la biodiversité recrée mieux que ne peut le faire la nature, chaque espèce trouvant sa place par l'habileté, la maîtrise et l'astuce des Jardinels.

Si on pouvait leur reprocher de copier la nature, on était obligé de reconnaître qu'ils le faisaient méticuleusement et non grossièrement. Ce n'était pas juste d'ailleurs. Ils n'étaient, en excellents jardiniers, que les tuteurs de la nature. Ils l'orientaient, l'accompagnaient et la guidaient plus qu'ils ne la contraignaient, l'astreignaient ou l'obligeaient. Les espèces trouvaient leur équilibre par elles-mêmes.

Ils reprirent leur marche après avoir dégusté quelques fruits si succulents qu'ils en redécouvraient le goût comme s'ils les savouraient pour la première fois. Ils allaient pieds-nus sur un sentier tapissé d'aiguilles de pins, de mousses légères et odorantes. Ce petit paradis était un régal pour les yeux mais également pour les narines, la saison des fleurs étant pourtant passée depuis quelques lunes.

Ces merveilles leur faisaient ralentir le pas. L'adresse et la méticulosité des Jardinels donnaient l'impression de parcourir une forêt vierge, si riche en essences diverses, apparemment entremêlées

selon aucun plan, aucune volonté ostensible.

Pourtant chaque plant avait été dûment réfléchi quant aux relations de bon voisinage. L'art de marier les différentes espèces était la clé de la réussite; les insectes faisaient le reste. L'extrême diversité de la flore était l'habitat privilégiée de nombreuses espèces animales qu'il convenait de laisser libres.

Les Jardinels agissaient avec virtuosité sur les plantes, les arbres, mais ne régulaient en rien la faune, se chargeant elle-même de conserver cet improbable équilibre et, qui plus est, favorisant l'harmonie globale.

Recréer la biodiversité exigeait une attention appuyée, une application constante, une veille régulière.

Des lianes pendaient de la cime des arbres centenaires jusqu'au sol, quelques fleurs tardives exhalaient leur parfum entêtant, les branches se mêlaient les unes aux autres, des tapis de mousses aux couleurs variées disputaient le sol à des bouquets d'herbes rares.

La finalité était la beauté mais surtout de préserver les espèces anciennes, éviter aux plus robustes de se développer outrageusement et permettre aux nouvelles, issues du butinage incessant des insectes pollinisateurs, d'émerger sereinement. Un véritable musée vivant pour le bonheur et la pédagogie de tous.

Ils traversèrent une zone marécageuse aménagée de pontons en rondins de pins. Des centaines de libellules emplissaient l'air de leur vrombissements tandis que plusieurs animaux aquatiques s'ébattaient dans une eau croupissante et boueuse. Des plantes émergeaient de ce liquide douteux, courbant leurs tiges au gré d'un vent léger. Cette ondulation associée au va et vient des insectes donnait l'apparence d'un ballet savamment arrangé par quelque divinité des lieux.

Baguenaudant ainsi parmi cette luxuriante végétation, ils n'arrivèrent au village qu'à la Mijour, lorsque les ombres sont les plus courtes, le soleil atteignant son apogée.

4 La Bienvenue.

Ils s'avancèrent vers la Maison de Bienvenue. Une construction parmi et dans les arbres, comme toutes celles du village. Des passerelles permettaient de naviguer d'un arbre à l'autre, une treille tissée de dizaines d'espèces de plantes rampantes abritait l'ensemble. Des troncs en guise de tabourets et bancs invitaient à se poser et déguster un grand gobelet d'élixirs de son choix.

Gandolfo choisit cinq-doses de miellat de puceron vert tandis que Fantusieni savourait trois-doses d'hydromel de dix ans d'âge.

Chaque village possédait une Maison de Bienvenue où les voyageurs aimaient se reposer devant une bonne table et dans un bon lit.

C'était le lieu central de chaque village où défilaient étrangers et informations, art, culture de tous les pays. On y échangeait idées, expériences de voyage, informations de toutes sortes : les habitants les plus curieux venaient donc rencontrer les passants pour échanger dans quelque matière que ce soit.

Botanique, physique, médecine, mathématiques mais aussi humour, littérature ou simplement pour connaître les nouvelles du monde.

Les arrivants y trouvaient, outre le gîte et le couvert, toutes sortes d'informations et précisions sur le village, ses habitants et les environs.

La Maison de Bienvenue, parfois nommée pompeusement Hôtel de Bienvenue, fourmillait de gens, d'idées, de propos.

Toute la fierté du village était réunie dans cette vitrine. Chaque habitant y consacrait une belle partie de son temps, de sa passion, de sa culture, en un mot de lui-même.

Lieu d'échange par excellence, c'était une mine d'informations diverses concernant le village et ses habitants, véritable annuaire des personnes et des spécialités régionales. Accueil et conseils. Chaque village mettait un point d'honneur à recevoir les passants dans une convivialité propre aux lieux de réunion informels.

La Bienvenue était le centre du village. Un lieu incontournable avec le marché. Les dernières informations circulaient, les idées s'échangeaient. Il y régnait toujours une effervescence sans commune mesure. Les gens de passage s'y rencontraient, les autochtones s'informaient, renseignaient à leur tour les voyageurs. Mais avant tout, c'était un endroit d'accueil. On informait les visiteurs quant à leur demande mais avant tout on les hébergeait. Si la Bienvenue offrait des pièces à dormir, à se restaurer, il était moins impersonnel de loger chez l'habitant. Dans chaque village, une grande majorité de ses habitants offraient un lieu et un couvert aux voyageurs. Les échanges n'avaient pas seulement lieu dans cet endroit prévu mais pouvaient avoir lieu n'importe où. L'échange de propos, d'idées, de visions du monde, d'informations diverses permettait à chacun de se sentir concerné par le monde entier. Cet internationalisme se traduisait par une grande ouverture d'esprit, sans pour autant renier ses propres idées, ni abandonner ses convictions. Une opinion ne pouvant être construite que sur une base antinomique, on pouvait conforter ses pensées en les confrontant et les mesurant à celles d'autrui, comme on affermit son jeu dans un tournoi sportif. Une certitude n'étant jamais acquise, elle devait être opposée à de nouvelles expériences, de nouvelles théories.

Le pour et le contre, le blanc et le noir, le positif comme le négatif permettaient un équilibre qui affinait ainsi une pensée née de l'imaginaire. L'imagination était la base de toute réflexion, dès le plus jeune âge l'accent était mis à développer cette qualité innée.

Gandolfo porta son index à sa bouche et battît l'air de ses doigts tandis que ses yeux se plissaient de contentement : il reconnu n'avoir jamais goûté un aussi bon miellat. Il interrogea un jeune blond habillé de feuilles de lierre.

Il avait comme double occupation l'information des voyageurs à la Bienvenue et était également, comme chaque Jardinell, grand connaisseur de la flore.

Il s'exprimait par d'amples mouvements stylisés comme un danseur essayant de nager dans l'air. Le secret de notre miellat tient dans son stockage durant une saison dans des bassins tapissés de feuilles d'eucalyptus, parfois de palmier odorants. Ainsi la saveur du miellat

change selon la saison. La dernière Morte-Saison nous a donné un parfum particulièrement doux et discret en étant suffisamment profond et long en bouche. On sentait le jeune homme passionné par ses propos. Il aurait pu parler de ses élixirs pendant des heures sans jamais être ni pédant ni ennuyeux.

Après avoir traité des millions de pucerons, le liquide transparent auquel était adjoint quelques gouttes d'essence de pin parasol, est transposé dans de grands bassins, à l'abri de la lumière et à une température quasi constante.

Fantusieni ressentait un bien-être profond qui l'envahissait comme une lame de fond, sans savoir d'où elle provenait. A chaque étape, après avoir cheminé longtemps sur les chemins, il se sentait fourbu et ce havre de repos lui permettait de se délasser, de relâcher ses muscles sollicités toute la journée, mais avant tout de reposer son esprit. Depuis quelques lunes, peut-être une ou deux saisons, il dormait assez mal, troublé par d'étranges rêves, agitant son sommeil et lui dérobant une bonne partie de son énergie.

Lizaron leur demanda s'ils ne voulaient pas déguster quelques spécialités d'ici. Ils répondirent que leur estomac ne ressentait pas encore la faim, et se présentèrent.

5 - Calculs & mesures.

Gandolfo mesurait deux têtes de plus que Fantusieni.

Il s'étaient rencontrés sur le chemin au gré d'une halte. Depuis, ils marchaient ensemble.

Gandolfo transportait quantité d'appareils de mesure dans un gros sac. Il parcourait les plaines, escaladait les montagnes, longeait les côtes des océans, cheminait le long des rivières, pénétrait dans d'épaisses forêts, gravissait les collines, voguait vers les îles...

Il mesurait tout. La hauteur des arbres, la profondeur des cours d'eau, le degré d'inclinaison des montagnes, même l'angle des rayons du soleil. La vitesse du vent, la température de l'air. La nuit, il dressait des cartes du ciel, reportant les étoiles sur une carte en peau de daim.

Il faisait halte dans cette vallée afin d'évaluer les rapports de taille entre les différentes espèces d'arbres, d'arbustes, de plantes diverses. Leur influence sur leur milieu, les conséquences sur l'environnement.

Sa passion pour l'art du calcul des mesures était venue comme un orage éclatant au cœur de la saison des fruits. Sans en avoir éprouvé la moindre inclinaison dans son enfance, il avait croisé une belle matinée un groupe armés d'une batterie d'instruments divers. Il s'était aussitôt passionné pour cet attirail. Cet intérêt pour ces instruments hétéroclites et mystérieux l'avait conduit à exercer une activité lui permettant de voyager sans cesse, de rencontrer de nouveaux visages, de découvrir de nouveaux paysages.

Au bord d'un fleuve, il calculait son débit, sa profondeur, évaluait la température de l'eau, analysait toutes sortes de données.

En montagne il indiquait la hauteur des pics, vérifiait l'inclinaison des pentes, analysait la texture de la neige, notait l'implantation de la flore, signalait le cours des torrents.

Au cœur des villages, il mesurait encore. Le nombre d'habitations,

leur concentration, renseignait sur les matériaux employés, dressait les cartes des chemins. A la manière d'un peintre, il transcrivait la réalité mais il le faisait avec une kyrielle de chiffres et non avec une palette de couleurs.

Il dressait une carte précise, exhaustive, détaillée de ce qu'un village lui commandait.

Sa passion avait provoqué quelques tics, certains réflexes inconscients. Lorsqu'il rencontrait une personne il ne pouvait s'empêcher intérieurement de deviner sa taille, son poids, l'énergie développée.

Gandolfo savait cependant s'affranchir des chiffres, il aimait les plaisirs de la vie et n'arborait pas ce détachement qu'ont les scientifiques que l'on croit volontiers perdus dans une galaxie d'équations et de formules, se déplaçant tels des zombies du calcul, la tête remplie de formules diverses.

Au contraire, il ne crachait ni sur un repas copieux, ni sur une légère ivresse alcoolisée, pas davantage sur de nombreuses rencontres charnelles.

Il aimait jouir de tous ses sens. Epicurien dans l'âme, hédoniste du cœur, il mordait la vie à pleines dents, profitant de chaque parfum, chaque odeur, se délectant du goût qu'ont les choses, tendant l'oreille aux diverses mélodies du monde, observant la beauté qui s'offre à tout contemplateur. Surtout, il savourait le plaisir du toucher autant avec les êtres qu'avec les choses. Enlacer le tronc d'un arbre, caresser le pelage d'une biche, sentir la texture différente des plantes sous ses doigts lui procurait autant de délectation, de délice, de régal que la jubilation d'un acte sensuel.

Enjoué et affable, il se liait facilement, ravissant ses interlocuteurs par sa gentillesse et sa sympathie immédiate.

6 - Education.

Fantusieni était plus secret, plus réservé, il s'intéressait davantage aux expressions de l'esprit et du cœur. Musicien lui même, il se passionnait pour les sons de la nature. Comment les reproduire était sa quête. Il aimait aussi les représentations picturales pour lesquelles il était cependant nettement moins doué.

Il est admis que les artistes ont quelque chose à régler avec leur passé, leur enfance. Ce n'était pourtant pas son cas. Il était né il y a une bonne vingtaine de Révolutions dans un village de l'ouest, réputé pour ses constructions sur pilotis et en suspension, afin d'éviter les fréquentes inondations. Sa jeunesse s'était construite comme coule un fleuve, sans cassure, sans brusquerie, sereinement, augmentant sans cesse son débit tout en s'octroyant de larges courbes, n'étant pas pressé d'arriver à bon port.

Au contraire de Gandolfo, Fantusieni avait toujours été passionné par les sons, les mélodies, la musique de la nature. Enfant, il goûtait souvent au plaisir de se prélasser en lisière d'une forêt ou au milieu d'un pré, écoutant le vent, le chant des oiseaux, les divers bruits qui formaient dans son esprit libéré de complexes mélodies. Grandissant, il n'avait jamais renoncé à ces escapades tant physiques que spirituelles. Rentré au village, sa tête bourdonnait encore de divers accords, d'airs inspirés par l'harmonie flagrante des sons naturels.

Plus qu'une passion, cette façon de vivre avait toujours été la sienne et il est fort probable qu'il mourrait un beau jour d'été, fredonnant sur une prairie où bourdonnent des milliers d'insectes dans une brise légère donnant aux arbres un rythme lent et apaisant.

L'éducation qu'il avait reçue n'avait jamais cherchée à entraver ces penchants. Il existait plusieurs méthodes d'apprentissage selon la région, la culture et les coutumes locales mais toutes avaient en commun l'objectif de faire s'affirmer une personnalité propre, que l'enfant devienne un adulte instruit et responsable, qu'il se réalise par lui-même. On fournissait davantage les outils que le savoir en

communiquant l'envie d'apprendre, développant une curiosité innée et partagée par tous les jeunes enfants.

Fantusieni avait été un bébé à qui l'on s'était exprimé en choisissant des gestes simples, des signes familiers, des idées élémentaires sans pour autant verser dans un échange à son niveau : le nouveau né s'exprimait grossièrement, maladroitement, on devait lui imposer un modèle, pas s'exprimer de la même façon que lui sous prétexte qu'il comprenne mieux. Bref, on ne parlait pas bébé avec un bébé.

Le langage corporel était fondamental pendant les premières lunes de l'existence. C'était le seul moyen par lequel le bébé pouvait s'exprimer, sa seule référence.

Très tôt, on développait les cinq sens du jeune enfant : on lui présentait le milieu qui l'entourait et par le biais d'images, de peintures, il découvrait un monde plus vaste, excitant sa curiosité naissante d'aller voir plus loin.

On suscitait son odorat et son goût par une cuisine variée, on l'exposait à toutes sortes de parfums, de mets. Bientôt il serait capable de reconnaître les animaux à leur odeur, à préparer des repas élémentaires et déterminer ses propres aspirations.

Le toucher était essentiel, c'est par lui que toute éducation commençait. Caresses et massages allaient accompagner l'enfant toute sa vie. Cela était la base, les fondements de tout rapport social. La communication par signes et gestes, par expressions faciales s'accompagnait régulièrement dans la sphère privée d'attouchements qui pouvaient souvent devenir plus orientés, plus sensuels.

On lui faisait écouter toutes sortes de sons, à commencer par la musique, omniprésente dans l'univers de l'enfant qui grandit, bercé de chansons. Fantusieni avait été d'emblée très réceptif aux airs, aux mélodies, au rythme.

Cet éveil aux sens permettait de déterminer quelles voies allaient emprunter l'enfant, quels étaient ses souhaits, ses envies, ses dispositions. En fonction de ses goûts, l'enseignement était alors orienté afin de pousser plus loin sa curiosité.

Agé de quatre ou cinq Révolutions, l'enfant rencontrait différentes personnes, adultes mais aussi vieillards, adolescents et enfants, pouvant chacune lui apporter un savoir particulier en rapport avec ses penchants, ses envies.

Il n'existait pas de spécialiste de l'enseignement. Le savoir n'était

pas réservé à une élite. Chacun portait en lui des connaissances diverses, peu importe son âge, son activité, ses idées. Le rôle de l'enseignement était de mettre en relation deux ou parfois plusieurs personnes ayant les mêmes centres d'intérêt. L'instructeur partageait son savoir et ses expériences, guidait, démontrait, expliquait mais n'imposait jamais.

Plus l'enfant grandissait, plus les entrevues devenaient pertinentes, précises, élaborées. En acquérant une instruction en rapport avec ses goûts, ses inclinations, l'enfant grandissait harmonieusement, développant une meilleure confiance en lui-même, pouvant dès lors partager son savoir acquis aussi par l'expérience avec d'autres, devenant finalement instructeur à son tour.

L'accent était mis sur la personnalité de l'enfant. Bien instruit, il était à même de suivre son propre chemin, symbolisé par le Tour du Monde, un voyage de plusieurs Lunes, parfois quelques Révolutions. Quelques-uns ne revenaient jamais, devenant des voyageurs par choix, des nomades par goût.

Le degré supérieur était l'étude, la connaissance approfondie d'une matière. Elle ne pouvait se développer que lorsque le jeune avait intégré les notions de base qui lui permettraient de rechercher lui-même le savoir. L'instruction était partagée, guidée par un spécialiste dans son domaine; en revanche l'étude poussée était souvent menée seul pour l'unique enrichissement personnel. Une société bien instruite, sachant utiliser un savoir et un savoir-faire procurait un bien-être pour chacun et un bien-avoir pour la communauté.

Si l'enseignement était procuré par toute personne ayant un savoir ou un savoir-faire à communiquer, à partager, l'éducation et le savoir-vivre n'étaient dispensés que par la cellule proche, souvent familiale, par l'entourage direct de l'enfant.

Le savoir-vivre n'était inculqué à la jeune personne que par force d'exemples, de manières de vivre. La culture, les traditions prenaient ici une place importante. Chaque région modelait ses enfants à son image. Cependant là encore, la liberté était de mise. On éduquait ses enfants selon ses propres préceptes, en fonction de sa propre éducation mais le plus souvent en tenant compte de sa différence, laissant la personnalité balbutiante de l'enfant s'exprimer.

Enseignement et éducation avaient un point commun primordial : le

jeu.

La plus importante partie de l'apport éducatif était apporté par le biais du jeu. Et de même que l'enfant ne cessait d'apprendre tout au long de sa vie, il continuait de consacrer une parcelle essentielle de son existence au jeu, devenant plus élaboré, plus sportif ou plus intellectuel.

La cellule éducatrice était bien moins vaste que celle ayant trait à l'enseignement. Les éducateurs étaient les proches de l'enfant, son entourage direct, à commencer par ses parents, conscients de la responsabilité que la pleine confiance de l'enfant leur faisait porter.

7 - Premier rêve.

Gandolfo secoua doucement Fantusieni par l'épaule. Reprenant ses esprits, il parut étonné de se trouver assis sur un banc, un verre d'hydromel dans sa main. Il sortit de ses pensées nostalgiques, sourit pour s'excuser d'avoir été absent un instant. Il avait l'habitude de s'évader dans d'autres sphères que celle où vivait son corps. Une musique l'accompagnait toujours lors de ses voyages, le transportant tel un navire sur l'océan de ses pensées.

Gandolfo s'amusa sans ironie de l'échappée de son partenaire par une blague qui les secouèrent de rire pendant quelques secondes. L'un et l'autre avaient conscience qu'ils étaient en présence du parfait opposé de leur personnalité. Ils s'en amusaient avec joie. La vie est une succession de rencontres et d'expériences d'autant plus enrichissantes qu'elles sont différentes. Le mariage de deux couleurs variées donne souvent une nouvelle teinte tandis que deux coloris proches n'apportent qu'une nuance subtile.

Fantusieni était venu dans ce village pour consulter le Rêvélateur. Le médecin de l'esprit. Depuis quelques saisons, il était la proie de rêves étranges presque chaque nuit. Le Rêvélateur de son village avouait son impuissance à décrypter ces images. Il lui avait conseillé de rencontrer son ami, le très célèbre Manouk.

Le serveur lui indiqua où il pouvait joindre le célèbre médecin de l'esprit tout en lui remplissant une nouvelle fois son gobelet. Il s'exprimait toujours par des gestes souples et stylisés. Fantusieni devina l'âme d'un artiste. Il se glissait avec élégance entre les tables, les bancs, servant chaque consommateur avec la même application dans ses gestes. Il servait et renseignait avec une bonne humeur communicatrice. Ses gestes calmes et doux tranchaient avec une aisance dans la rapidité avec laquelle il se déplaçait, flottant entre les invités tel un danseur de ballet.

Fantusieni était impatient de rencontrer ce spécialiste des choses oniriques dont il espérait un diagnostic judicieux et un remède approprié. Ces mauvais rêves l'épuisaient chaque nuit, lui lançant mille poignards acérés au cœur de son âme.

Les images de la nuit passée étaient encore devant ses yeux pourtant grands ouverts ici, parmi des gens joyeux, sous un soleil ardent, partageant une boisson avec un nouvel ami rencontré en chemin. Un milieu chaleureux et rassurant, à des milliers de pas des scènes de la nuit dernière.

Une foule de gens marchant à grands pas, s'ignorant, le visage fermé. Nulle présence de la nature, enfouie, ensevelie sous une épaisse couche de béton, de goudron. Aucun produit naturel ne subsiste. Tout est transformé pour rendre les lieux inhospitaliers, inhumains. Les hordes de gens qui courent vers d'improbables tâches, d'incertains rendez-vous, n'ont rien d'humain. Une société de robots, de zombies se dépêchant, s'empressant d'atteindre ce qu'ils ignorent. Habillés tous de la même façon, souvent malades sinon physiquement du moins psychiquement, ils évoluent dans d'immenses concentrations de béton, de verre, taraudés par une pollution insoutenable. Ces masses de gens semblent ne plus rien contrôler. Ils suivent le mouvement, esclaves de leur propre vie. Un peuple de moutons alimenté sans jamais déguster une nourriture de toute façon empoisonnée, respirant un air intoxiqué, consommant des produits aussitôt démodés pour combler l'immense vide spirituel qui s'accroît à mesure que leur propriété matérielle augmente.

Plus aucune valeur n'est de mise. Chacun semble vouloir survivre dès sa naissance, accélérant le rythme afin que ce détestable séjour sur une terre négligée, spoliée, outragée ne s'éternise pas. Des millions de gens vivant côte à côte mais pas ensemble, communiquant sans arrêt mais s'ignorant tranquillement, s'activant du matin au soir mais n'accomplissant rien, recherchant santé et prospérité et n'obtenant que le droit de pouvoir continuer toujours et encore ce même cirque.

Tous vivent dans une prison dont ils possèdent eux-mêmes la clé.

Un frisson parcouru le dos de Fantusieni rien qu'au souvenir de ces images atroces. L'espoir de meilleures nuits résidait dans ce rendez-vous tant attendu. Le serveur toujours affable et curieux de l'autre indiquait à Gandolfo un endroit où il pourrait entreposer son imposant matériel.

Les mesures commenceraient dès le lendemain, aidé certainement

de quelques habitants curieux de nature.

Fantusieni irait consulter le Rêvélateur. Ils avaient cheminés de concert car leur route était la même. Il était ainsi des rencontres. On partageait des instants, parfois brefs, mais il resterait toujours quelque chose au fond de soi. Quelquefois cela changeait radicalement la vie, à d'autres moments l'influence était légère, jamais on ne sortait d'une rencontre en restant le même. Dorénavant, chacun guidait ses pas vers ses aspirations, ses envies, ses désirs.

Gandolfo préférait l'agencement des habitations, les trouvailles techniques, les idées pragmatiques. Toutes choses qu'il allait mesurer, quantifier, répertorier, classer dans les jours prochains. Pour ensuite partager ces données, ces informations avec ses confrères de tous lieux, de toutes parts. L'imagination naissait aussi de l'expérience, de l'observation selon lui. Le processus identique mais inverse à l'idée largement adoptée que l'imagination est à la base de toute action.

Il n'y eu pas de grandiloquente séparation. Après tout, ils n'étaient pas devenus intimes en trois jours de marche et chacun savait qu'un jour ou l'autre, on retrouvait toujours ceux qui avaient croisé notre route. Le hasard frappait toujours plusieurs fois. Il en restait inlassablement quelque chose, que ce soit un changement radical ou un simple souvenir embrumé.

8 - Le Rêvélateur.

Fantusieni découvrit la demeure de Manouk perchée à la cime d'un séquoia plusieurs fois centenaire. La vue de la cabane et du colimaçon qui l'atteignait lui donnait tout simplement le vertige. Il se dit que les habitants ne devaient pas souffrir de la peur du vide pour aller se confier au médecin de l'esprit lorsqu'il aperçut plusieurs bancs au long du vertigineux chemin fait de planches directement insérées dans le tronc. Deux personnes étaient assises sur celui qui touchait le sol. Il leur demanda quand Manouk serait libre pour une consultation.

Une vraie plante se leva. Une tige en guise de corps. Deux mains qui se mouvaient dans l'air avec une grâce commune aux fleurs sous la légère brise d'été. Deux jambes, si frêles et pourtant si agiles, si sûres d'elles qu'elles semblaient flotter dans l'espace. Le plus surprenant était encore son regard. Deux yeux qui semblaient regarder au-dedans de vous même, avec une attention appuyée mais sans donner l'impression d'une quelconque insistance.

Il n'y avait aucun doute possible, Manouk était là, devant lui, humble et maîtrisant les choses; une telle douceur émanant d'une force intrinsèque.

Les médecins de l'esprit travaillaient sur les rêves, examinant, analysant, décryptant ces milliers de messages que l'inconscient envoie à la raison. Ils étaient des Rêvélateurs, agissant sur le psychisme de chacun par l'interprétation des rêves, révélant un message caché à la personne.

Le Rêvélateur guérissait dans le pire des cas, mais il se devait de prévenir surtout les bouleversements psychiques avant qu'ils ne déclenchent à leur tour des désagréments physiques.

Il n'avait pas pour habitude de prescrire un traitement; il avertissait simplement le patient d'un éventuel déséquilibre, lui conseillant juste quelques changements sur sa façon de vivre, ses rapports aux autres, son rythme journalier. Il était un révélateur pas un

thérapeute. En matière de psychisme, seule la personne concernée était capable de résoudre un déséquilibre, le meilleur médecin de l'âme est le sujet lui-même.

Chaque matin, s'il en éprouvait le besoin, chacun allait confier ses visions nocturnes et leur agencement au Rêvéléteur. Celui-ci connaissait bien les méandres de l'esprit, les associations d'images, les symboles. Il savait diriger lui-même ses propres rêves, les maîtriser, afin de conseiller au mieux les profanes. Tout résidait dans sa façon d'appréhender les histoires personnelles.

Un même rêve, des images identiques, pouvaient signifier tout et son contraire selon la personnalité et le vécu du conteur. L'environnement du rêveur était primordial. On ne pouvait expliquer correctement une série d'images oniriques que si on avait connaissance des activités et des pensées diurnes de la personne.

Le Rêvéléteur était l'un des personnages les plus importants de la communauté, d'une discrétion absolue car connaissant les pensées de chacun et, la plupart du temps, d'une grande douceur et d'un calme lunaire.

Il semblait avoir fait le vide à l'intérieur de lui. Telle une éponge, il recevait les soucis des autres avec un détachement apparent. Il n'était de fait qu'un miroir où se reflétait l'inconscient, renvoyant sa propre image au patient, n'étant pas déformée par une conscience voulant tout régir. Il observait la part de l'esprit que l'esprit lui-même ne peut voir.

Chaque village possédait son Rêvéléteur, parfois davantage. Respecté, son importance était telle qu'on ne pouvait tolérer laisser un tel pouvoir dans les mains, l'esprit d'une seule personne. Le monopole, quel qu'il soit, était à fuir spécialement en ce qui concernait les choses fondamentales : l'éducation n'était pas confiée à une seule personne, les décisions concernant la communauté n'étaient prises que par vote après diverses concertations où tous pouvaient participer, la responsabilité personnelle étant le socle de la société. Enfin, la médecine en général ne pouvait être le ressort d'une minorité spécialisée. Qu'il s'agisse du corps ou de l'esprit, les médecins n'étaient que des guides, des conseillers, des tuteurs. A chacun de conduire sa vie par lui-même.

Ils convinrent de se revoir le lendemain matin, à l'heure où les rêves sont encore bien présents à l'esprit, bien que Fabienni se souvienne au détail près de ses songes récurrents.

9 - Aisance et réserve.

Peu avant le coucher du soleil, il retrouva Gandolfo en grande discussion avec un petit groupe formé autour d'un demi tronc retourné en guise de table.

Le débat courait autour de modifications quant à l'agrandissement et la réorganisation de la Maison de Bienvenue. Des propos techniques fusaient, auxquels Fantusieni ne put se joindre. Les idées de Gandolfo semblaient intéresser au plus haut point ses interlocuteurs, lui opposant parfois des objections pertinentes qu'il contournait pour mieux les annihiler. Chaque problème était décrypté, analysé puis une idée émergeait, résumant les diverses contraintes pour trouver une solution.

Fantusieni était en admiration devant tant de facilité à s'exprimer, mieux : à convaincre un auditoire quelque peu réfractaire. Lui était si réservé, n'aimant que la solitude des grands espaces, devenant mal à l'aise dès qu'un groupe se formait autour de lui, ne sachant mettre en place ses idées et les exprimer correctement avec le minimum de gestes. Gandolfo semblait animé d'une force intérieure que rien ne pouvait ébranler. Un charisme émanait de sa personne et Fantusieni se mit à penser que des lunes et des lunes de travail sur soi ne pourraient aboutir au quart d'un tel résultat sur sa propre personne. On était à l'aise en société ou on ne l'était pas. Il y a des facilités qu'on n'apprend pas, des comportements qu'on ne peut modifier. Il aurait aimé avoir cette capacité de synthèse, ce détachement exigé pour régler ses propres soucis oniriques. D'une manière plus générale, avoir cette capacité de résoudre les problèmes, les tracas d'une simple réflexion de quelques minutes. Maîtriser ainsi sa vie et l'espace.

Avoir la capacité de régler les ennuis quotidiens rapidement et définitivement, efficacement pour avoir l'esprit libéré de toute contrainte et pouvoir s'évader dans le monde abstrait des idées où l'imagination est reine.

Fantusieni avait parfois l'impression d'être prisonnier d'une multitude de petits tracas insignifiants mais qui, ajouté les uns aux

autres, formaient de lourdes chaînes qui entravaient sa vie. Il observait Gandolfo et son groupe où les objections se faisaient rares maintenant. Il avait convaincu ses interlocuteurs par de solides arguments étayés d'une connaissance parfaite de son sujet mais surtout il les avait charmé par une séduction et une aisance naturelle, une profonde force de persuasion qui était l'un des piliers de son caractère.

Une société basée sur les échanges, les rapports entre personnes, privilégiait de fait les plus expansifs, les plus exubérants. Une seconde il se mit à envier de telles facilités à communiquer si répandues, lui qui se laissait souvent submerger par ses émotions, puis il se ressaisit à l'idée que ces sensations lui étaient utiles pour la création. Il pensa un instant que l'on envie toujours ce que l'on ne possède pas. S'il était admiratif devant cette facilité à s'exprimer incarnée si bien par l'assurance de Gandolfo, il n'en demeurerait pas moins que Fantusieni se sentirait un étranger à lui-même si il était aussi sûr de lui. Ses émotions, ses hésitations, cette timidité qui s'emparait de lui en présence d'un groupe de personnes étaient sa signature. Cette fragilité apparente lui permettait aussi de s'évader dans le monde des idées, de faire jouer son imagination, de mieux ressentir ce qui l'entourait. Toute personne est unique, à l'image de ses empreintes. Un comportement à la Gandolfo aurait fait souffrir un être délicat comme Fantusieni.

Il s'avança devant le comptoir de la Bienvenue qui bourdonnait telle une ruche en pleine activité. Il s'informa sur les possibilités hospitalières dans le village. Il était de coutume de passer sa première nuit à la Bienvenue, faisant office d'hôtel d'un jour. Les habitants mettaient un point d'honneur et une grande satisfaction personnelle à accueillir les voyageurs chez eux. L'hospitalité était une seconde nature, un échange parfait : l'hôte fier d'avoir quelque chose à offrir à un inconnu, le pèlerin heureux de partager le quotidien d'une éphémère famille.

Ce fut le serveur aux habiles pas de danse qui le renseigna. Il avait changé d'occupation au cours de la journée comme c'était souvent le cas. Personne n'imaginait se cantonner dans une seule pratique et encore moins l'effectuer toute une journée durant. Le serveur renseignait les visiteurs maintenant avec toujours le même air placide, une maîtrise totale de soi sans se départir de cette attitude gaie qui inspire immédiatement confiance.

Il était plus posé mais avait toujours cette élégance dans ses gestes, un sourire chaleureux ponctuait ses indications. Il lui proposa de l'accompagner, ses voisins avaient un lit de libre pour les nuits suivantes. Il n'aurait pas à dormir à la Bienvenue cette nuit, non qu'elle n'ait pas toutes les qualités mais partager la demeure de l'habitant était moins impersonnel.

Fantusieni fit un geste de salut à Gandolfo, lequel lui répondit distraitement, encore plongé dans une discussion animée.

10 - Construire son nid.

Il emboîta le pas aérien du serveur.

En quelques enjambées, ils furent devant sa maison, plus exactement une cabane déstructurée faite de modules de formes diverses. L'ensemble faisait penser à un éclatement de matière. Rondins et planches de pin s'emboîtaient ingénieusement. Ils échangèrent quelques gestes.

Son nom était Grassyhl. Fantusieni médita une fois de plus à la pertinence du choix patronymique. Il était né sur le continent du levant, avait découvert ce pays lors de son Tour du Monde qu'il avait effectué à la lettre : il avait vraiment parcouru tous les continents pendant trois Révolutions. Il expliqua son agilité par sa passion pour la danse, l'escalade et la nage. Il continuait de pratiquer ces exercices mais ne concevait plus la vie sans les contacts que lui procurait son activité à la Bienvenue. Il aimait se sentir utile. Aider, servir, renseigner était sa seconde nature. Il n'imaginait pas sa vie sans ces relations qu'il nouait, aussi brèves et futiles qu'elles puissent l'être dans un endroit de va et vient permanent. En réalité, il a besoin de voir sans cesse de nouvelles têtes pensa Fantusieni. C'est sa manière à lui de continuer son Tour du Monde, de voyager par les récits et les contacts des autres.

Il avait construit sa cabane comme le veut la tradition. En utilisant la troisième dimension comme la plupart des habitants de la région, il avait pu donner libre cours à son imagination. L'idée de quatre murs de planches lui était inconcevable. Son nid douillet était à son image : un amalgame de pièces, nombreuses mais exigües, tout comme il rencontrait des milliers de gens mais sans les connaître jamais vraiment.

Après son Tour du Monde, chacun ayant fait l'expérience de l'espace, des territoires et des coutumes lointaines, devait s'établir dans son lieu d'élection et bâtir son nid comme n'importe quel animal vertébré. Certains construisaient un igloo avant le coucher du soleil, d'autres des huttes de paille en deux jours, quelques-uns

mettaient parfois une lune pour élaborer leur lieu de vie et il y avait de véritables artistes, capables de passer quelques Révolutions au milieu de pierres, de planches, de végétaux divers. Leur chef d'œuvre. Ceux-là rénovaient, arrangeaient, consolidaient leur nid toute leur vie plutôt qu'édifier un nouveau foyer ailleurs ou simplement différent.

On mettait un point d'honneur à élever soi-même son habitation, aidé quelquefois par des amis, des voisins, un compagnon, sa famille. Le foyer était la fierté d'une vie.

La norme était l'absence de règle.

L'inventivité était de rigueur. La volonté de ne pas imiter le voisin. Habiter chez soi, cela voulait dire nulle part ailleurs, chaque logis était unique par sa fabrication, les matériaux utilisés et la façon dont on les assemblait, la décoration apportait une touche finale, presque accessoire à l'originalité du lieu.

La seule contrainte était de respecter l'environnement; on ne construisait pas une demeure légère dans les régions venteuses ni une habitation mal isolée dans les endroits glaciaux.

Nul n'était obligé de s'installer à vie dans un lieu précis et avait le loisir de bâtir ailleurs un nouveau nid douillet, pas forcément dicté par l'envie de changer d'endroit, juste le besoin de rafraîchir son coin. La demeure était à l'image de son hôte, reflétant sa personnalité profonde, son savoir faire, ses goûts, ses aspirations, son regard sur l'espace.

Dans le village natal de Fantusieni, la rigueur du temps obligeait à construire solide, trapu et résistant. On bafouait souvent la coutume en aidant le voisin à sa construction, lequel donnait de son énergie et de son temps à d'autres. Le tissu social était dense et si chacun se connaissait comme dans n'importe quel village, les liens étaient plus forts, plus solides sans en donner l'impression à un voyageur de passage. Sous des dehors revêches se nichait un cœur d'or prêt à tout sacrifier pour aider son prochain et cela n'était pas considéré comme sacrifice mais comme plaisir d'offrir. Les maisons abandonnées étaient fréquemment rafraîchies par leur nouvel occupant. Quelques pierres changées, une décoration modifiée. Pourquoi élever de nouveaux murs lorsqu'ils existaient déjà ?

Il existait évidemment des sans logis. Nomades parcourant le monde par choix, traversant la vie des autres, accumulant une richesse de rencontres diverses qu'ils préféraient cent fois au luxe d'un

confortable chez soi. Ceux-ci étaient toujours accueillis avec chaleur et fraternité. Nul ne jugeait le mode de vie d'autrui. On cultivait sa différence en respectant celle des autres.

D'un geste, Grassyhl indiqua l'habitation voisine. Le mâle tressait de grandes tiges tandis que la femelle était allongée dans un hamac. La demeure de Loula et Ballu était, elle aussi, mariée à la végétation.

Six palmiers se rejoignaient dix mètres plus haut en une tresse, leur feuillage en guise d'immense parasol. Ici, pas de planches, ni de lianes entrelacées, le couple avait choisi le végétal pour se protéger de la pluie et du froid, pas si mordant dans cette vallée.

Cela obligeait à remplacer les diverses fougères, feuilles immenses et autres mousses tous les Révolutions.

A l'inverse de l'assemblage hétéroclite de modules miniatures que Grassyhl avait combiné, cette construction respirait l'espace. On ne pouvait d'ailleurs pas parler de construction tellement cette verdure se noyait dans le paysage. On eut davantage pensé à une création naturelle. La maison végétale par excellence. Fantusien fut surpris de la fraîcheur qu'il régnait à l'intérieur, les pans de végétation régulaient l'air en équilibrant la température et le degré d'humidité était constant. Des rideaux de fleurs égayaient des dizaines de tons de vert. Deux bancs en demi cercle formaient une circonférence autour d'une table posée à proximité d'un endroit où visiblement on allumait un feu les soirs de froidure.

Il se sentit immédiatement à l'aise dans cette habitation de plantes, comme s'il était chez lui.

11. Le bien être par les plantes.

Ballu présenta succinctement les lieux. Son corps accompagnait parfois ses signes de main dans un mouvement ample, comme s'il dansait sur place. Les expressions de son visage donnant une précision à ses propos. Le moindre rictus exécuté finement affinait son geste, précisant ses propos de n'importe quelle nuance. Fantusieni en admiration devant une telle aisance pensait que Ballu devait effectuer une activité dans le domaine des relations entre individus, une occupation qui nécessite obligatoirement de savoir s'exprimer clairement et avec précision. Ballu dû s'apercevoir de la légère interrogation dans son regard car il enchaîna sur son projet.

Notre demeure est l'exemple de notre particularité dans cette vallée : chaque arbre, chaque plante influe sur le bien-être des gens. Il suffit de trouver quelles espèces nous conviennent. C'est mon métier. Je suis à l'écoute des souhaits et des besoins de la population. Le Rêvélateur m'aide aussi beaucoup à cerner la personnalité des habitants ainsi que le Médecin.

Les arbres et les plantes nous parlent. Par leurs graines, par leurs fleurs, elles nous envoient des messages. Leur parfum mais aussi simplement leur vue nous influence.

Fantusieni voulut en savoir davantage.

Ballu donna quelques exemples.

Nous avons une jeune femme qui souffrait de difficultés respiratoires. Elle vivait près de la rivière parmi des arbres qui ne convenaient pas à ses poumons fragiles. Dorénavant, sa cabane est perchée à dix mètres du sol, entourée de fleurs au parfum plus sucré que celles qui fleurissent alentour.

Leur odeur assainissent l'air, le rendant moins lourd surtout à quelque mètres du sol. Son habitation est capitonnée de mousses qui filtrent le vent, empêchant la venue de particules diverses comme le pollen venant du bas de la vallée. Depuis, sa respiration a retrouvé une amplitude et une régularité étonnante.

Le vieil Armano perdait progressivement la vue. Outre les soins du Médecin à base d'un mélange de liqueurs de différentes fleurs

appliqué directement dans l'œil; il cultive lui-même de robustes petits épineux qui exhalent une substance assez toxique si elle n'est pas coupée par son traitement. Allez vous promener par là toute une journée et vous constaterez une légère irritation au niveau de votre pupille.

Fantusieni comprenait mieux l'activité de Ballu et sa façon de se mouvoir, sa gestuelle. Nul doute qu'il devait parler aux plantes et caresser les arbres. On sentait chez lui un apaisement que seuls les végétaux peuvent apporter. Cette quiétude, il en faisait bénéficier les personnes à qui il conseillait l'utilisation des plantes. Décoctions, infusions, breuvages divers, mais aussi application à même la peau de toutes sortes de feuilles, mastication de certaines graminées, utilisation de mélanges parfumés sans oublier la simple vue des fleurs, l'influence de la couleur sur l'humeur.

On sentait Ballu passionné par son ouvrage.

Fantusieni se rappela que dans son village, un vieil homme tenait lieu d'apothicaire. Il proposait toute une panoplie de remèdes à appliquer, ingurgiter ou simplement respirer. Il connaissait toutes les plantes, les herbes, les racines de la vallée et savait utiliser leurs propriétés. Fantusieni se rendit compte que la nature était un trésor pour qui savait l'interpréter.

Ballu aurait passé la soirée à additionner les exemples de bonne relation entre les plantes, les arbres et les êtres si Lula ne vint couper le geste ample et précis de son compagnon. Il est si passionné par ce qu'il fait qu'il ne se rend pas compte de l'ennui qu'il peut provoquer chez ceux qui l'écoutent...

12. Goût et parfum.

Le repas était un régal des papilles et un ravissement pour les yeux. Même lors des prises de nourriture, les herbes et les fleurs enjolivaient la table, apaisaient l'esprit par leurs mélanges de couleurs et, surtout, mêlaient leurs parfums à ceux des plats.

Nous utilisons davantage ce mélange qui embaume les narines sans être ingéré comme condiments qui, parfois, troublent une digestion nocturne.

Lors de son Tour du Monde, Fantusieni s'était rendu compte que les habitudes culinaires changeaient du tout au tout d'une région à une autre. Il avait rencontré des peuples ne mangeant qu'une seule fois par jour, se réunissant autour d'un grand feu le soir venu. C'était une fête quotidiennement recommencée. Il se souvint n'avoir pas spécialement apprécié cette coutume. Il avait ensuite du mal à digérer une nourriture lourde pendant son sommeil, mais à cette époque il n'était pas la proie de ses rêves traumatisants qui étaient le but de son voyage ici même.

Il préférait les prises modérées de nourriture tout au long de la journée. Une peuplade insulaire l'avait enthousiasmé. Ils avalaient fruits, insectes grillés et racines bouillies tout au long de la journée. Ils se déplaçaient constamment avec un garde-manger sur eux, en l'occurrence un petit sac en peau qui contenait leur pitance quotidienne.

Dans les hautes montagnes de l'est, même dans son village, la base de l'alimentation était faite de laitages et de tubercules qu'on cultivait à l'abri d'une météo rigoureuse. Si Fantusieni appréciait les recettes de son pays natal, il préférait néanmoins une alimentation plus légère, à base de fruits et de poissons. Son séjour en bord de mer avait révélé ses papilles. Ce n'étaient que festins de crustacés, coquillages, poissons séchés, cuits à la vapeur ou sous la cendre, huîtres et crabes dégustés encore vivants.

Cette diversité plaisait au jeune homme. Quel ennui si, en changeant de région ou même d'un village à l'autre, on retrouvait les mêmes plats, les mêmes préparations.

Partout où il s'était rendu, Fantusieni avait pu constater que les repas, qu'ils soient uniques ou fragmentés par un grignotage tout au long de la journée, étaient des moments privilégiés au cours desquels on apprenait à se connaître, où l'on faisait plus ample connaissance et, pour les intimes c'était un instant tendre où l'on partageait ce qu'il y a de meilleur sur terre. Une relation presque charnelle.

D'ailleurs personne n'aurait imaginé utilisé des ustensiles pour manger. On utilisait ses doigts, ses dents, ses lèvres, sa langue. Il y avait un rapport quasi érotique à la nourriture. Mais surtout, et cela était une constante, on apportait aux mets le plus grand sérieux, insistant sur leur aspect et leur goût. Il fallait que ce soit beau et bon. On nourrissait à la fois son estomac mais en même temps son esprit, son imaginaire.

Manger était une fête. Cuisiner était un divertissement.

Les conversations continuèrent autour des plats.

La traditionnelle discussion sur la météorologie accompagna un plateau d'asperges vinaigrées au miellat. Les tomates tout juste grillées et présentées sur un lit de fougères odorantes furent mélangées de brins d'histoire de la vallée. Puis Fantusieni dégusta une variété de chou à l'aspect orangé qu'il n'avait jamais mangé pendant qu'on lui posait maintes questions sur son voyage. Enfin, une coupe de fruits joliment apprêté permit d'annoncer leurs projets respectifs.

Afin de lier connaissance, d'en apprendre sur son interlocuteur, on préférait évoquer l'avenir, les projets, les ambitions, la volonté de chacun que rappeler un passé révolu et souvent nostalgique. Lorsqu'on abordait les aspects de sa vie passée c'était la plupart du temps dans un but thérapeutique. On racontait sa vie au Rêvéléateur ou bien pour éclairer, expliquer, préciser ses aspirations, ses souhaits futurs, son but recherché. On ne demandait jamais des précisions sur le passé des gens. Ce qui intéressait dans une conversation entre inconnus, c'était l'avenir.

Ballu s'installa dans un hamac tandis que Fantusieni sentait une fatigue l'envelopper doucement comme une marée montante, inexorablement.

Chacun appréciait ces moments de calme, privé de l'agitation quotidienne que renforce la communication par gestes. Pourtant

Ballu, passionné à l'extrême ne put s'empêcher de reprendre ses exemples de communion entre les gens et les plantes. Lula regardait son compagnon avec tendresse, une légère résignation dans le regard. Il était sa fierté même s'il ne vivait que pour et par sa passion. Elle avait parfois l'impression qu'elle passait au second plan dans l'esprit de Ballu, tandis que la place de son compagnon était toujours la première dans son cœur.

13. En couple.

Vivre en couple était chose peu commune. Rare étaient ceux qui partageaient une existence pendant des lunes, à fortiori comme Ballu et Lula depuis maintenant plus de vingt révolutions.

Les relations entre les personnes étaient denses et diverses, il était bien délicat d'y poser les jalons d'une frontière. Le sens du toucher était la base des relations conviviales, en fait le prolongement du mode de communication par gestes. Le langage des signes glissait vers l'expression corporelle tout naturellement. Les massages et les caresses s'accordaient pour une infinité de raisons : compassion, amitié, besoin de rassurer, d'être consolé, mais aussi moyen de régler un conflit naissant. Les étreintes n'avaient pas nécessairement une connotation sexuelle et le sentiment amoureux ne naissait pas forcément d'une rencontre charnelle.

Les relations entre les deux sexes étaient libres et consenties. Cela provenait-il de cette prédominance de l'utilisation de tous leurs sens? Il n'était pas rare que deux inconnus le matin même se retrouvent à partager leur plus profonde intimité avant le coucher du soleil, parfois même avant la mijour. Il n'y avait rien de calculé ni de prémédité. En cela, l'érotisme était une notion assez étrangère, même dans les régions où l'on pratiquait le secret. Car l'érotisme est une déviation de la sensualité tout comme le mensonge est une dérive du langage. Ici, la parole étant bannie, on ne retrouvait pas ce second degré propice aux mystères et aux dissimulations. Bien entendu le mensonge existait, mais il était tissé de si grosses ficelles qu'il se remarquait d'emblée. C'était une forme d'humour, rien de plus. La pudeur et les artifices en matière de sensualité étaient donc rares et, curieusement, étaient partagés par des couples établis qui recherchaient une certaine originalité dans leurs rapports, une innovation et une fraîcheur réservée aux rencontres d'un soir, ou d'un matin. On utilisait l'érotisme uniquement par jeu.

Les sens et le corps étaient désacralisés. Chacun savait que l'enveloppe charnelle se décomposait après la mort et que les sentiments n'avaient que peu à voir avec les pures sensations

physiques. Pourtant ce n'était pas aussi simple. Partout, dans toutes les régions, on pouvait observer que les sentiments, les émotions étaient fortement liées aux ébats, qu'ils soient chastes ou plus sexuels. On ne pouvait donc parler d'un peuple qui forniquait sans sentiment, uniquement pour assouvir un besoin ou poussé par un désir subliminal de descendance.

Si l'on nourrissait autant son esprit que son estomac lors des repas, il en allait de même pour les moments sensuels. Il était rare, quasiment impossible de ne pas mêler l'esprit au corps. Ainsi, les déviations telles que la prostitution, la pornographie et la pédophilie étaient totalement inconnues. Les relations sensuelles, sexuelles, étaient saines, parfois à la limite cliniques. Mais un soupçon de tendresse subsistait toujours. Il eut été inconcevable à ce peuple hédoniste de ne pas ajouter de l'âme dans l'acte le plus intime qui soit.

Si l'on ne faisait pas l'amour sans amour, la notion de fidélité relevait pourtant de l'exception. Fantusieni rencontrait pour la première fois de sa vie un couple établi depuis si longtemps. Il en éprouvait de la curiosité et cependant une incompréhension latente. Toutes choses singulières avaient du mal à trouver la voie de la raison dans son esprit. Il n'y avait pas de normes dans la société, seulement des comportements courants. Lorsque une originalité émergeait, sans la rejeter, il était plus difficile de la comprendre, de saisir le cheminement et la volonté qui motivait un style de vie en marge de la pluralité.

Sur ce plan, les aspirations de Fantusieni étaient bien loin du comportement de Gandolfo et cependant il les comprenait mieux car elles étaient courantes. Une séduction s'adressant à tous et à toutes semblait une simple évidence car elle était la plus répandue, alors qu'un attrait s'étant muée en tendresse envers un seul être était plus singulier, moins courant.

Paradoxalement, Fantusieni se sentait plus proche d'un tel style d'existence mais avait plus de mal à en comprendre les rouages. En fait, il était admiratif au plus profond de son être et quelque part envieux d'une vie partagée avec et pour une seule personne plutôt que dissolue dans une multitude de rencontres.

La naissance d'un bébé ne stabilisait en rien l'esprit volage si répandu. Les parents de Fantusieni ne faisaient pas exception à la règle. Le lien filial était plus fort que le lien charnel qui avait été la

source d'une conception. Il était souvent admis que procréation et sentimentalisme ne rimaient pas ensemble. La preuve en était que Lula et Ballu étaient orphelins d'enfants.

14. La venue au monde.

L'une des lois fondamentales de la société était de ne jamais dépasser un seuil en matière de population. Etant au sommet de la chaîne alimentaire, sans aucun prédateur, il convenait de réguler la population par d'autres moyens que la simple règle du mangé ou être mangé. Si l'on considère le vivant comme une pyramide, plus l'espèce est prédatrice, moins elle est importante en nombre. Si l'on y ajoute la durée de vie, on constate que notre espèce ne peut proliférer tels des insectes. Le contrôle démographique était une évidence et personne ne s'en posait la question. Il était naturel qu'un village ne compte pas plus d'habitants que la mémoire d'un seul individu ne puisse en connaître le visage de chacun. Le tissu social était donc renforcé par le fait que tout le monde connaissait son voisin, plus ou moins proche. Ce qui n'excluait pas le désir et le besoin d'aller voir ailleurs, de découvrir de nouvelles têtes et d'accueillir les étrangers et voyageurs de passage comme il se devait.

Les communautés ne dépassaient rarement les quelques centaines d'individus. Quant aux villages, ils ne se multipliaient que dans la mesure où ils pouvaient subvenir à nourrir leur population par eux-mêmes.

Bien entendu, des échanges avaient lieu, constamment. Des denrées voyageaient perpétuellement d'une région à l'autre. Les routes et les chemins étaient toujours bondés de pèlerins et de coursiers transportant à dos d'animaux ou sur des charriots divers pléthore de provisions sans parler de tout un bric-à-brac hétéroclite. Cependant il n'existait pas un seul village, une seule vallée, un seul endroit qui ne puisse nourrir lui-même sa population. Si subitement, les transports avaient été bloqués pour on ne sait quelle raison, personne n'aurait eu à souffrir d'une famine.

La conception relevait d'un instinct que possédaient les femelles de savoir quand elles étaient fécondes. L'omniprésence de la sexualité obligeait ce mode de contraception viscéral. S'y ajoutait des méthodes moins spontanées et quelquefois un nouveau né imprévu

voyait le jour. On n'utilisait très rarement les pratiques d'avortement. Certains considéraient cela comme un crime, le vivant étant sacré. Ce à quoi répondaient d'autres que l'on se nourrissait bien d'insectes, et de jeunes pousses en devenir. S'en suivait l'éternel débat d'où commence et où s'arrête la conscience. Dans l'immense majorité des cas, les mères enfantaient un ou deux bébés. Le nouveau né était très entouré et pas nécessairement par ses parents biologiques. Le lien qui unissait l'enfant à ses parents biologiques n'était donc pas fusionnel, excepté entre le bébé et sa mère le temps du sevrage. Plus tard, lorsque l'enfant grandissait, il accordait un grand respect et une gratitude à ses géniteurs, une façon de les remercier de l'avoir mis au monde, mais cela s'arrêtait là. On souffrait rarement de problèmes psychiques liés au rapport au père ou à la mère.

Là encore, pas de règles. On rencontrait des parents totalement absents, remplacés par des amis, des voisins lors de l'éducation de l'enfant. Tandis que d'autres couples s'occupaient davantage de leur progéniture. Le fait de ne pas vivre longtemps ensemble dénouait totalement la cellule familiale qui perdait toute sa signification. On n'utilisait plus du tout ce concept de famille. On préférait parler de cercle éducatif. Une poignée d'adultes entourait l'enfant, parents, amis ou voisins.

La notion même de filiation était obsolète, on invoquait plus généralement le cercle éducatif qui désignait les quelques personnes les plus proches de l'enfant, celles qui étaient le plus concerné par lui. Puis, ce cercle s'agrandissait.

Un bébé ne peut reconnaître qu'un nombre très limité de visages. En grandissant l'enfant rencontrait et partageait la vie d'un nombre croissant de personnes jusqu'à connaître le village tout entier . Il pouvait alors partir pour son Tour du Monde et découvrir de nouveaux visages, de nouveaux horizons, comparer l'enseignement reçu à l'expérience qu'il allait construire en agissant, en prenant les décisions en son âme et conscience.

La naissance est l'événement majeur de la vie tout simplement parce que le bébé découvre le monde dans lequel il va vivre de nombreuses années. D'un monde douillet et chaud, il doit faire l'expérience de la douleur et du froid. A partir de ce moment, il sait qu'il sera toujours seul face au monde, qu'une distance ne va cesser de croître entre lui et les autres, que le lien qui liait le fœtus au

ventre maternel se rompt et que la liaison ira en s'amenuisant jusqu'à se transformer en relation où la demande ne pourra être exaucée que s'il y a don.

Certains hédonistes comparent ce traumatisme de la naissance au passage de la vie, douce et belle, à la mort, froide et cruelle, tout comme peut l'être le passage de l'univers clos, douillet et rassasié du giron maternel au monde extérieur. Cette transition doit être la plus douce possible.

Les accouchements ont toujours lieu dans une atmosphère calme et aérée, dans la plus grande pénombre. Le nouveau né ne verra la lumière que lorsque le jour lentement se lèvera. Si l'enfantement a lieu pendant le jour, le bébé sera tenu dans l'obscurité jusqu'à l'aube suivante. Le bébé découvre alors le jour comme aux origines du monde, la lumière s'amplifiant progressivement, en douceur.

De nombreuses communautés privilégient l'accouchement dans l'eau tiède, dans la même optique de rendre le passage au monde extérieur le moins choquant possible, le nouveau venu s'habituant peu à peu à son nouvel environnement.

Tout est mis en œuvre pour permettre au plus grand changement de condition de vie d'un être de se faire le plus délicatement possible. La naissance ne doit pas être un traumatisme.

Les proches sont présents lors de cette cérémonie et n'hésitent pas à chantonner de douces mélodies. Fantusieni fut amené bien souvent à exercer son art musical lors de ce rituel.

Le bébé est aussitôt le centre de toutes les attentions. Caresses et massages ne cessent pas pendant quelques heures, quelques jours parfois.

Le nourrisson est allaité par sa propre mère durant les premières lunes, conservant ainsi un lien filial fort. Même si par la suite un détachement progressif a lieu, il est impossible de rompre immédiatement une fusion complète de neuf mois. Il arrive fréquemment que des nourrices remplacent le lait maternel inexistant ou imparfait. Certaines scènes sont touchantes où l'on voit certains mammifères allaiter un nouveau né. A l'inverse, on raconte même qu'une femme a donné le sein à un petit faon privé de ses parents. La communauté vit en bonne intelligence parmi son environnement, respectant la faune et la flore, épargnant la première de son rôle de super prédateur et respectant la seconde par une attention remarquable.

Même les couples orphelins d'enfants accordent toute leur attention aux bébés. Tous savent que, à l'instar de l'univers, tout son devenir est concentré dans le nouveau venu et que, seule l'éducation permet de développer les trésors transmis par la génétique.

Lula et Ballu n'échappaient pas à la règle.

Ils irradiaient leur demeure végétale de bonheur partagé et offert aux passants. Fantusieni pensa que pour être capable d'offrir du bonheur aux autres, il fallait en faire déjà l'expérience soi même.

Fantusieni se sentait ivre, pas seulement de cette dernière gorgée d'alcool de miel aux extraits d'écorce de sapin, mais plus globalement d'un mode de vie auquel il aimerait accéder, d'une ambiance douce et feutrée où le bonheur de vivre éclatait d'évidence.

15. Le rituel de l'endormissement.

Le couple lui indiqua une paillasse finement tressée de différentes lianes, disposée dans un coin en lui demandant quelle orientation préférait-il. Ici aussi on accordait une grande importance au rituel du sommeil.

Chaque détail relevait d'une importance cruciale.

Fantusieni préférait ces paillasses épaisses aux hamacs largement répandus. Il ne souffrait ni du mal de mer, ni du vertige dû à la présence du vide autour de lui, mais il était mal à l'aise dès qu'il s'allongeait dans un hamac. Le Rêvélateur de son village lui avait démontré qu'une volonté profonde et cachée au cœur de son être lui suggérait une certaine stabilité afin de compenser un esprit poétique. Ses évasions spirituelles lui commandaient un lieu sûr et solide afin de se reposer. Son inconscient assuré d'une sécurité corporelle dans le sommeil pouvait pendant les périodes de veille se laisser aller à des voyages psychiques intenses.

Fantusieni aimait donc dormir sur une paillasse tressée assez durement.

Chez lui, il avait fabriqué lui-même son lit comme il était courant dans un monde où chacun construisait sa maison. Personne n'aurait pu penser laisser à autrui le soin de confectionner le support sur lequel il allait passer un tiers de sa vie. L'importance accordée au sommeil était cruciale, autant que chaque chose basique de la vie : l'alimentation, le rire et les jeux, les relations personnelles. Dormir, se reposer, recharger ses batteries n'était pas considéré comme une perte de temps. Bien au contraire, tous savaient que c'était là un acte principal, au même titre que de se nourrir. Dans le domaine du sommeil, rien n'était laissé à la légère ni au hasard.

Fantusieni avait choisi un mélange de sables très fins allant du blanc aux reflets argentés à des grains couleur abricot. Il en avait garni un grand sac de toile tressé à partir de trois plantes poussant dans les marais. Ce tressage agissait sur les grains de sable leur donnant plus de fermeté aux endroits où la pression était forte. Plus on appuyait, plus le lit devenait dur. En revanche on constatait une plus grande

souplesse aux endroits où le corps exerce une pression plus fine. Chaque personnalité s'exprimait dans l'élaboration et le soin porté au couchage. La première question que posait le Rêvélateur ne concernait-elle pas les conditions du sommeil?

Ceux qui avaient choisi de se reposer sur une paille avaient le choix quant à son contenu: sélection de plantes diverses, terre, sable, parfois même liquides et son l'enveloppe: différents tissus tressés de cent manières possibles. Plus rare étaient ceux qui choisissaient une simple planche de bois et là encore, le choix de l'essence était primordiale. En voyage, on utilisait la facilité du hamac.

La fabrication et la forme du lieu du sommeil avait autant d'importance que son orientation. Fantusieni connaissait certaines personnes qui orientaient leur lit en fonction de la course de la lune, effectuant un tour complet par cycle. La majorité se contentait d'une orientation bien définie, après plus ou moins de tentatives, d'essais, de tâtonnements, aidés bien souvent par les conseils avisés du Rêvélateur.

On fabriquait sa couche, on l'orientait, on lui accordait une attention toute particulière mais le plus important était le rituel d'endormissement.

Fantusieni constatait une fois encore que cette préparation au sommeil était déterminant ici aussi. Sa culture, son entourage ne l'avait jamais trop poussé dans la pratique stricte de ces rituels. Contrairement à l'usage répandu dans toutes les régions, il ne se préparait pas aussi méticuleusement à ce passage de la veille au sommeil que d'aucuns apparentaient à une petite mort.

Dans certains villages, le moment du sommeil était considéré comme une mort quotidienne et il était courant d'imiter les gestes appliqué à la mort. En cela, on quittait une journée pour en aborder une autre, faisant peau neuve, comme si tout était à refaire. Au plus profond d'eux-mêmes les gens savaient que rien n'est jamais acquis. Cela se traduisait par autant de pratiques qu'il y avait de pratiquants: on consommait une boisson particulière avant le sommeil, on exécutait des exercices précis, on utilisait un objet cher que l'on tenait près de soi pendant la nuit, certains allumaient une bougie, d'autres respiraient des essences fortes ou apaisantes. Le rituel à l'orée du sommeil était personnel et primordial. Certains se préparaient mentalement comme s'ils allaient effectuer un long

pèlerinage et, d'une façon, c'était bien ça: l'esprit allait voyager bien plus loin et plus profond que ne pourrait le faire physiquement le rêveur.

Fantusieni entendit Lula et Ballu procéder à cette coutume nocturne. Il détecta un parfum de cannelle et de lavande puis des murmures, des soupirs et des gémissements. Le couple communiquait de toutes les manières possibles, sûrement pour renforcer un lien déjà bien solide, partager le bonheur chaque jour renouvelé d'être encore ensemble après toutes ces Révolutions. Nul doute que leur complicité et leur tendresse se muaient dans une étreinte langoureuse, un échange de sens et de sensations, la communion de deux corps aimants et aimés.

Sûrement le meilleur rituel d'endormissement que l'on connaisse.

16. Manouk.

Il fut réveillé par un léger bruit, un frémissement qui lui inspira quelques notes de musique. Une bruine dense arrosait les larges feuilles au-dessus de sa tête, écrivant une partition naturelle qui le berça pendant encore quelques minutes.

Dans le village, comme partout autour du vaste monde, le repas du matin était le plus copieux, d'une importance cruciale. Après huit ou neuf heures de sommeil où le cerveau consommait autant d'énergie pour alimenter les rêves que tous les muscles en avaient besoin pour un effort prolongé, il était naturel de bien s'hydrater et faire le plein de carburant riche en protéines.

Des galettes de toutes sortes étaient disposées sur une grande natte que Fantusieni n'avait pas remarqué la veille. Il en choisit cinq de formes, de couleur et au goût différents qu'il tartina d'une multitude de purées ou confitures, réalisant un tableau gastronomique. Les galettes étaient cuites sous la cendre, grillées au feu ou encore à la vapeur, parfois même à l'intérieur d'un récipient porté à forte chaleur. Différentes céréales entraient dans la composition, souvent des mélanges de plusieurs graines, donnant une composition inédite et un goût différent.

Fantusieni avait grand appétit. La journée s'annonçait maussade mais importante : il allait enfin savoir d'où lui venaient ces rêves étranges. Comprendre leur signification et apaiser son esprit.

Il avait traversé le pays durant plusieurs jours pour rencontrer Manouk, conseiller réputé. Il était envoyé par son propre Rêvélateur, qui avait reconnu son impuissance à décrypter ces rêves hors du commun .

Il salua ses hôtes en leur promettant de leur rendre l'hospitalité au cas où ils voyageraient dans sa contrée. Balu en profita pour entreprendre l'explication précise, entière et argumentée de l'importance peu connue des aiguilles d'épicéa disposées dans la couche du matelas afin de prévenir les premiers symptômes de rhumatismes. Sa compagne, résignée, leva les yeux au ciel en

affichant un sourire désabusé. Balu stoppa son passionnant exposé en s'excusant de l'ostensible étalage de sa passion. Fantusieni souriait en pensant que Balu partageait son immense passion des plantes avec un amour immodéré pour Lula. Il aimait rien tant que voir les gens heureux et comblés autour de lui.

Manouk n'était pas assis sur le petit banc au pied du grand arbre, là où il se tenait la veille.

Fantusieni tourna sur lui-même à la recherche du singulier personnage. Peut-être était-il allé au bord de la rivière parler avec ses patients. Il n'y avait pas de règle en ce qui concerne les façons d'agir des maîtres es-rêves. C'était un métier des plus libres et innovants, faisant souvent appel à l'imagination, à l'image même du rêve. Pas de contraintes, pas de limites. Les lieux où l'on rencontrait le Rêvélateur étaient souvent cocasses et en rapport direct avec les troubles qui minaient les nuits des patients venus consulter.

Fantusieni n'était donc pas surpris. Juste un peu décontenancé. Lorsqu'il leva les yeux, il comprit que l'arbre servait aussi de lieu de consultation.

Manouk descendait les simples planchettes fixées dans le tronc comme l'oiseau le plus agile atterrit sur une tige souple. Il émanait de sa personne une grâce et une légèreté sans pareille. Son calme et sa douceur mettaient d'emblée en confiance le plus réservé des patients, déliait les gestes bloqués par la crainte, la timidité...

Considéré comme un personnage incontournable, peut-être le plus important de tous si toutefois la société avait considéré les personnes par ordre de valeur, attribuant à certains des avantages refusés aux autres. Tous étaient utiles d'une façon ou d'une autre, l'absence de compétition ne provoquant aucune discrimination selon l'activité ou la non-activité.

Chaque Rêvélateur devait décrypter les songes afin d'y lire le message que l'auteur du rêve s'envoyait à lui-même. Une bonne santé mentale était la garantie du bien-être psychique, d'une meilleure santé physique, d'un équilibre et d'une confiance en soi indispensables à une vie épanouie.

Sachant interpréter ses propres songes, le Maître des Rêves mettait toutefois un point d'honneur à consulter un confrère afin d'expliquer ses scénari nocturnes. La plupart d'entre eux pouvaient sans effort diriger leur rêve, reprendre son déroulement à tout

moment, s'y déplacer comme on se promène par les chemins, traversant l'espace onirique avec un détachement physique permettant de voir sa propre histoire se dérouler devant son œil intérieur.

Avant de se confier, Fantusieni voulu savoir pourquoi Manouk faisait grimper ses patients dans cet arbre gigantesque.

C'est en effet le plus haut des arbres de toute la vallée, il est ma fierté, toute ma vie. Il a encore gagné une bonne Hauteur cette année.

La Hauteur, l'une des unités de mesure de base, avait été fixée par des relevés réalisés bien des éclipses avant. Quelques grands savants avaient mesuré le monde, l'avaient découpé très précisément afin d'obtenir des unités de mesure parfaitement exactes et utilisables par chacun, chaque jour. Cette pensée le ramena à songer à Gandolfo. Peut-être ses calculs deviendraient à l'avenir aussi primordiaux que ces unités de mesure. Une Hauteur équivalait à la taille moyenne d'une personne. L'empan correspondait à l'écart maximum compris entre l'extrémité du pouce et de l'auriculaire. Une main était le dixième d'une Hauteur. Un pouce représentait la largeur de celui-ci, soit encore un dixième de la longueur mesurée par une main. Le système décimal ne s'appliquait guère à ces données. Utilisées chaque jour et par tous, elles devaient « parler » aussi bien aux scientifiques spécialistes qu'à tout un chacun.

Le Séquoia géant atteignait ainsi trente deux Hauteurs, une main et quatre pouces.

En ce qui concerne les distances, on utilisait dans l'expression courante des unités correspondant au parcours effectué en une journée, une lune ou une Révolution, soit en marchant, soit en courant.

Manouk fut surpris que Fantusieni ait fait tout ce chemin pour ne pas venir lui parler de vertige. C'était en effet sa spécialité. On venait de loin pour guérir de ce mal qui touchait essentiellement les populations vivant dans des pays sans montagnes.

17. Vertige.

Cet arbre guérit, moi je ne fais que transmettre le message.

Le vertige est une maladie dont les causes sont multiples et qui touche très peu de personnes provoquant un désordre hormonal et au niveau même du cerveau.

Ce que nous appelons vulgairement vertige n'est rien d'autre qu'une inadaptation à la verticalité. Les récepteurs que nous possédons n'étant pas habitués à certaines conditions particulières, le cerveau fait de mauvais calculs. Comme pour la plupart des troubles psychiques, le but de la thérapie est de désinhiber la personne, de casser les murs qu'a érigé son cerveau, s'emprisonnant face à des perceptions inconnues, et procéder à une accoutumance.

On retrouve ce processus dans toutes les phobies. Notre cerveau se protège en érigeant des barrières que le conscient ne peut traverser seul. C'est un réflexe tout à fait normal, qui nous empêche de nous jeter dans le vide, de consommer des aliments au goût douteux, de se méfier d'éléments perturbateurs. Mais parfois, ces garde-fou emprisonnent le sujet dans une vraie prison. Privé de son libre-arbitre, il vit mal. Et s'il vit mal ses journées, il dort mal ses nuits. Mal reposé, il ne peut être en forme le lendemain. C'est un cercle vicieux.

Au travers de leurs rêves, j'aide les sujets au mal de verticalité à accepter d'autres repères, moins horizontaux. De simples exercices et une plus grande maîtrise de soi, un meilleur équilibre donnent des résultats exceptionnels. C'est une des nombreuses démonstrations de l'étroitesse entre le corps et l'esprit, comme si c'étaient les deux faces d'une même pièce, comme la nuit succède au jour. En agissant sur l'un, on soigne l'autre et vice versa. Pour atténuer, quelquefois complètement guérir ce mal être lié à la verticalité on propose toute une batterie d'exercices afin que le sujet reprenne confiance en lui. Apprendre à marcher les yeux bandés en étant dirigé uniquement par la voix; se laisser aller en arrière jusqu'à tomber sur une surface molle; apprendre à marcher sur les mains. Redonner confiance dans ses sens et son corps. On agit aussi également sur les oreilles et les

yeux, la perception qu'a le sujet des distances et du relief. Le but est de modifier son rapport aux perspectives, de corriger l'appréciation que son cerveau fait des données enregistrées par son organisme.

Je connais un confrère qui vit sur la côte qui utilise les mêmes procédés pour guérir du mal de mer, que l'on peut considérer comme une variante du vertige, enfin de l'inadaptation à la verticalité.

Lorsqu'une personne vient me voir, nous nous asseyions sur les premières marches de l'escalier qui s'élève autour de l'arbre. A chaque séance, nous gagnons quelques marches. Avant une lune, ils s'étonnent de se retrouver au sommet sans aucune appréhension.

18. Rêves.

Fantusieni s'installa sur la première marche. Les images étaient bien présentes dans son esprit, comme s'il avait encore fait ce rêve récurrent la nuit passée.

Le monde en lui-même n'est pas si différent du notre, mais tout est différent. Des montagnes enneigées, des collines verdoyantes, des rivières tortueuses, d'épais nuages sillonnent le ciel bleuté.

Puis les détails apparaissent.

Plus je me rapproche de ce monde, plus il m'est hostile. Cela commence invariablement par des sons et des odeurs nauséabonds. Ce n'est pas naturel.

Ensuite, la nature entière disparaît. A la place défile une population elle-même malade de vivre. Alors je comprends l'impensable : les gens sont responsables de ces écarts, les créateurs de leur propre mal être.

Physiquement, ils sont nos frères et c'est cela qui est terrifiant. Comme si nous pourrions commettre, un jour, de telles exactions.

Cela commence par leurs habitations, enfin les lieux où ils vivent car cela est en contradiction même avec la définition de l'habitat. Souvent, ces lieux qui demandent une telle quantité d'énergie, ne servent à rien. Personne ne les occupe, ou alors occasionnellement.

Les matériaux sont rarement naturels, mais transformés, ce qui demande une quantité phénoménale d'énergie. S'il fallait résumer leur mode de vie, je ferais un seul geste : Gaspillage.

Ils pillent une quantité incommensurable d'énergie de la terre pour de piètres résultats. Comme lorsqu'on allume un feu avec de mauvaises herbes, un bois trop vert : beaucoup de fumée et pas de chaleur.

Les fumées sont très présentes aussi dans certains songes. Parfois, elles se substituent aux nuages. Une vision d'apocalypse. Les fumées sont partout. Les personnes ne s'en soucient guère, paraissent ne pas s'en apercevoir, vivant en enfer tout en croyant être en éden. Car le plus choquant est que tous se contentent d'un tel

système. Même s'ils ne sont pas heureux (ils ne sourient jamais), ils sont résignés.

Plus révoltant encore est le mode de vie de ces gens, si proches de nous par ailleurs.

Ils construisent des cages où ils s'enferment. Des cages qui roulent sur des fleuves durs. Quand ils sont ensemble, ils continuent de vivre dans une cage invisible, ignorant les gens à leurs côtés. Une fourmilière en quelque sorte, où chacun s'active individuellement noyé dans la multitude des autres. A cette différence fondamentale que les fourmis évoluent dans un but précis, régenté par des codes, des lois. Ici, les codes et les lois existent à leur paroxysme, mais sans but unique. Une fourmilière désorganisée régie par des règles absurdes.

Manouk percevait attentivement le récit de Fantusieni en étant à l'affût du moindre lapsus gestuel, scrutant le visage de Fantusieni afin d'y découvrir les propos sous-jacents. Mais, cette fois, le discours était édifiant. Rien ne correspondait à des schémas existants, des grilles de lecture déjà rencontrées en quelque sorte. Au long de tant d'années, il avait remarqué que, comme le lui avait enseigné son instructeur, son guide, des histoires différentes cachaient les mêmes angoisses, les mêmes symptômes.

Il ne retrouvait dans ce début de récit aucune trace personnelle, comme si ce rêve était une histoire imaginée de toute pièces. Un instant, il pensa que Fantusieni était un affabulateur, qu'il avait inventé cette histoire inimaginable juste pour provoquer le Rêvélateur, lui faire une farce ou le mettre à l'épreuve. La seconde d'après il regretta cette pensée. Quel effort d'imagination alors ! Il allait l'interroger longuement sur sa vie comme à chaque nouveau sujet qu'il ne connaissait pas. Il lui fallait intégrer les images projetées par l'esprit dans le vécu particulier de chaque patient, telles les couleurs changeant du tout au tout selon la lumière qui les inonde.

Fantusieni poursuivait, habité par des images devenues, au fil des mois, une seconde vie.

Cette fourmilière est ressemblant à celle des insectes par sa construction. Des alvéoles, parfois gigantesques, juxtaposées les unes aux autres. Cependant l'analogie avec les fourmis s'arrête en ce qui concerne leur comportement.

L'individualisme est de rigueur, même au cœur des cités démesurées. Ils pensent à leur personne AVANT de penser à la communauté. Cela est choquant, mais ce n'est pas tout. Ils pensent à leur communauté AVANT de penser à la Terre. Comme si les valeurs étaient simplement inversées. Ils montrent une intelligence étonnante pour se créer des problèmes qu'ils doivent ensuite régler par une malice encore plus grande et en puisant infiniment l'énergie du monde et des personnes. Oui, une poignée de personnes asservissent le reste de la communauté comme ils pillent les richesses de la nature, jusqu'à la mort parfois...

Fantusieni stoppa, ne pouvant plus continuer tellement l'émotion le submergeait. Chaque fois qu'il racontait ses rêves au Rêvéléateur de son village, à des amis ou simplement en y repensant quelquefois, les images étaient si choquantes qu'il ne pouvait continuer avant quelques longues minutes pendant lesquelles il reprenait son souffle psychique.

Manouk était sidéré. Pourtant il pensait avoir tout entendu. Cela prouvait encore une fois que l'on ne détient jamais le savoir absolu, juste le savoir de son ignorance.

Manouk, si prompt à donner des conseils, un avis détaillé, des gestes de réconfort dans la perspective d'une meilleure connaissance de soi, resta bras ballants quelques instants. Chacun se tenait aux côtés de l'autre, plongé dans ses propres pensées. Fantusieni sortait doucement, lentement, de ses images éprouvantes, comme d'une longue apnée.

Manouk lui offrit un moment supplémentaire avant d'essayer de comprendre le parcours certainement douloureux et éprouvant qu'il avait dû traverser. Il préparait des questions détournées afin que l'histoire personnelle coule d'elle-même, sans besoin de relancer ostensiblement la conversation.

19. Le berceau.

Les grands créatifs concevaient quantités de rêves qui leur apportaient idées et inventions malheureusement accompagnées de délires qu'ils n'arrivaient pas toujours à diluer dans une création artistique. Cela expliquait que Fantusieni soit submergé par ses songes, ayant comme activité principale la composition et la reproduction musicale, discipline artistique intrinsèque. Toutefois cela n'expliquait en rien la nature de ces images. Manouck l'amena à parler de certaines particularités de ce monde onirique affreux, préciser détails enfouis au plus profond de sa mémoire si habilement que Fantusieni fut surpris de révéler des choses qu'il pensait avoir oubliées.

Il avait découvert le monde dans un petit village situé plus au nord là où certaines essences d'arbres supportent des hivers trop longs et des étés de feu.

Il grandit dans une nature aussi rigoureuse que l'esprit de ses habitants, âpreté des sentiments, économie des gestes, simplicité de la pensée. Un climat rude qui ne laissait que très rarement infuser l'immense bonté intérieure des gens. Sous des dehors revêches, une générosité sans égale n'attendait qu'une occasion douloureuse pour s'exprimer.

La plupart des habitations en pierres plates empilées étaient construites les unes collées aux autres. Plus rares étaient les cabanes en bois. Aucune n'était perchée dans les arbres. Le vent violent d'hiver ne le permettait pas mais avant tout la tradition des gens qui, solidaires, se réunissaient, se blottissaient en de petits villages serrés.

Manouk relançait les confidences de Fantusieni par de simples expressions faciales, un regard plus appuyé, une moue interrogatrice, un signe du menton, un imperceptible mouvement des lèvres. Parfois il orientait plus directement les souvenirs par un geste précis. Fantusieni raconta ses premières années, se souvenant de ce village blotti au fond d'une vallée encaissée. Il y avait passé toute sa jeunesse, ses géniteurs l'ayant éduqué jusqu'à son Tour du

Monde, ce qui était parfois considéré comme pouvant apporter un replis sur soi-même à l'âge adulte et induire une imagination fertile certes, mais aussi abondance d'images nocturnes.

Comme tous ces enfants éduqués longtemps par leurs propres parents, son enfance avait été plutôt solitaire, agrémentée de longues promenades en forêt à contempler les nuages, y devinant des formes tantôt merveilleuses tantôt d'effrayants monstres, à respirer les senteurs diverses ou à espionner la vie des insectes.

Il avait été livré à lui-même non par abandon mais par goût de l'indépendance, préférant les jeux solitaires aux activités ludiques collectives. Ses géniteurs ne s'inquiétaient pas outre mesure de ces penchants solitaires, surnommant par plaisanterie leur unique enfant l'ermite.

Fantusieni, rêveur, individuel parfois distant était pourtant un enfant équilibré, courtois et sachant s'amuser d'un rien.

Son monde intérieur foisonnait d'idées, une imagination sans limite et une passion musicale qui très tôt l'incita à s'intéresser à l'agencement des sons, la composition de mélodies. A l'adolescence, il s'évadait souvent dans la montagne, rentrant à la nuit tombée, sifflotant un air nouveau.

Manouk opina brièvement, nul doute que très tôt les rêves de Fantusieni avaient dû être nombreux et fournis.

En réalité, il ne se souvenait pas de ses songes d'enfance. Ils n'avaient pas dû l'effrayer comme le font parfois certains cauchemars que les enfants confondent avec la réalité.

Cette enfance davantage partagée avec les animaux de la forêt qu'avec ses semblables ne sembla pas lui poser de problèmes d'intégration à l'adolescence puis lors de son Tour du Monde.

Réservé plus que timide, indépendant plus que sauvage, imaginatif sans l'autisme qui l'accompagne parfois, il prit plaisir à communiquer avec une économie de gestes, ne se lançant jamais dans de longs palabres mais affirmant son opinion avec précision et netteté.

Très jeune, il s'était passionné pour les Chiffres, puis vers l'âge de dix Révolutions, il avait choisi des matières plus artistiques : dessin, peinture, tissage... Peu doué et motivé par les disciplines scientifiques telles que la physique des mouvements et des transformations, la biologie végétale ou animale, il n'en connaissait que les bases utiles.

Son intérêt pour les Chiffres lui avait permis de s'intéresser à l'astronomie avant de considérer l'espace d'une manière plus poétique au travers de planches de schémas symbolisant les notes formant les mélodies qui naissaient naturellement dans ses oreilles. Fantusieni était un rêveur et il le savait. Dans les masses de nuages immaculés qui décoorent le ciel pur d'été, il voyait quantités de dessins, de visages, de paysages mais jamais il ne pensait aux conditions permettant cette accumulation de gouttelettes de vapeur sur des micro poussières, les échanges thermiques qui en résultaient et les éventuelles prévisions accompagnant une bonne observation alliée à un esprit de synthèse clair et précis. Il préférait découvrir par lui-même au petit jour les conditions atmosphériques. Il pensait que savoir la veille le temps qu'il fera le lendemain ôte toute la joie de la surprise, de la même façon que prévoir sa vie.

Manouk considérait autant l'histoire de la jeunesse de Fantusieni que la façon dont celui-ci la lui narrait. Chaque geste, chaque inflexion du corps était important. S'intéresser à la forme autant qu'au fond était le témoignage d'un diagnostic réussi. Fantusieni avait des gestes précis et peu amples, de la même manière son corps ne bougeait quasiment pas. Réserve il l'était. Ses expressions faciales détaillaient son discours gestuel avec précision. Manouk pensa que ses origines d'une vallée du nord où les gens sont moins expansifs que les méridionaux n'expliquait qu'en partie cette économie de gestes. Fantusieni avait reçu une éducation poussée dans chacun de ses domaines d'intérêt. Cette façon de s'exprimer avec justesse et douceur le prouvait, mais comme il l'avouait franchement, il était d'une nature réservée, poétique, peu sociable. Il en eut la confirmation en lui posant une seule question relative aux autres enfants de son âge.

Fantusieni avait grandi la plupart du temps en compagnie d'adultes, ses jeux étaient solitaires ou bien il partageait ceux des grandes personnes. Il avait grandi sans les repères d'une comparaison avec les autres enfants, Robinson seul au milieu de son île perdue. Cette distance et cette réserve qu'il appliquait à tout nouveau rapport humain provenait de cette éducation, privée des jalons que les enfants élevés ensemble jouissent. Si cela éclaircissait la profusion et la netteté de ses rêves, cela n'expliquait en rien leur thème.

Manouk entreprit de confronter ses confidences à des signes, des

symboles entrevus dans le récit des rêves bien singuliers. A vrai dire, il semblait dépassé par l'ampleur de la tâche. Rien n'expliquait rien. Tout était confus, aucune piste sérieuse ne pouvait être empruntée. Pour la première fois de sa vie de Rêvélateur, Manouk était dans une impasse, incapable de prodiguer une explication, de donner un conseil.

Impuissant, il en était irrité. Cet échec lui causait un profond trouble.

Depuis tant de Révolutions, il avait entendu des histoires étranges, singulières, excentriques. Il les avait longuement examinées, précisément disséquées, analysées, confrontées à son arsenal de moyens techniques. A chaque fois un indice permettait de faire le lien avec un détail de la vie ou de la personnalité du rêveur. Ensuite, le diagnostique venait de lui même. Dans de rares occasions, il avait demandé au patient de revenir une ou deux fois lui raconter d'autres rêves afin d'affiner son jugement. La clé surgissait toujours.

Là, il était dans une impasse. Et cela le confortait d'une certaine manière car il avait toujours professé que chacun, dans son domaine d'activité, si doué soit-il, doit se trouver au moins une fois devant un revers. L'infailibilité n'existe pas. Si chacun est unique et irremplaçable, il ne peut l'être dans ses occupations car cela prouverait qu'il existe une hiérarchie, quelques uns seraient supérieurs à d'autres. Inconcevable.

Fantusieni se taisait. Manouk faisait rouler quelques pensées dans son esprit. Un petit vent du sud s'était mis à souffler, chassant les nuages denses du matin et, chatouillant les feuilles du grand arbre, faisait naître une mélodie distrayant Fantusieni. Manouk s'en rendit compte.

Il s'exprima humblement, avec douceur et une économie de gestes; chaque nuance était exprimée par son seul visage.

Manouk n'arrivait pas à établir de lien entre les songes et le vécu comme c'est généralement le cas pour ses patients réguliers. De nombreuses passerelles existent entre l'expérience forgeant le caractère et le flot d'images nocturnes, procédé utilisé par l'inconscient pour communiquer, tirer la sonnette d'alarme du psychisme. Selon l'individu cela s'exprime d'une manière ou d'une autre, constamment en rapport avec la personnalité propre à chacun et ses habitudes de vie. Un pêcheur ne fera pas les mêmes rêves

qu'un peintre, un résident du désert aura d'autres songes qu'un autochtone des régions glaciales, une personne extravertie supportera d'autres illusions qu'un individu timide et réservé.

Si les images sont différentes d'un individu à l'autre, le message reste le même. L'inconscient parle tant de langues.

Quel était le message que l'inconscient envoyait à Fantusieni ?

Pourquoi tant d'horreur au milieu d'une vie si paisible ?

D'où venaient ces images, sans rapport aucun avec la société dans laquelle il avait grandi ?

Peut-être était-ce un avertissement pour la communauté toute entière ?

Manouk était plongé dans de profondes réflexions, essayant de démêler les fils d'un nœud gigantesque, sans succès. Il sentait confusément que ces songes ne s'adressaient pas exclusivement à son récepteur, mais à la communauté toute entière. Quelque chose qui dépassait l'esprit du jeune homme. Quelque chose qui le dépassait, lui, Manouk, spécialiste de l'interprétation des rêves.

Désolé, il s'adressa à Fantusieni, visiblement déçu de l'échec du maître. Il devait le revoir le lendemain, relatant un seul rêve uniquement. A cette occasion, il prendrait des notes et essaierait de rapprocher les différents symboles cachés sous ses terrifiantes images.

20. Les solitaires.

Les parents de Fantusieni avaient construit eux-mêmes leur gîte bien des années plus tôt. Il était fort probable qu'ils y finissent leurs jours. Peut-être par contradiction, le jeune n'imaginait pas une telle existence et bien souvent l'été, seulement quand les nuits sont encore douces, il bivouaquait dans les forêts toutes proches. Il était d'une nature plutôt solitaire dans une communauté très soudée, mais cela ne le rendait pas sauvage aux yeux des autres. Il était accepté et apprécié comme un être différent, singulier. Personne ne le rejetait comme lui-même acceptait la société sans pour autant s'y sentir totalement à l'aise.

Il connaissait bien les Solitaires. Ceux qui décident dans chaque vallée, au bord des rivières et des océans, dans les plaines et les montagnes de vivre en dehors du village, en reclus. Ne participant pas à la vie locale et n'en attendant rien.

Chacun respectait ce besoin de solitude, ce détachement de toute une vie, parfois de quelques Révolutions seulement. Tout le monde était libre de vivre sa vie comme il l'entendait à condition d'en assumer les conséquences.

La plupart des Solitaires ne faisaient rien de leurs journées, n'apportant aucune contribution à la communauté, ce qui en soit était contraire à toutes les règles. Cependant, tous respectaient cette décision. Quelques-uns cependant vivaient simplement à l'écart des tribus, s'activant tout au long de la Révolution, mais dans le seul but d'en récolter les fruits. Ils oeuvraient uniquement pour eux. Ce comportement égoïste était rare, mais la nature elle-même n'est elle pas aussi diversifiée dans son abondance?

Autour du village natal de Fantusieni, quelques-uns avaient choisi ce mode de vie isolé, cette existence d'ermite. Il aimait bien rencontrer ces esprits indépendants souvent plus aguerris aux humeurs de la nature car ne devant compter que sur eux-mêmes.

Fantusieni courait ses premières années dans les bois tous proches, glanant baies et champignons que les Solitaires lui avaient appris à reconnaître et à récolter sans épuiser les ressources de la forêt.

Le détachement des choses matérielles pratiqué par les Solitaires

fascinait Fantusieni. Capables de se passer de tout superflu, ne vivant que de l'essentiel et cependant partageant cette austérité volontaire avec le premier venu.

Certains rejoignaient les Nomades et sillonnaient le monde à la recherche d'un improbable paradis, ou simplement pour le plaisir de marcher, de changer constamment de paysage, surtout par goût des rencontres. Mais la majorité des Solitaires demeuraient au même endroit toute leur vie, érigeant la lenteur et la paresse au rang de vertu.

Une vie simple, partagée avec la nature et la majorité de ses habitants, les animaux.

Soliman était une mine d'or de connaissances diverses concernant les coutumes, les mœurs et les habitudes des hôtes de la forêt. Fantusieni passait ainsi la majeure partie de ses journées assis aux côtés du vieil ermite.

Il lui avait appris à reconnaître les différentes traces laissées au bord des mares, à écouter les sons de la forêt, à prévenir l'arrivée d'une averse, à cueillir baies et champignons. Une large partie de son éducation avait été dispensée par ce vieux solitaire, vivant au milieu des bois, dans une grotte naturellement percée dans une petite falaise calcaire, ou bivouaquant à la belle étoile les nuits estivales.

Soliman portait une barbe blanche prolongeant des cheveux gris clairs qui tombaient sur ses maigres épaules. Son corps faisait penser à une brindille de la forêt, fluet et noueux, étonnamment musclé tel un fauve pour quelqu'un qui passait l'immense majorité de son temps affalé à même le sol ou adossé à un arbre centenaire.

Fantusieni ne connaissait pas l'âge du vieux Solitaire, peut-être lui-même ne le savait-il pas avec exactitude. Qu'importe. Il traversait les saisons, les Révolutions, comme la rivière qui coule paisiblement. Il avait fait le choix d'une vie rudimentaire et ne s'en portait pas plus mal.

Avare de confidences en ce qui concernait ses propres pensées, il avait cependant révélé à Fantusieni qu'il ne détestait pas les gens, mais qu'il ne recherchait pas leur compagnie. Je préfère la société des animaux à celle des hommes, c'est tout.

Il répétait sans cesse que les arbres étaient sa seule famille. Sentir leur écorce rêche contre sa peau lui procurait calme et apaisement. Il pouvait ressentir les yeux fermés chaque essence de la forêt par le toucher ainsi qu'une union secrète qui le liait à l'âme sylvestre.

Soliman avait marqué l'esprit de Fantusieni comme peut le faire un individu singulier, ayant choisi sa voie et l'assumant, sur la conscience modelable d'un jeune en devenir.

21. Le langage des signes.

Fantusieni avait ainsi appris les lois de la nature et de la physique. Il avait instruit son corps aux gestes simples, puis plus élaborés, plus complexes qui permettent de communiquer et se mouvoir. L'éducation de l'esprit mais aussi du corps. Une interdépendance naturelle.

Apprendre à communiquer avec des gestes simples et précis des deux mains associés à certains rictus du visage, certaines expressions faciales, une position particulière du corps ou encore des regards plus ou moins appuyés. Du geste grossier du petit enfant, le jeune adulte devait arriver à s'exprimer avec une précision extrême et une économie de gestes afin de bien se faire comprendre de tous.

Ce moyen universel de communiquer, adopté naturellement, était souvent agrémenté d'expressions locales propres à certaines communautés ou même à certains types d'activités. Loin d'entraver la compréhension, cela enrichissait le langage gestuel, lui conférant une spécificité locale ou communautaire. De subtiles nuances naissaient de nouvelles expressions. Chacun développait une aptitude différente à l'exécution des mouvements, un accent corporel en quelque sorte.

Les gens des régions plus chaudes s'exprimaient avec de plus grands gestes que ceux des pays froids. En bord de littoral, les expressions du visage avaient beaucoup plus de force. Parfois, des conversations entières pouvaient être tenues sans un seul geste.

Cela affectait moins les voyageurs, les nomades qui, de fait, rencontraient constamment différentes populations et n'étaient pas sujet au « Mime », cette particularité de s'exprimer d'une certaine façon, propre à une région, une vallée ou encore un corps d'activité précis.

Les médecins n'usaient pas des mêmes gestes et expressions que les jardiniers ou le personnel des maisons de bienvenue.

Pour universel qu'il soit, ce mode d'expression n'en était pas moins

truffé de nuances et de particularités. Sans oublier le caractère unique de chaque personne qui était sans cesse incité lors de l'éducation.

L'emploi de signes en guise de langage avait le double avantage de pouvoir se faire comprendre de tous, parfois même de certains animaux peu sauvages, mais il était indispensable de se faire face pour communiquer, élémentaire courtoisie d'un échange riche. L'échange était ainsi plus dense, les expressions du visage étant primordiales, en particulier le regard. Le miroir de l'âme était le vecteur de la pensée.

Les gestes n'excluaient en rien toute volonté de dissimuler ou de mentir. Le second degré était régulièrement employé dans le dessein de provoquer le rire. En revanche le mensonge délibéré, le désir de tromper intentionnellement était l'exception, demandant une extrême maîtrise de soi, de ses tics faciaux, de ses lapsus gestuels. L'idée même de duper son prochain dans un autre but qu'amener une plaisanterie bon enfant était inconcevable.

L'initiation de ce mode de communication naïf s'accompagnait dès le plus jeune âge d'exercices physiques circonstanciés et rigoureux. On apportait un grand soin à la communication. Nous sommes des animaux sociaux et il est essentiel de bien savoir se faire comprendre. La preuve indubitable était que les Solitaires avaient du mal à s'exprimer, leurs formulations étaient souvent grossières et sans subtilité aucune.

Autre conséquence de ce mode de rapport, les conférences et les discours de masse étaient rare. Quoi de plus difficile de bien s'exprimer par gestes et expressions visuelles devant une foule. Les rassemblements provoquaient une multitude de discussions en petit comités n'excédant pas une demi douzaine de membres. Pour les annonces générales qui s'adressaient au plus grand nombre, on privilégiait l'écriture.

22. Culture physique.

Si l'apprentissage des moyens de se faire comprendre respectait la personnalité de l'enfant, les exercices visant à développer la souplesse et la vigueur du corps répondaient plus encore à cette volonté.

Il était inconcevable d'imaginer former un esprit sans cultiver son enveloppe physique. Les deux étant intimement liés, davantage que les deux faces d'une même pièce, ce qui supposerait une dualité. Si l'ambivalence existait dans l'esprit de chacun, personne n'aurait érigé le corps contre l'esprit. Tout n'est qu'un.

Très tôt, alors que la souplesse naturelle n'est pas enfouie sous les habitudes des gestes répétés, de nombreux exercices étaient proposés aux jeunes gens afin de leur permettre de maîtriser leurs muscles et d'épanouir leur mental.

Comme pour l'enseignement de l'esprit, aucune règle n'existait pour le développement des aptitudes physiques. Cela se déroulait selon les souhaits et les envies de l'enfant, seulement dirigé par les adultes aidés de spécialistes lorsque la pratique physique exigeait une plus grande connaissance des muscles, tendons et articulations mis en jeu. Parfois même des médecins étaient interrogés sur telle ou telle fréquence de pratique.

Si certains étaient plus doués que d'autres, chacun pratiquait une quantité d'exercices d'assouplissement, d'étirements, de détente. Avant leur Tour du Monde, qui symbolisait le passage à l'âge adulte, tous connaissaient parfaitement leur corps et agissaient en conséquence, n'ignorant pas leurs propres limites.

Fantusieni était particulièrement doué pour l'escalade, qu'il s'agisse de rochers ou de grands arbres et Manouk sourit à l'évocation de l'arbre qui aidait à soigner le mal de verticalité. Nul doute que Fantusieni n'aurait eu besoin des marches en planches grossièrement découpées pour atteindre la cabane du Rêvélateur. Il avait également de bonnes dispositions pour la course à pied, capable de traverser vallées et collines pendant une paire de jours sans qu'une profonde fatigue s'installe. Moins à l'aise dans

l'élément liquide, mais peut-être cela était-il dû à l'absence notable de lacs ou de grandes rivières autour de sa région natale. Quant à la souplesse, Fantusieni réalisait difficilement ou gauchement, sans style aucun les différents exercices proposés : roulades, marche sur les mains, roue, ainsi que toute la panoplie de mouvements décontractant aidant à une meilleure musculature du dos, du ventre et agissant ainsi comme une thérapeutique sur les éventuels désordres intérieurs.

Si la nourriture était le premier médicament, l'exercice physique en était son valet. Les médecins prescrivaient souvent des séries de mouvements appropriés pour résoudre à la fois les dysfonctionnements musculaires mais aussi remettre en état des articulations maltraitées, des ligaments meurtris. En combinant une activité précise et localisée avec toute une série de massages, on réussissait à soigner efficacement des désordres plus profonds, touchant des organes comme les reins, le foie, les poumons, la langue.

La majorité de la population pouvait courir pendant toute une journée sans ressentir la moindre fatigue, savait nager comme par réflexe, se contorsionner dans n'importe quelle position, effectuer des mouvements apaisants et détendant ou, au contraire, affermissant et consolidant.

Chacun avait appris à connaître son corps. Les désordres médicaux étaient de fait, assez rare.

Un esprit ouvert dans un corps en bonne santé.

23. Les objets.

Fantusieni errait dans le village dont les habitations étaient mariées aux arbres, une rare harmonie existait entre le travail de la population et celui de la nature, comme si l'un et l'autre avaient œuvré de concert. Il se sentait bien dans cet endroit nouveau qu'il commençait à apprivoiser.

Fantusieni repensait à son entrevue avec Manouk. Il était encore tôt malgré tout ce temps passé non pas en vain, mais sans résultat.

Le village ou plus précisément l'assemblage de cabanes, huttes, demeures en tous genres, ne portait pas de nom, les habitants s'étaient qualifiés de Jardinels mais n'avaient pas songé à nommer l'endroit où ils vivaient.

Les spécialistes des mesures, à l'image de Gandolfo, avaient attribué des appellations aux différents villages, cours d'eau, collines et sommets, forêts, routes et chemins, afin de pouvoir mieux se repérer. Bien souvent les autochtones ne s'embarrassaient pas de dénominations pompeuses. Le cours d'eau le plus proche était la rivière, le ru, la courante parfois le fleuve. Les collines des alentours s'appelaient indifféremment le mont, la butte, la côte, l'éminence; les bois et les forêts pouvaient répondre à la rigueur à des particularités liées à une histoire. Ainsi un bois où nichaient une certaine variété d'oiseaux était appelé « le rouge-gorge », une forêt qui prenait régulièrement le vent était surnommée « la ventée », un groupe de peupliers aux troncs bien droits étaient « les verticaux ».

Entre eux, ils utilisaient simplement leur nom reçu dans l'enfance, le plus simplement du monde. Ils n'accordaient que peu d'importance aux titres attribués aux lieux, juste pour l'intérêt de savoir où les localiser.

Parmi les quelques cinq cents personnes peuplant le village, on rencontrait toutes sortes d'activités nécessaires et superflues, s'orientant autour des arbres et des diverses plantes.

La réputation de la vallée en matière de culture sylvestre n'était plus à faire. Chaque habitant avait construit son logis en relation directe avec les arbres. Certains avaient hissé des cabanes défiant les lois de

l'apesanteur, d'autres avaient débité des planches et des rondins pour construire de véritables petits châteaux de bois. Tous travaillaient le bois avec maîtrise et finesse, la plupart cultivaient les plantes afin de fournir la nourriture au village.

Les Jardinels fonctionnaient selon un principe simple et très répandu : le tour de rôle. Certaines fonctions étaient considérées comme vitales, d'autres courantes et enfin celles superflues, sans aucune connotation hiérarchique, le superflu était aussi important que le vital. De la même manière, les objets étaient classés en trois catégories : les indispensables, les courants et les superflus.

Afin de ne jamais devenir esclave des choses matérielles, chaque objet, en fonction de chacun, était considéré dans l'une ou l'autre catégorie.

Un indispensable devait servir chaque Jour, on parlait donc de Journalier.

Un courant devait avoir son utilité au moins une fois par lune, devenant dans l'expression populaire un Lunaire.

Enfin, le superflu ne servait qu'exceptionnellement. Il était donc normal de posséder des Journaliers; les Lunaires pouvant être loués ou prêtés; quant aux Superflus ils étaient propriété de tous et n'appartenaient à personne.

Fantusieni songeait à ses rêves, notamment à une particularité qui, il s'en rendait compte maintenant, qu'il avait oublié de mentionner au Rêvélateur : dans ses images nocturnes, les gens souffraient de cette maladie terrible qu'était le désir de posséder. Non seulement, ils aimaient ça, cette aliénation à l'objet, mais en plus ils ne s'en rendaient pas compte, voulant toujours plus sans réelle nécessité. Ils accumulaient des choses qui ne servaient jamais ou rarement. Très peu de Journaliers en définitive.

Ce qui avait choqué Fantusieni dans son village natal, se souvenant du grand Martini. Le Rêvélateur avait mis des Révolutions pour le guérir de son mal profond : l'envie puis le besoin de posséder. Une psychose qui avait même induit la pire des tares : le vol.

Martini vivait dans une habitation croulant sous divers objets, amassés là sans aucun besoin, juste de passer ses journées, oisivement, à compter, à manipuler, à classer tout ce bric-à-brac inutile à sa vie, mais lui demandant tout son temps. Plus disponible à l'échange avec les autres habitants, Martini s'était réfugié dans un

monde irréel où sa seule personne était le centre.

Il était devenu prisonnier de son égoïsme, ce qui n'avait rien à voir avec le style de vie des Solitaires qui, eux, avaient délibérément choisi de s'exclure de la communauté sans pour autant tourner résolument le dos à de rares échanges. Martini était, quant à lui, renfermé sur son monde, ne communiquant plus avec personne.

Il était venu à considérer ses objets comme de véritables personnes, toutes entièrement dévouées à sa modeste personne dont l'égo grandissait jusqu'à étouffer tout intérêt pour autrui, toute compassion, toute empathie.

Il était devenu esclave volontaire, la pire des servitudes car dirigée contre soi-même par des choses inanimées.

Le médecin des songes avait réussi à force de patience et de persuasion à rendre quelque humanité à Martini. Il lui avait trouvé une occupation salubre et pour le bien de la communauté : puisqu'il ne pouvait se séparer de ses objets, il serait le gardien des Lunaires et Superflus pour le reste du village. Parfois, cela posait quelque problème lorsque Martini, dans un accès de folie subitement ressurgi, refusait le prêt sous quelque fallacieux prétexte.

Cependant, il existait un véritable musée d'objets hétéroclites. Cela n'intéressait point Fantusieni lors de son Tour du Monde et il n'avait pas eu le loisir d'y aller le visiter.

Situé dans des grottes naturelles, dans les régions septentrionales où souffle sans cesse un vent glacé qui courbe la rectitude des arbres, poussant les nuages à une telle vitesse qu'il n'est pas loisible d'y distinguer quelque forme mystérieuse qu'elle s'est déjà évanouie. Un climat que seuls peuvent supporter les natifs de ces confins, tout étranger, tout voyageur restant hostile à ces déchaînements météorologiques abominables.

Fantusieni avait traversé toute la région au pas de course, nouant cependant d'intenses relations avec les autochtones autant repliés sur eux-mêmes que dissipant une étonnante chaleur humaine, afin de contrebalancer les affres dû au froid et à la pluie. Il se souvenait n'avoir que rarement expérimenté de telles effusions de la part d'inconnus.

A l'abri des vents violents, déchaînant ses rafales comme un vol d'étourneaux, en tous sens, comme un animal pris au piège se délivrant puis ne sachant par où s'échapper, ce refuge souterrain

déployait sur d'immenses cavernes un musée dédié aux technologies préhistoriques autant que modernes.

Pêle-mêle coexistaient inventions éphémères, trouvailles sans intérêt, délires de scientifiques, techniciens et ingénieurs en mal de paternité matérielle.

Fantusieni avait eu le tort de n'avoir pas mis un pied dans ce capharnaüm insensé : dans la partie la plus reculée, il aurait déambulé parmi nombre d'objets qui apparaissaient dans ses rêves.

Certes, le musée répertoriait les divagations psychotiques de scientifiques en mal d'activité créatrice, mais surtout, il consignait une considérable objetothèque du passé. Chaque objet dont l'humain se rendait esclave trônait là dans la splendeur de son inutilité éternelle. Voitures de toute tailles, machines en tout genre, choses fonctionnant essentiellement grâce à une immense quantité d'énergie, du plus petit briquet jusqu'à la triste fusée atomique, cet inventaire du passé s'offrait au regard et surtout au dégoût de tous

24. L'organisation du village.

Les Jardinels avaient donc mis au point un système de tour de rôle en ce qui concerne les tâches quotidiennes.

Certaines activités restaient spécialement privées, comme la construction de son habitat. D'autres mettaient entièrement à contribution la communauté dans son ensemble en tenant compte des spécialités de chacun, de ses orientations, de ses connaissances et de son savoir-faire. Ainsi la Bienvenue était érigée par tous les habitants du village et personne n'aurait laissé sa place.

Enfin la majorité de l'activité était exécutée personnellement ou collectivement selon les habitudes, les coutumes, la tradition inhérents à la région.

Fantusieni se souvenait d'avoir traversé des vallées lors de son Tour du Monde où, signe d'une grande indépendance et d'une liberté revendiquée, chacun élevait non seulement son habitation mais cultivait sa nourriture, faisait cuire ses propres galettes, chaque famille éduquait ses enfants.

Cette philosophie concrète dans les actes, cette manière de vivre était courante dans les régions reculées où la topographie et le climat obligeaient à un replis sur soi, accroissant l'importance de la cellule familiale ou de petits groupes.

Le plus souvent, et c'était particulièrement le cas ici, toute la communauté participait sous la forme démocratique et égalitaire du tour de rôle aux tâches par ailleurs souvent attribuées individuellement.

Les Jardinels cultivaient leur nourriture selon ce principe, l'éducation et l'enseignement étaient assurés de la même façon. De cette solidarité naissait un tissu social dense où les liens familiaux se dissipaient dans la communauté, amenant les habitants à davantage de tolérance, à une plus grande empathie, une ouverture sur les autres, sur le monde, une saine curiosité exacerbée. Cela n'allait pas sans de fréquents conflits et une tenue à l'écart d'esprits moins sociables qui avaient plus de mal à s'insérer dans les mailles de ce filet social. Le nombre de Solitaires était beaucoup plus élevé dans les provinces ayant adopté ce mode de fonctionnement, à moins que cela soit simplement la conséquence d'un climat plus tempéré,

permettant de vivre en dehors des liens sociaux plus facilement. Il était en effet plus rare de croiser des solitaires dans les contrées moins accueillantes. L'environnement influait largement sur les habitudes de vie, parfois même sur le tempérament des habitants.

Chaque membre du village était inscrit sur une ou plusieurs listes concernant une activité commune. Le Tour de rôle attribuait à chacun une journée d'activité par quart de lune.

Selon ses compétences, chaque résident participait à l'éducation d'un groupe d'enfants. L'éducation n'étant pas le fait des géniteurs, les familles ne s'organisaient pas nécessairement autour de l'enfant, mais se réunissaient par affinités contrairement aux lieux plus rudes où bien souvent les géniteurs demeuraient ensemble autour de leur progéniture. Là encore le climat agissait sur la cellule familiale. Centrée sur elle-même, elle entraînait une propension à l'individualisme, en revanche éclatée, elle permettait une mixité sociale totale.

Chaque chantier commun était organisé selon ce principe simple et égalitaire de tour de rôle. Chacun était investi dans la vie du village, devenant davantage responsable non plus simplement de ses propres actes mais de l'action de la communauté dans son ensemble.

Les Jardinels étaient fiers de leur Tour de rôle.

Ce système donnait la possibilité à tous de participer à la vie collective, d'être partie prenante de la vie de son village, de sa communauté. Seuls exemptés : les solitaires, ayant choisi une vie autonome; pourtant il n'était pas si rare de voir l'un d'entre eux venir prêter main forte lors de grands « chantiers ».

Le tour de rôle permettait d'effectuer les tâches vitales, quotidiennes ou lunaires et de cimenter les liens sociaux autour d'activités parfois rébarbatives. Constitution et entretien d'objets manufacturés, production de la nourriture, cuisson des galettes, réparation, entretien et décoration du village; mais également participation à diverses expéditions en vue d'échanges avec d'autres communautés.

Même les tâches rébarbatives, répétitives, demandant un effort, éreintantes, étaient partagées dans la joie. Chacun mettant un point d'honneur à œuvrer pour les autres. Plus on donnait aux autres, plus on était certain de recevoir. Mais on offrait ses bras et ses jambes, ses idées et son savoir-faire, son intelligence et son imagination sans compter ni espérer rien en retour. Tout se déroulait naturellement. Si

certaines besognes étaient pénibles, elles n'étaient jamais ennuyeuses.

De surcroît, le Tour de Rôle permettait de ne jamais connaître une routine qui réduisait inmanquablement l'intérêt qu'on porte à ce que l'on fait.

Fantusieni avait remarqué à la Bienvenue un long inventaire de métiers affiché auquel correspondait une liste de noms et d'adresses. L'annuaire de la communauté où chaque spécialité était consignée afin que chacun puisse entrer facilement en relation avec la personne souhaitée.

On trouvait aussi bien des Maîtres du bois (et pour cause!) tout autant de jardiniers, des thérapeutes de toutes spécialités: Rêvélateur (dont Manouk était le plus célèbre), médecin de l'enveloppe, des organes, de la vue et de l'ouïe, des muscles et articulations (bien utiles pour les grands marcheurs) et surtout experts en alimentation, la base de la médecine moderne.

La communauté abritait aussi un astronome, un géographe, deux mathématiciens, des porteurs, des éducateurs professionnels, des poètes et des peintres bien entendu, mais aussi un préparateur d'itinéraire, plusieurs maîtres du pain, un confiturier, des dizaines de préparateurs en potions et liqueurs et autant de marmitons: l'art de transformer et de préparer la nourriture. A n'en pas douter, les Jardinels savaient vivre...

Il n'était en effet pas si commun de rencontrer autant d'experts en élaboration de mets. Si une alimentation saine et équilibrée était la garantie d'une santé assurée, à laquelle on apportait toute la valeur et le savoir-faire nécessaires, on ne se souciait pas à ce point de la préparation quasiment artistique que les Jardinels lui apportaient. On pouvait parler de véritable gastronomie, d'œuvres culinaires. Fantusieni s'en était aperçu la veille lors du repas partagé avec ses hôtes d'un soir. Il avait pensé qu'un tel soin apporté aux plats était en son honneur mais aujourd'hui il se rendait compte que cela était courant ici, à tout moment, spécialement le soir où la nourriture doit être la plus légère possible avant la nuit. Les Jardinels développaient des talents insoupçonnés pour accommoder les aliments et leur donner un goût et une saveur présentant une légèreté indispensable. Fantusieni se souvenait même, lors de son tour du monde, de ce village situé au bord du grand océan, où la tradition était de ne faire que deux repas par jour. La primordiale pitance du matin, au lever,

puis un dîner bien avant la tombée de la nuit, de sorte que la digestion avait eu lieu avant le repos nocturne. Les deux repas, d'égale importance, partageaient exactement la journée en trois parties.

Les activités orientées vers la communauté se déroulaient après le déjeuner, tandis qu'après le second repas, on oeuvrait d'une manière plus personnelle, on s'adonnait à sa passion. Venait ensuite le moment du repos.

Chaque région, chaque vallée, chaque village avait ses particularités quant à son organisation, ses traditions, ses gestes communicatifs, ses spécialités diverses : ici les plantes et les arbres, ailleurs la roche et la pierre ou encore le tissage des étoffes, parfois des lieux foisonnaient d'artistes en toutes disciplines, on ne savait pourquoi, était-ce dû à une meilleure inspiration qu'offrait une disposition particulière dans l'espace ?

Les régions situées en bord de mer ou des grands fleuves étaient naturellement réputées pour leur excellence dans le domaine de l'eau. Ici, c'était les Jardineries. On cultivait pour l'ornement et pour la nourriture.

De métier en métier, Fantusieni fit le tour du village, rencontra plusieurs autochtones qui lui en expliquèrent le fonctionnement. Les heures passèrent plus vite qu'à l'habitude. Il déjeuna avec délectation en compagnie d'un groupe de jardiniers occupés à tailler et faucher en bord de la rivière. Le poisson était cuit sous la cendre et partagé avec divers petits légumes cuits à la vapeur aromatisés de sève de différents pins.

Lula et Ballu l'accueillirent pour une seconde nuit, sans être surpris outre mesure, tellement ils aimaient leur village, qu'un étranger tombe sous le charme du plus bel endroit sur terre, pensaient-ils. Ballu lui parla toute la soirée de sa passion pour les relations entre les plantes et les personnes sous le regard amusé de Lula et compréhensif de Fantusieni... qui apprenait encore des choses.

Avant de s'endormir, il nota les idées, tous les noms qui avaient soulevé un intérêt particulier au long de la journée. Un journal des curiosités et des nouveautés rencontrées. Son carnet de fines feuilles de soie inauguré lors de son tour du monde était bien rempli à présent. Il ne s'en séparait jamais.

25. Philosophie du commencement.

Tôt le lendemain, il arpenta les rives du cours d'eau, bordées d'immenses peupliers dont les feuilles frémissaient sous la légère brise matinale, juste assez fraîche pour s'éveiller tout à fait, chasser les mauvaises aventures vécues lors de ses rêves mentalement épuisants.

A chaque réveil quasiment, Fantusieni semblait avoir dépensé une quantité d'énergie incommensurable, psychiquement plus fatigué que le soir avant de s'endormir. Non seulement les rêves étaient de véritables cauchemars tant ils semblaient réels, du moins pouvaient ils exister dans le monde réel. Aucun monstre, aucune créature fantastique, pas le moindre être maléfique tels qu'on les imagine dans les contes ne peuplait ses rêves. L'horreur venait justement du fait que ces personnages ressemblaient tellement aux gens. C'auraient pu être eux-mêmes, dépossédés de leurs vertus et rongés par un diable intérieur, un cancer qui les transformait en créatures démoniaques. Ces rêves l'épuisaient vraiment, il était incapable de jouir d'un sommeil empreint de calme, de sérénité, d'apaisement. Si son corps était reposé, son esprit ne bénéficiait d'aucun relâchement. Or c'est bien le cerveau qui commande aux muscles, le corps envoyant les signaux dont se sert le poste de commande.

Il avait donc prit l'habitude, juste au lever, de faire quelques pas nonchalants afin d'aérer son esprit des pollutions oniriques de la nuit.

Ce matin, il profitait spécialement de cette tranquillité provoquée par une nature impassible, le doux clapotis de l'eau, les premiers chants d'oiseaux, la vue de l'incomparable assortiment de cabanes, huttes, chalets si bien harmonisés avec les œuvres de la nature (où les Jardinels avaient tout de même droit au chapitre, ayant cultivé chaque parcelle naturelle sans pour autant la dénaturer, l'emprisonner, la contraindre mais au contraire oeuvrant comme des guides, orientant une volonté écologique de façon à vivre en harmonie avec un milieu ni totalement brut ni transformé à l'excès). Rasséréné, il retourna dans la maison qui fredonnait de douces

mélodies produites par Lula et Ballu, visiblement heureux qu'une nouvelle journée s'installe à nouveau.

Cela lui rappela une philosophie rencontrée il y a quelques Révolutions, lors de son Tour du Monde.

Il traversait un désert de dunes, de rochers isolés. Une aridité bien peu accueillante, pourtant il avait vécu d'intenses moments, des heures inoubliables en compagnie de petites tribus, très souvent nomades, pratiquant une économie à tous les niveaux de vie. L'art de la parcimonie dans le domaine de l'énergie, à commencer par la nourriture elle-même. Ces peuplades se nourrissaient très peu, exécutant leurs déplacements très lentement comme s'ils avaient choisi de vivre au ralenti toute leur vie. Des vies remarquablement longues à l'image d'un feu entretenu avec le minimum de combustible. S'il ne réchauffe pas autant qu'un gros bûcher, il perdure au delà de tout espoir.

S'ils vivaient chichement, leur esprit était en revanche vif et éveillé. Ils avaient développé tant de philosophies diverses que bon nombre d'autres cultures s'en étaient inspirés.

Considérer chaque nouvelle journée comme étant la dernière à être vécue obligeait à une vie immédiate, dans l'ici et maintenant, sans se soucier du lendemain ni s'épancher sur le passé. Chaque jour nouveau devait être le plus accompli de toute une vie. Les rivaux devaient impérativement se réconcilier, les antagonismes s'effacer, les querelles cesser, ainsi les conflits étaient réglés d'une manière totalement différente que partout ailleurs, plus spirituelle. Ces tribus déployaient de grandes aptitudes mentales, vivaient moins trivialement, cependant en accord avec une nature sévère, stérile, n'apportant que le minimum vital. L'aridité et l'austérité de l'environnement, cette frugalité dans leurs comportements, cette sobriété de leurs gestes, semblait développer des qualités jusque là enfouies au plus profond de leurs cœurs. Comment si l'absence de luxuriance au dehors devait être comblée par des trésors d'humanité jamais devinés.

L'absence de plaisir apporté par les joies matérielles issues d'une nature luxuriante, la volupté née d'une union avec les dons quotidiens d'un environnement riche pour chaque sens, la satisfaction, le bonheur de partager des choses matérielles s'était mû ici par un développement sans limite de leur spiritualité. La plénitude dans ce monde sec et hostile s'obtenait par la seule force

de l'esprit, sans rien attendre de l'extérieur.

Chaque journée étant vécue comme étant l'ultime d'une vie immatérielle, le lever du soleil était considéré comme essentiel. On se réjouissait de la venue d'un jour nouveau, un surplus d'existence, le bonus d'une vie vécue au jour le jour. Certaines tribus laissaient éclater leur joie dans de curieuses cérémonies peu avant l'apparition du soleil au petit matin.

La nouvelle journée était considérée comme la première au monde et, à la fois, la dernière, lui donnant d'emblée une importance sans égale. Gâcher un tel bijou était considéré avec dégoût, réprouvé par l'ensemble de la communauté. Ainsi la joie de vivre était en tout lieu répandue sans l'appui du besoin des plaisirs octroyés par la nature. Ces tribus s'épanouissaient simplement dans des échanges profonds et une vie spirituelle étendue.

Leur bonheur et leur sérénité provenaient non pas des éléments qui les entouraient, mais du plus profond d'eux-mêmes et, chose curieuse, rejaillissait alors sur le cadre de leur vie. C'étaient des peuplades qui illuminaient leurs journées, à l'image du soleil qu'ils vénéraient sans restriction.

Les voyageurs avaient ramené cette tradition et il n'était pas si rare de rencontrer de pareils rituels, toutefois moins ostensibles partout dans le monde.

Fantusieni remercia mentalement le soleil de s'être levé une nouvelle fois sur, il l'espérait, un dénouement positif de l'énigme de ses rêves.

Il marchait maintenant d'un bon pas vers la cabane du Révélateur, immuablement perchée dans son arbre centenaire.

Une jeune fille aux longs cheveux dorés se tenait face à Manouk, assis tous les deux à quelques mètres du sol, sur les larges marches du colimaçon qui rejoignait la cabane du maître des songes. Fantusieni n'apercevait que son dos dont les longs muscles fins jouaient à chaque mouvement qu'elle faisait, racontant certainement son rêve nocturne au spécialiste.

Fantusieni attendit au bas de l'arbre, à quelque distance afin de contempler cette jeune personne s'exprimant avec dynamisme et légèreté. Il ne savait ni pourquoi ni comment son intérêt s'était porté sur celle dont il ne pouvait voir le visage. Son dos ondulait simplement en accompagnant une expression plus précise de ses

mains et de son visage. Fantusieni ne pouvait deviner que quelques gestes formés avec délicatesse et d'une ampleur certaine, indiquant certainement l'effroi rencontré lors de ses voyages oniriques. Il se mit à imaginer les gestes précis et les expressions que son visage affichaient. A partir du peu de détails qu'il possédait, il créa des traits, inventa une bouche, un nez, dessina un front, des yeux.

Bientôt, il fut troublé au point de ne pouvoir détacher son regard de cette créature dont il appréciait sans limite sa façon de s'exprimer, autant en retenue puis expansive, les gestes maîtrisés sans laisser deviner une trop grande assurance, une importance démesurée d'elle-même.

Au fond de lui il se rendait compte qu'il était inconvenant de fixer ainsi une personne surtout sans qu'elle le sache, il se sentait voyeur malgré lui, volant une partie de l'esprit de cette délicieuse personne. Il se souvint d'avoir rencontré lors de son Tour du Monde une communauté qui jugeait que le regard était un vampire. Partagé, il offrait un échange exemplaire, chacun prélevant une partie de la pensée de l'autre dans une totale égalité. Mais qu'il devienne voyeur, à l'insu du regardé, les yeux volaient toute l'âme de la victime. C'était, à leurs yeux, le plus grand crime de l'humanité.

Il se senti soudainement minable, lamentable, médiocre et vulgaire mais ses yeux continuaient d'être attirés par cette apparition. Ses sens commandaient son cerveau et non l'inverse.

La jeune fille se leva, Manouk l'accompagna au bas de l'arbre. Son regard toujours porté sur elle, Fantusieni découvrit la silhouette dans sa totalité, descendant une à une les larges marches de bois avec une telle délicatesse, une souplesse sans égale, une manière de traverser l'air frais du petit matin qui agirent comme autant d'aimants sur le cœur et l'esprit de Fantusieni.

Noyé dans de douces pensées, il répondit instinctivement à son salut lorsqu'elle s'éloigna et mit quelques secondes avant de constater que Manouk patientait devant lui, l'air visiblement amusé.

26. Rêves.

Ca commence par une rumeur, un grondement sourd et lointain comme la nature ne peut en produire. Un bruit lancinant semblant venir des entrailles de la terre. En s'approchant, on commence à distinguer quelques sons se détachant de l'ensemble bourdonnant à souhait. Puis c'est un picotement irritant les muqueuses nasales, très vite accompagné d'une odeur nauséabonde, entêtante, une impression de suffocation. Ensuite la gorge s'enflamme, brûlée de l'intérieur et la toux est le seul moyen d'apaiser ces picotements intensifs et douloureux.

Une sensation d'envahissement par tous les sens, je marche sur une surface dure et rugueuse qui ne rappelle cependant en rien la texture de la pierre, du rocher. Cela n'est ni chaud ni froid.

Agressé par cet environnement hostile je n'ai d'autre choix que de me réfugier à l'intérieur de cubes immenses. C'est pire. Une chaleur moite inonde ces pièces hermétiquement closes où la clarté du jour est remplacée par une lumière artificielle qui assaille mes yeux maintenant embués de larmes.

Tous les gens s'activent sans rien faire de leurs doigts. Sur les dix qu'ils possèdent, ils n'en utilisent qu'un seul, deux à la rigueur, passant leur journée à appuyer sur des milliers de boutons, touches, interrupteurs placés partout autour d'eux. Des machines de toutes formes, très laides, aux couleurs criardes ou tristes, remplacent leurs mouvements si bien qu'ils sont obligés d'effectuer des exercices sans but, juste pour le plaisir de sentir leur corps exister dans l'action. Plaisir ne convient même pas puisqu'ils n'ont pas l'air heureux.

Ils ne se déplacent jamais grâce à leurs pieds ou alors sur d'infimes distances. Une armada de machines hermétiques les propulsent verticalement dans leurs tours de béton et de verre, les plongent horizontalement sous terre dans un grand fracas ou, le plus souvent, roulant solitairement sur des fleuves de goudron, à peine plus vite que la célérité d'un bon coureur, car cette marée humaine emprisonnée séparément dans ces boîtes hideuses est innombrable.

Quelques privilégiés s'engouffrent dans de gros tuyaux munis d'ailes d'acier et s'envolent dans un azur saturé de pollution.

Jamais ils ne communiquent entre eux. Lorsqu'ils le font c'est pour s'invectiver le plus souvent. A la place des simples signes ou gestes, ils ont développé une aptitude à proférer des sons, remarquablement harmonieux je dois l'avouer, mais pour les articuler à des machines. A l'image de toute la société, voici une belle idée qui est gaspillée.

Le plus troublant, ce qui me terrifie, est cette concentration inhumaine, ce besoin inconscient de se réunir dans d'atroces mégapoles pour ignorer superbement ses voisins, ses proches.

Nos solitaires sont moins seuls que cette masse d'individus groupés ensemble.

Horrifié, je les vois déambuler par milliers, tous vêtus de la même manière, agissant de la même façon, de véritables clones influencés par une minorité d'individus amoncelant d'inutiles richesses sur le dos d'une large majorité.

Cette hiérarchie est fondée sur un concept qui m'échappe totalement: l'argent, une monnaie d'échange ne permettant aucun troc mais au fort pouvoir d'aliénation autant pour celui qui en est démuné (comme s'il lui manquait un membre, paralysé dans ses actions, ses volontés et ses désirs) que celui qui possède ce démon bien plus fort que sa propre volonté, le menant par le bout du nez sans qu'il s'en rende compte. Si c'est le plus intransigeant, ce n'est pourtant qu'un de leurs geôliers parmi tant d'autres.

L'inégalité entre humains est généralisée aux animaux génétiquement proches. Tant de cruauté, d'indifférence m'exaspèrent et le plus souvent, c'est à ce moment que je me réveille en sursaut, le cœur battant, trempé de sueur, l'air hagard.

Ils leur font subir toutes sortes d'humiliations et de maltraitances, étendant un élevage que nous réservons aux insectes à tous les mammifères, confinés dans des espaces outrageusement réduits, afin de cultiver leur viande qu'ils avalent ensuite plusieurs fois par jour.

A ce commerce lucratif s'ajoute une pêche sans limite, raclant le fond des océans, la monoculture d'immenses régions simplement afin de nourrir ce bétail destiné à leurs estomacs sans scrupules ou à remplir les réservoirs de leurs polluants moyens de transport individuels. Le tout noyé dans un large gaspillage qui semble être leur manière de vivre.

Manouk avait suivi le récit de Fantusieni d'une manière toute différente que celle qu'il avait adopté la veille. Pour cette seconde consultation, il s'était concentré sur les détails du rêve, prenant des notes de temps en temps.

Cette fois, il avait occulté la personnalité de Fantusieni, ne retenant que la construction du rêve, l'enchaînement des images et surtout portant son attention sur l'illustration de ce monde inconnu. Ce n'était plus un travail de Rêvélateur qu'il effectuait, mais presque d'historien, d'archéologue onirique. Il en était dorénavant convaincu, les songes du garçon n'exprimaient nul désordre psychique, juste peut-être la conséquence d'un esprit solitaire et introverti. Ce n'était pas l'effet mais le vecteur, le catalyseur permettant à un message plus global d'être exprimé. Un message.

Mais envoyé par qui ? Et dans quel but ? Pour prévenir de quoi ?

Un message contenu dans les gènes ancestraux de son être, qui aurait trouvé là, un exutoire.

Selon lui, après avoir vu les rêves si peu communs de Fantusieni et su son histoire dans les grandes lignes, il était fort peu probable que ce désordre spirituel soit provoqué par un dérèglement du psychisme du garçon. Manouk n'y voyait aucun lien, en recoupant ses notes à la lumière de ses réflexions et suite à la séance de ce matin. Pour la première fois dans son expérience déjà encyclopédique des songes il pencha pour un cas unique d'inconscient collectif qui ressurgirait là, dans les rêves du jeune garçon, si enclin à se replier sur lui-même.

Fantusieni n'était-il pas si sensible aux stimuli extérieurs ? Il était capable de ressentir la moindre variation dans une symphonie de sons, frissonner au plus petit écart de température. Ses sens exacerbés aidaient, d'une certaine manière, à la réception d'images contenues dans une mémoire qui le dépassait largement.

S'avouant incapable de résoudre ce mystère, il lui conseilla d'aller rencontrer un spécialiste des faits antérieurs, que l'on appelle également Historien.

Manouk penchait en effet pour une perturbation provoquée par une résurgence du passé, triste passé, dans les songes de Fantusieni.

Il fallait qu'un spécialiste de l'Avant Cataclysme lui fasse découvrir le monde précédent la dernière grande extinction. Ces images nocturnes évoquaient ce monde dépravé. Le rapprochement des rêves de Fantusieni avec l'histoire de ce monde englouti devait

déclencher, par effet ricochet, à la façon de plusieurs miroirs reflétant indéfiniment la même image, un choc mental permettant certainement de vidanger le cerveau du jeune garçon. Après avoir constaté et admis que ces images cruelles, douloureuses, immondes n'étaient simplement que des moments d'un passé ayant bien eu lieu, mais désormais heureusement révolu, cela ferait prendre conscience au cerveau de Fantusieni que, n'étant pas le créateur de ces horreurs, il n'en était pas responsable. Une fois cette écrasante responsabilité de l'inconscient levée, Fantusieni devrait retrouver des nuits plus calmes, l'esprit nettoyé comme l'on balaye les vestiges d'un repas sur une table. Il fallait confronter les images vécues par le jeune homme avec les faits attestés du monde d'Avant. Ce n'était plus du ressort d'un Rêvélateur, si talentueux soit-il, mais bien d'un archéologue de la pensée.

Manouk pensait que ces rêves si troublants – et le terme n'était à ses yeux pas assez fort qu'il rajouta un large mouvement du torse afin d'intensifier ses propos – ne relevaient plus exclusivement d'un diagnostic propre à l'onirisme. Ces messages reçus pendant son sommeil ne s'adressaient peut-être pas seulement à lui, mais à la communauté toute entière.

Il ne savait trop que chacun, même un médecin des rêves réputé et expérimenté, pouvait se tromper de diagnostic, se fourvoyer dans une mauvaise direction. Mais il était désormais convaincu par son raisonnement que seules d'autres pistes pourraient fournir une explication claire et apaiser les troubles du sommeil de Fantusieni. Après avoir juste connaissance de quelques images, Manouk en avait encore des frissons d'horreur. Comment ce si jeune être pouvait-il vivre paisiblement en se projetant des abominations pareilles quasiment chaque nuit ?

Par un schéma, il nota le nom et le lieu de vie d'un ancien camarade, grand spécialiste des faits antérieurs, sur l'une de ces petites plaquettes d'argile séchée très utiles car elles pouvaient s'effacer en les trempant dans l'eau.

Ils se séparèrent comme de vieilles connaissances, pas simplement d'une tape amicale de la main sur l'épaule, ni même d'une pression plus forte, mais franchement d'une étreinte poitrine contre poitrine. Fantusieni tenait à remercier l'ancien et Manouk soutenir le jeune dans ses tourments.

27. De l'énergie du transport.

Il reprit les chemins, seul cette fois, avec une vague pensée, pas encore un souvenir. De belles rencontres et une vallée paisible où il ferait bon passer des jours à s'imprégner de l'harmonie des lieux, les mélodies naîtraient d'elles même.

Les propos de Manouk rebondissaient dans sa tête.

Il n'était guère avancé sur son état. Son périple à la recherche de ses étranges songes ne faisait peut-être que commencer. Une longue et sinueuse route s'étalait devant lui avec des croisements sans indication, des gouffres insondables, des méandres où se perdre. Dans son inconscient souillé d'images surgies d'un passé révolu, nul panneau indicateur, nulle direction franchement expliquée, mais en revanche un épais brouillard et des explications sous forme d'énigmes.

Son esprit obnubilé par ces interrogations l'empêchèrent de remarquer l'arrêt de la pluie. Un timide soleil embrumé faisait luire les feuilles à présent. La chaleur de ses rayons provoquait quelques brumes à la cime des arbres, l'impression de fumées s'élevant au firmament, emportant de lourds secrets dissimulés à jamais à l'entendement du commun des mortels, sauf peut-être des Jardinels qui auraient percé quelques confidences sylvestres.

Ces pensées métaphysiques avaient ralenti le pas de Fantusieni. Quand il s'en rendit compte, il s'élança au pas de course. Il aimait sentir l'air filer autour de ses cheveux, apprécier la force de ses muscles dans leur fonctionnement. Cette agréable sensation de ne faire qu'un avec la nature, avec le monde. Il aimait se déplacer au pas de course, depuis son Tour du Monde il avait prit du plaisir à fendre l'air. La majorité des gens de son village couraient comme la plupart des habitants des autres villages. Quelques-uns utilisaient chevaux ou zèbres pour parcourir des distances mais le plus souvent ils étaient réservés au transport de marchandises légères. Les denrées les plus lourdes, comme les arbres des Jardinels étaient convoyées par voie d'eau.

Fantusieni s'était déjà essayé à cavalier sur le dos d'animaux divers avec des succès mitigés. Il n'en avait été que plus fermement convaincu de l'excellence de ses jambes. Chevaucher demandait une certaine adresse et ne lui apportait pas la griserie de courir par lui-même.

Il avait croisé toutes sortes de moyens de transport durant son périple de jeunesse. Ce qui l'avait le plus intrigué, passionné, était l'effervescence régnant en bord de mer. De tous les ports qu'il avait visité en ressortait une cascade, une avalanche d'objets variés qu'il n'avait jamais vu, pas même en schéma, certains auxquels il n'avait même jamais pensé. Cela tranchait avec la douceur et la joie de partager des Jardinels.

Les villages situés en bord de mer ou sur les berges de fleuves étaient de véritables carrefours où se croisaient une foule de gens divers, où les échanges n'étaient pas que gestes et idées, mais la plupart du temps concernaient des marchandises, transitant de par le monde.

Un peu trop de monde, trop d'activité, telles de vraies ruches ou fourmilières, pour l'esprit vagabond et solitaire de Fantusieni. Mais il avait apprécié ce qu'il avait découvert, les yeux grands ouverts sur tant de nouveautés.

Des chariots, des remorques attelées à divers animaux robustes arrivaient chargés de tissus, de pots de miel, de liqueurs, d'épices et d'une quantité hétéroclite d'objets lui étant inconnus pour la majorité.

Fantusieni connaissait les barques utilisées pour transporter les marchandises lourdes sur les rivières, le bois étant bien souvent flotté et simplement dirigé.

Là, devant ses yeux, s'élevaient des constructions gigantesques, pouvant emporter dans leurs flancs des villages complets. D'autres navires arrivaient chargés de marchandises venant du monde entier. Fantusieni avait même pensé s'embarquer avant de remarquer qu'il était sujet au mal des mers. Un habitué des océans lui avait signifié dans un grand rire qu'au bout d'une semaine il ne s'en rendrait même plus compte, il n'avait cependant pas tenté l'expérience et avait continué à l'aide de ses jambes son long périple qui allait être un demi tour du monde. Qu'importe les paysages traversés, l'important était de cheminer intérieurement, à la découverte de sa propre personne.

Le vrai problème était celui du transport. De nombreux spécialistes s'étaient penchés sur l'utilisation de l'énergie afin de ne pas réitérer les erreurs des temps oubliés.

Tout comme les étoiles dont certaines brillaient d'un éclat aveuglant mais mourraient très vite tandis que d'autres, à peine visibles, consumaient leur hydrogène sur des milliards d'années lumières, on dénombrait quelques ascètes passant leur vie prolongée, tels des solitaires, dans une économie de forces et se nourrissant d'un rien. Il en était de même en ce qui concerne le transport : plus on désirait de la vitesse, plus cela demandait d'énergie. La société étant basée sur l'échange, pas seulement d'idées mais aussi de biens, les difficultés apparaissaient. On s'était donc résolu à garder une certaine lenteur et l'expression « demain le jour se lèvera » était passée dans le gestuel courant en effectuant juste un léger moulinet de la main droite.

Trois sources principales étaient utilisées pour fournir l'énergie nécessaire à certaines activités, en particulier les recherches scientifiques, extrêmement gourmandes. L'énergie solaire, transformée par capteurs s'inspirant de la photosynthèse des plantes, produisait des impulsions électriques. Des hélices actionnées par la force du vent ou par la vigueur de l'eau amenaient au même résultat en faisant tourner des turbines. Fantusieni aperçut au loin une de ces structures utilisant la force des marées.

Le défi était d'intégrer ces constructions dans le paysage, soit par une discrétion absolue, soit par une apparence artistique. L'intérêt principal, primordial, fondamental était le respect de l'environnement, de sa biodiversité. Nulle construction ne pouvait s'arroger le droit de détruire quelque écosystème que ce soit, du moins devait-on minimiser l'impact écologique de chaque édification. De nombreux tests, d'incessantes simulations étaient pratiqués avant de mettre en place les fondations d'un nouvel appareil visant à produire de l'énergie ou, plus généralement, toute fabrication élevée dans le milieu naturel.

Objets et marchandises transitaient sur terre par petites quantités, habituellement tractés par de robustes animaux. Les voies d'eau permettant le transport de quantités plus importantes ou de matières plus lourdes.

L'austérité de la société permettait de n'employer que peu d'objets.

On confectionnait, on cultivait, on produisait, on fabriquait à l'endroit où cela devait être utilisé ou consommé lorsque cela était possible.

L'art de la proximité était largement répandu comme une tradition, une manière de vivre, une volonté collective, un objectif partagé par tous. Si le déplacement des personnes était souhaité, encouragé, stimulé, le transit des marchandises devait être le plus limité, autant qu'envisageable.

Ainsi se croisaient sur les nombreux chemins davantage de voyageurs à pied, parfois accompagnés d'un animal portant une charge légère, assurant plus une compagnie qu'un portage. Rarement le transport servait à acheminer des marchandises d'un point à un autre, mais plutôt, à l'image de nombreux marchands ambulants, nomades dans l'âme, de desservir quantité de villages au long d'une éternelle route.

A la philosophie selon laquelle le chemin parcouru valait plus que la destination atteinte, il était admis qu'il valait mieux aller vers le monde qu'attendre que le monde vienne à soi.

28. Le Tour du Monde.

Les ports étaient des endroits exubérants de vie, parfaits lieux d'échanges, habités par une multitude de gens tous très différents. Là, plus qu'ailleurs, régnait une tolérance sans limite. On y croisait des excentriques de toute sorte. Parmi eux évoluaient quantité d'artistes plus ou moins talentueux.

Fantusieni avait passé des journées en leur compagnie, échangeant points de vues et astuces sur le plan musical et pictural.

Il avait rencontré un jeune musicien long et fin, portant une barbe de plusieurs pouces et des cheveux qui flattaient son dos, traînant les pieds. Il produisait des sons, des mélodies, en n'utilisant que de l'eau. La projetant, la touillant, la faisant bouillir, l'éclaboussant au travers de plusieurs instruments plus proches de l'art culinaire que musical.

Un autre, allongé sur une paille, sifflait au travers de centaines de feuilles de différentes textures, formes, couleurs. On aurait davantage pensé à un botaniste ou un préparateur en pharmacie.

Tous ces souvenirs étaient encore vivants dans la mémoire de Fantusieni. Son Tour du Monde, il l'avait effectué il y a juste deux Révolutions.

La découverte du monde par soi-même était le grand projet que tous devaient accomplir au seuil de l'âge adulte. On devait y trouver sa voie en confrontant son savoir théorique glané pendant les années d'enfance à une expérience vécue sur le terrain, résultat de multiples rencontres. Ce voyage au contact du monde était davantage une révélation sur sa propre personnalité, l'apport des autres aidant à se construire. L'éducation avait formé des briques que ce périple devait assembler pour assembler un être libre et responsable.

Aucune règle ne régissait ce passage; certains partaient et ne revenaient jamais, d'autres effectuaient des milliers de longueurs et revenaient rapidement; quelques-uns ne partaient pas loin mais longtemps mettant au centre de leur intérêt les échanges plutôt que la distance parcourue.

Fantusieni avait visité des ports mais n'avait jamais traversé une

mer, un océan. Pendant quatorze lunes, il avait sillonné le continent d'est en ouest, du nord au sud. Son esprit rêveur s'était confronté au matérialisme d'une vie nomade, les pieds bien sur terre tout en permettant à ses envies artistiques de se développer.

Chacun revenait de son Tour du Monde changé, mûri et héritier d'une expérience que l'éducation ne peut que laisser entrevoir. Dans leurs yeux une nouvelle flamme s'était allumée, porteuse d'un projet pour parfois une vie entière. Un voyage qui confirmait souvent les penchants des adolescents mais qui pouvait être une révélation, un tournant important au seuil d'une vie.

Leurs visages s'étaient arrondis ou creusés, en tout cas ils avaient prit cette forme adulte qui les différenciait des traits semblables de l'enfance. Leurs muscles s'étaient allongés, leur force avait grandi, tant physique que morale.

Très peu rentraient déçus. Ils ne pouvaient l'être que d'eux-mêmes, ayant choisi leur destination et le temps qu'il leur fallait pour exécuter leur périple. Ils allaient mettre en pratique le savoir qu'ils avaient ingurgités pendant leur enfance. Développer aussi leur savoir-faire.

Toute la théorie absorbée pendant les premières années allait être confrontée aux réalités du monde, à la découverte de l'inconnu, au respect de la différence, à la recherche de grands espaces.

L'éducation des jeunes personnes portait essentiellement sur les matières de base, chaque région ayant ses spécialités en fonction de leur singularité : les Jardinels enseignaient évidemment l'art sylvestre et floral à leur progéniture. Dans d'autres vallées on mettait davantage l'accent sur les sciences physiques, sur l'art ou encore diverses activités propres à la localité. Ainsi, les virtuosités se perpétuaient de génération en génération, offrant à chaque village, chaque vallée, chaque région, une particularité et une spécificité donnant un monde varié et coloré, jamais uniforme. Le dépaysement était total lorsqu'on voyageait, à tous les niveaux : on ne mangeait pas les mêmes plats d'une région à l'autre, les traditions étaient différentes, les savoir-faire endémiques, les habitats et les vêtements propres à chaque localité.

Le Tour du Monde avait aussi pour but de permettre la révélation d'une vocation. Il n'était pas rare de voir les centres d'intérêts que l'on croyait entérinés dans l'esprit de l'enfant se modifier, évoluer sous l'expérience du terrain et des rencontres.

On quittait son nid la tête pleine d'un savoir mais l'esprit encore vierge, curieux du monde et de tous ceux qui le peuplaient. On rentrait avec les réponses aux questions que l'on se posait, la plupart du temps avec simplement de nouvelles questions.

Lorsque il sentait le besoin de partir, le jeune en faisait part à ses parents, à la communauté. Certains se préparaient des lunes auparavant, tandis que d'autres partaient dès le lendemain, un mince baluchon sur l'épaule. Chacun nouait un foulard autour du cou, portait un chapeau identifiable, un anneau au doigt ou quelque signe de reconnaissance propre à sa région. Ils se déplaçaient la plupart du temps seuls, parfois accompagnés de voyageurs d'un jour, rencontrés au hasard de la marche, plus rarement faisaient chemin avec d'autres Tour du Monde.

Sans être une règle bien définie, ils mettaient un point d'honneur à participer aux activités des régions qu'ils traversaient. Ils n'étaient pas que des visiteurs contemplatifs.

On apprend mieux en exerçant qu'en voyant. Chacun découvrait des univers nouveaux, différents, au contact de gens qui leur apportaient autant par leurs échanges, leurs conseils.

Après avoir rempli leur tête, ils la formaient. Le savoir est une matière molle qu'il faut savoir modeler.

30. Rires et chatouilles.

Fantusieni se dirigeait vers l'est et il su que le jour commençait à décroître, les rayons du soleil frappaient son dos maintenant. Il ferait halte dans un petit village situé près d'un fleuve qu'il avait déjà traversé lors de son Tour du Monde. Les gens d'ici étaient plus exubérants, s'exprimaient avec davantage de gestes, moins d'expressions faciales et ils adoraient les jeux.

Ils avaient érigé cette pratique courante en spécialité. Fantusieni repensait à ses images oniriques : dans ses rêves les gens ne jouaient plus lorsqu'ils devenaient adultes. C'était ce genre de détail qui le choquait. Comment un peuple peut-il vivre sans jouer ni rire ? Il repensait à ses masses impensables de gens agglutinés les uns aux autres, riant sans naturel devant un spectacle organisé exprès. Comment pouvait-on commander le rire ? Toujours en foule, ils se rendaient à des manifestations de jeux mais sans y participer, juste pour regarder. N'était-ce pas frustrant de n'être que spectateur du jeu et de ne pas pouvoir ni vouloir y participer soi-même ?

Il apprit à la Maison de Bienvenue qu'il y avait divers tournois en cours. Il n'était pas pressé et décida de s'inscrire pour quelques épreuves du lendemain.

Le village bordait les deux rives du fleuve, relié par un pont de pierres enjambant les larges eaux, permettant autant de jeux aquatiques que l'on pouvait en imaginer.

Il s'installa devant un bol de lait de chèvre parfumé au miel en se joignant à un petit groupe qui débattait des chances de chacun dans une épreuve de nage. Fantusieni regardait ses nouveaux compagnons s'exprimer, débordants de gestes, expansifs dans leurs expressions, démonstratifs quant aux signes employés. Leur allégresse était communicative. Les commentaires baignaient dans un second degré anodin, des plaisanteries fusaient comme des trilles, une gaieté enveloppait le petit groupe.

Les conversations étaient émaillées de rires, déclenchant à leur tour

l'hilarité.

Un vieil adage précisait qu'une journée sans rire est une journée perdue. Dans chaque région, chaque village, où que l'on aille sur la terre, on partageait cette coutume. Rire était essentiel au même titre que manger, dormir ou simplement respirer. Un auteur n'avait-il pas noté que le rire est la respiration de l'esprit ?

La convivialité de la société permettait dans ses échanges incessants, de toujours trouver le moyen de provoquer gaieté et amusement. Les plaisanteries, les blagues étaient l'apéritif de toute conversation, la ponctuation de chaque entretien.

L'autodérision était une habitude. Les moqueries les plus cinglantes concernaient son propre auteur tandis que le second degré permettait d'exprimer des vérités sans heurter ni blesser son interlocuteur. Ce badinage était admis comme une bonne santé des rapports entre personnes.

Si le rire était commun en privé, il arrivait parfois qu'il soit provoqué en représentation. Les clowns sillonnaient les routes et les chemins, proposant divers spectacles, mélange de cabrioles, sketches ou simples contes humoristiques. Seuls ou en duo, quelquefois en troupe, ils ravissaient petits et grands à chacun de leur passage, véhiculant les dernières blagues à la mode et souvent servant de modèle aux plus délégués des habitants.

Ces amuseurs publics étaient grandement appréciés, ils auraient occupé une place de choix dans la hiérarchie de la société si telle hiérarchie avait existé.

Une autre manière de rire était provoquée par les relations sensuelles.

La sensualité ne se résumait pas qu'à la sexualité. Les caresses, les massages, les attouchements de n'importe sorte dans n'importe quel but étaient courant. Le chatouillement était apprécié comme échange, preuve de l'amitié, de l'amour liant deux personnes. C'était un moment privilégié où l'on découvrait l'autre. Faire l'amour sans y mêler le rire était comme déguster un délicieux repas sans en ressentir le moindre goût. Il manquait quelque chose.

Fantusieni se souvenait d'avoir participé à une séance collective de chatouillis. Quelques dizaines de personnes étaient réunies sur une pelouse au bord d'une mare, chacun provoquant le rire de son voisin par diverses caresses appuyées, de brefs picotements, titillant l'épiderme jusqu'à déclencher des salves de rires en cascades, eux

mêmes entraînant de nouveaux éclats. Le rire suscitant le rire, la conséquence devenant la cause. Très vite, l'assemblée n'était plus qu'une masse qui gigotait, se trémoussait, tortillait en tout sens. Des éclats de rire se mêlaient dans une symphonie plus ou moins harmonieuse. Afin de conserver tout l'intérêt de ces subtiles stimulations, l'exercice consistait à maîtriser son souffle pour s'octroyer des périodes de récupération, de calme. Chaque personne réagissait différemment aux caresses, les endroits sensibles variaient d'un être à l'autre et la qualité des caresses n'étaient pas données de la même façon.

De telles réunions étaient l'exception. Habituellement, les chatouilles étaient partagées entre deux personnes. Le rire déclenché permettait par exemple de se délasser après une épreuve éreintante, se protéger d'un froid vif, provoquer un rapprochement intime, souvent préliminaire à des caresses moins appuyées, plus tendres. Le rire servait surtout à désamorcer un conflit naissant, les joutes verbales entre les deux antagonistes employant blagues et plaisanteries à la place d'insultes ou d'injures faisaient place assez souvent à un duel de chatouilles. Les rivalités, les désaccords, les querelles étaient la plupart du temps réglées par le rire du vaincu, accompagné sitôt de celui du gagnant.

Le rire était un formidable moyen de relativiser l'importance des choses, de ne pas se laisser emporter par des futilités. Il valait alors mieux en rire.

Parfois, des Médecins employaient le rire à des fins thérapeutiques, pour soigner le plus souvent des désordres intestinaux, les secousses hilarantes provoquées agissant sur la ceinture abdominale.

Une communauté qui rit ne connaît pas la déprime.

31. Jeux.

Fantusieni n'était à l'aise que sur la terre, debout sur ses deux jambes. Grimper, escalader ne lui faisait pas peur, mais ses rapports avec l'élément liquide s'arrêtaient aux bains. Néanmoins, il serait ravi de supporter les concurrents dans leur challenge.

Plusieurs épreuves étaient en cours. La plus spectaculaire consistait à attraper un poisson, généralement un vigoureux saumon, lâché dans l'eau d'un bassin de plusieurs dizaines de longueurs de diamètre. Vitesse et adresse étaient nécessaires ajoutés à un brin d'anticipation. Chaque concurrent avait un laps de temps défini pour attraper le poisson. Le saumon était remplacé au bout de six assauts afin de garder une proie jamais ralentie par la fatigue d'une course aquatique.

Fantusieni s'arrêta devant le bassin circulaire. Un petit nageur plongea aussitôt. Ses bras étaient aussi larges que ses cuisses, il était rapide sous l'eau mais manquait d'à propos. Le saumon le fatiguait en effectuant des virevoltes en trois dimensions. Une jeune femme très mince remplaça le champion. Ses membres étaient fins, elle semblait se mouvoir comme une raie. Elle avait compris que pour avoir une chance de saisir le poisson, il fallait se mettre dans la peau de celui-ci. A plusieurs reprises, elle fut à deux doigts de refermer ses longues mains sur l'animal. Toujours il lui échappait. L'assistance grognait des oh! et des ah! Elle émergea du bassin sous une belle ovation alors qu'un être singulier plongeait dans un grand fracas. Tout le monde rit. L'énergumène faisait n'importe quoi dans le bassin, véritable clown nautique, il amusait davantage la galerie qu'il n'était habile à attraper le poisson. Pourtant le saumon avait cessé de se méfier, il n'accordait même plus d'importance à cet amuseur publique. Il lui arrivait même de venir frôler les flancs du zouave qui persistait à effectuer des cabrioles en tous genres, des pirouettes désopilantes et des galipettes incohérentes. Soudain, en un tour de main et d'une puissante poussée des jambes, il fonça sur l'animal dont la vigilance avait été endormie de la même façon que l'attention du public avait été distraite par les contorsions

humoristiques du nageur. Sa main gauche empoigna le saumon qui se débattait en agitant fébrilement sa queue. L'homme bondit des flots alors que l'assistance n'en revenait pas.

Parfois la mystification est la meilleure des stratégies.

Des courses de vitesse étaient également organisées : traversée du fleuve, descente puis remontée des eaux, relais, apnée. Les participants à une épreuve devenaient le public d'une autre et les spectateurs d'une course s'alignaient dans une prochaine épreuve. Il n'y avait pas d'un côté ceux qui regardaient et de l'autre ceux qui participaient. Tous étaient mêlés dans la même frénésie, la même envie de s'amuser, de se dépasser soi-même tout en se confrontant aux autres. Saine émulation.

Les trois compagnons dont Fantusieni partageait le premier repas matinal étaient engagés dans des catégories nettement plus divertissantes.

La nage à handicap consistait à traverser de grands bassins d'eau calme les yeux bandés ou bien les pieds liés. D'autres épreuves demandaient d'évoluer dans l'eau tractant une charge ou encore de sortir d'un labyrinthe.

Parfois, le plus souvent au bord des océans, des dauphins s'invitaient à la fête pour la plus grande joie des spectateurs et le désarroi des participants, désorganisant l'ensemble par leur air mutin.

Les manifestations de jeux sportifs rassemblaient davantage de candidats que de public. Tous pouvaient participer, quelque soit leurs capacités et leur niveau. Aucune médaille ni récompense n'était attribuée au vainqueur, au gagnant, au premier. Ces notions même étaient obsolètes. On encourageait, on applaudissait avec la même ferveur tous les concurrents, leur mérite était le même puisque la seule motivation visait à s'amuser, à se défier, à se surpasser, à connaître ses limites sans avoir à les dépasser à tout prix et sans vouloir le faire au détriment des autres engagés.

On admirait la beauté du geste, on s'enthousiasmait pour l'effort physique réalisé, on s'extasiait devant les rares prouesses, on s'amusait aussi de la naïve maladresse des moins aguerris, on stimulait les plus faibles.

Ces jeux physiques étaient courants et répandus partout dans le monde, chaque région ayant sa spécificité. Dans les vallées

enneigées durant la morte saison, les compétitions se déroulaient sur la neige et la glace; les villages situés au bord de la mer permettaient des régates et des jeux employant la puissance des vagues, ailleurs on escaladait arbres et rochers. Les jeux d'équipe avaient bien entendu une importance primordiale dans cette société si conviviale. Courses de relais, chasse au trésor, jeux de ballons, de pelote, de balle. Le moindre prétexte provoquait le départ d'une partie. Au bord du large fleuve, les jeux d'eau avaient une renommée considérable.

Fantusieni suivit ses trois compères au bord d'un bassin immense, alimenté par les eaux du fleuve, afin que l'eau ne croupisse pas, mais la surface maintenant était aussi lisse qu'un miroir. L'infime majorité des spectateurs était en tenue de bain, rares étaient ceux qui ne participaient pas, à l'image de Fantusieni qui se senti soudain seul, si seul au milieu de cette foule, exactement comme les personnages de ses rêves. Un léger trouble s'installa jusqu'à ce qu'un grand personnage de quatre longueurs de haut ne donne le départ, il était juché sur les épaules de trois autres personnes et revêtu d'habits qui lui donnaient l'air d'un géant.

A peine lancée, l'épreuve fit naître rires et quolibets de l'assistance : la traversée du bassin devait se faire à deux, attachés côte à côte, et afin d'éviter toute connivence ou association de nageurs d'égale force entre eux, un tirage au sort désignait les couples. Ainsi, ne vit on pas un géant arrimé à un garçon malingre, une force de la nature enchaîné avec un enfant et même un duo lié tête aux pieds !

Cela donna quelques moments cocasses, épiques, mais tous atteignirent le bord opposé du bassin sous les applaudissements d'une foule qui enflait de minute en minute, les premiers concurrents s'y joignant pour encourager et féliciter les derniers. Fantusieni repensa à ses rêves, cela tournait maintenant à l'obsession : c'était tout le contraire dans ses songes : les forts, les premiers, les puissants n'encourageaient jamais les retardataires, les suivants et c'était même régulièrement l'inverse.

Fantusieni déambula tout au long de cette journée. La fête allait durer trois jours. Toute la communauté était impliquée dans ces heures festives. Certains s'étaient déguisés, des volontaires avaient préparé des monceaux de nourriture que des enfants enjoués distribuaient aux participants, éreintés davantage par leurs rires que

par les efforts fournis dans les différentes compétitions.

Partout on jouait, on s'étreignait, on acclamait les concurrents, on s'amusait, on riait. La réputation sans frontière de ces jeux conduisait une foule d'étrangers à venir participer et supporter. Des relations éphémères naissaient. Des couples se formaient dans la joie et l'allégresse typique de ces grandes fêtes, de ces rassemblements mettant en exergue la différence au sein d'une égalité de traitement.

Le village doublait sa population pendant ses réjouissances sportives. Chaque habitant prouvait sa fierté en donnant son temps sans compter lors de la préparation des épreuves, puis afin de nettoyer les vestiges de trois jours de fête et c'était le moment où la force morale prenait toute sa grandeur.

Prévoir, organiser, aménager en vue d'une réunion à venir est empreint d'espérance tandis que ranger et remettre en ordre est teinté de nostalgie.

32. Plongeurs.

Une foule immense s'était réunie vers la mi-jour sur les rives de l'ample fleuve. Allait avoir lieu le concours de saut dans le vide.

C'était l'épreuve la plus appréciée mêlant la puissance des plus sportifs, la grâce des concurrents les plus esthétiques et les pitreries des comiques. Seul point commun : personne ne se prenait au sérieux. Chaque participant désirait se mesurer aux autres mais avant tout à lui-même, souhaitant ravir, amuser, impressionner la foule bigarrée venue admirer les prouesses des candidats.

Les sauts dans le vide avaient une belle réputation. S'élançant de la plus haute pile du pont, les candidats devaient rivaliser de grâce et de technique avant de plonger dans les eaux du fleuve. Les plus intrépides utilisaient une planche souple qui leur donnait une impulsion verticale, gagnant ainsi quelques hauteurs, s'immobiliser un instant qu'on avait du mal à déterminer, puis retomber gracieusement dans les flots.

Fantusieni ne pouvait détacher son regard des prouesses réalisées par les valeureux compétiteurs. Plus qu'ils ne plongeaient, ils volaient littéralement. Ils étaient oiseaux et allaient devenir poisson. Un instant débarrassé d'une pesanteur alourdissant leurs mouvements, les athlètes donnaient libre cours à leur imagination. Toutes les figures possibles et inimaginables pouvant être exécutées en huit secondes étaient proposées. On appréciait l'élan des concurrents s'élançant d'un plongeoir improvisé. On estimait les prouesses aériennes tant sur le plan de la perfection technique que de la créativité des différents enchainements. On applaudissait enfin le moment le plus éclatant où le champion, après avoir prit une impulsion parfaite, s'être élevé dans le ciel et effectué son vol majestueux, allait passer de l'élément céleste à l'élément liquide. Certains provoquaient des gerbes d'eau qui allait jusqu'à asperger tout le public massé sur les rives. D'autres imprimaient de superbes éclaboussures qui étaient de véritables œuvres d'art en elles-mêmes. Enfin, les plus adroits, après un spectacle aérien parfait, entraient dans l'eau sans un seul remous. Se déployait alors

un cercle à l'endroit même où ils étaient entrés, qui allait s'agrandir dans une onde exemplaire tandis qu'ils réapparaissaient, la tête hors de l'eau, heureux, à l'une rive du fleuve.

La session fut inaugurée par un athlète d'au moins sept pieds de hauteur, ses muscles saillaient sous une peau ébène aux reflets dorés sous un soleil éclatant. Le visage concentré et le regard perdu en lui-même prouvaient qu'on ne pouvait le classer dans la catégorie des amuseurs.

Parvenu sur le tremplin situé au sommet du pont après avoir gravi lentement les barreaux de l'échelle, donnant l'impression d'avoir fait, au gré des degrés gravis, le vide total en lui ou plutôt d'avoir concentré toute sa science du saut et qu'elle ne demandait plus qu'à s'exprimer dans une explosion imminente.

Il prit une grande inspiration. Ses traits étaient tendus, tous ses muscles prêts à entrer en action. Un silence absolu se fit parmi l'abondante foule.

Le regard porté au loin, il s'élança après deux ou trois petits sauts d'élan.

L'affluence retint également son souffle, les yeux fixés en l'air.

Cela ne prit qu'un instant et pourtant il sembla à Fantusieni que ce moment fut découpé en dizaines de scènes distinctes.

Le corps raide fit une rotation sur lui-même, puis tourna sur axe décentré avant que ses membres ne se rassemblent d'un coup puis effectuent deux pirouettes et qu'enfin il se déplie à nouveau pour transpercer la surface de l'eau sous les applaudissements nourris de la foule laissant exploser son enthousiasme et son admiration.

Fantusieni apprit plus tard qu'il avait eu l'occasion de contempler l'un des plus grands plongeurs du pays, sillonnant toutes les étendues d'eau qui s'offraient à lui. Un professionnel.

Les sauts s'enchaînèrent dans un brouhaha constant émaillé de rires et d'exclamations. Un groupe d'une dizaine de personnes s'élança dans les airs, forma une figure rappelant vaguement une tour de château, puis s'enfonça dans une éclaboussure gigantesque.

Une jeune fille réalisa une performance si gracieuse, si élégante que sa réception ne fit aucune vaguelette dans un silence retrouvé.

Des dizaines de candidats s'élançèrent ainsi pendant une large partie de la journée.

D'autres épreuves se succédèrent au long du fleuve ou dans des bassins aménagés pour l'occasion. Le soir venu, Fantusieni

rejoignait la Bienvenue pour y passer la nuit.

Allongé sur une paille dans une hutte de paille, il entendit des exclamations provenant des différents sites de jeux jusque tard dans la nuit. Trop fatigué par sa journée de marche, il s'endormit comme la pierre jetée au fond de la rivière et qu'au sifflet du géant, trois douzaines de plongeurs se mirent en quête de trouver pour le bonheur des parents présents : les concurrents n'avaient pas quatre Révolutions d'âge...

Les pensées de Fantusieni, liées à sa journée dans ce village joyeux se transformèrent en songes sur la fin de la nuit.

Le fleuve, les bassins naturels laissent place à des minuscules bacs d'eau où des produits chimiques remplacent les plantes qui assainissent le liquide. Aucun poisson n'y nage. Une foule s'enthousiasme pour une poignée de concurrents, tous semblables, ayant passé de nombreuses Révolutions à se préparer uniquement à cette discipline, subissant d'insupportables privations. Des lucarnes retransmettent l'événement pour d'autres gens, aux quatre points cardinaux, ne faisant l'effort que de s'avachir devant un spectacle uniquement fait d'images.

Le bassin laisse place à un carré de pelouse où d'autres athlètes battis de la même façon à grand renfort de milliers d'heures d'entraînement physique et médical se livrent une bataille rangée bien plus qu'ils ne partagent le même jeu. De véritables machines à courir, à sauter font leur entrée dans le but incompréhensible de battre un record, toujours plus haut, plus loin, plus grand, plus fort. Jamais mieux.

Maintenant, ces athlètes font place à d'autres dont leurs muscles ne suffisent plus. Ils utilisent des machines pour aller encore plus vite, plus loin et dans ce seul but d'être le Vainqueur. Un culte de la réussite verticale, de la déification, de l'héroïsation à outrance. Des foules de plus en plus nombreuses et fanatiques soutiennent ces personnes devenues des machines. Le jeu est devenu sérieux. La fête laisse place systématiquement aux règlements de compte. Les manifestations n'ont plus aucune limite, exagérées, excessives, planétaire. De nombreux abus apparaissent jusqu'à la tricherie, la recherche du pouvoir. On utilise ces jeux qui n'en sont plus à des fins en totale opposition aux valeurs censées être véhiculées par eux. Les athlètes sont drogués, surentraînés, déifiés et en même temps ne

sont que les rouages d'un système qui les dépasse tous, acteurs et spectateurs. Le dessein est ailleurs. C'est une industrie.

33. Peinture.

Fantusieni se réveilla en sursaut. Dehors, la lune brillait et un grand calme régnait sur la place du village. Il repensa à ces images vues dans son sommeil. Manouk avait reconnu son incapacité à dénouer les fils de ses songes. Pire, cela ne relevait pas de la science des rêves d'après lui, mais était véhiculé par un inconscient collectif certainement transmis par des milliers de générations. Une résurgence d'un passé lointain, enfoui et oublié. Fantusieni s'imaginait mal vivre toute sa vie avec ces cauchemars quotidiens. Son salut viendrait-il de sa future rencontre avec un historien réputé? Il habitait dans le village des Neiges sur le chemin duquel il s'était mis en route. Mais aujourd'hui était consacré aux jeux et aux tournois proposés.

Fantusieni s'était inscrit dans plusieurs jeux d'adresse et de découverte.

Une foule se dispersait dans tout le village, se concentrant sur quelques lieux où avaient lieu les épreuves.

Sous de grands arbres étaient disposés des dizaines de récipients contenant de l'eau. Chaque concurrent devait en déterminer précisément la température en plongeant son doigt dedans. Quelques pas plus loin, il fallait découvrir le poids exact d'objets proposés ou encore deviner la distance où se situaient des ballons dans le ciel.

En pleine forêt, des concours de grimpe aux arbres étaient organisés. Certains spécimens particulièrement pourvus en grosses branches permettaient aux moins habiles de participer tandis que les vrais champions s'élançaient à la verticale de pins sylvestres droits comme des i et dénués de ramures.

Des volières un peu particulières permettaient un jeu d'adresse et de rapidité : des insectes variés étaient lâchés, les concurrents devaient les capturer. Cela rappelait un peu la chasse au poisson dans le grand bassin.

Les plus gourmands étaient attablés devant des quantités de nourriture qu'ils mâchonnaient avec le plus grand sérieux. Dans

cette catégorie, il convenait de donner avec précision la nature des ingrédients et leur proportion exacte.

Les affirmations provoquaient soit l'approbation par une rumeur d'admiration ou le plus souvent des rires bon enfant.

Fantusieni s'approcha d'un vaste attroupement. Il prit place devant un pupitre. Un garçon portant un large chapeau tressé de paille lui présenta une grande écuelle remplie à moitié de grains de riz. Il la soupesa, passa ses doigts dans les grains et dû définir leur nombre exact. Il nota le résultat sur une petite plaquette qu'on lui avait remise: il remarqua qu'il y avait quinze cases à noter. Après le riz, ce fût au tour d'un bol de blé qu'une fillette au chapeau en feuilles de chênes lui transmit, puis une pincée de sable, un bouquet d'herbes... Une large feuille d'eucalyptus fût proposée dont il convenait de déterminer la superficie à la seule vue.. Les enfants déambulaient selon un parcours précis dans tout le village, proposant leur épreuve aux concurrents debout derrière leurs pupitres. Ces jeux d'observation et de déduction plaisaient au jeune homme. Ici nul exploit physique ni sollicitation d'une intelligence raffinée. Muscles et neurones n'étaient pas nécessaires. En revanche, un brin de jugeote, un peu de logique, du bon sens et surtout, une grande capacité à apprécier les distances, le poids, le volume. Tous les sens étaient en alerte. Lorsqu'il se plongeait dans une nouvelle énigme, Fantusieni avait l'impression de faire corps avec la matière. S'il devait déterminer le nombre exact de grains de sable dans une coupelle, il devenait lui-même sable. Lorsqu'il devait trouver le juste poids d'une noix de coco, il prenait la place du fruit. Pour trouver avec précision la longueur d'une corde entremêlée de divers nœuds, il s'imaginait être long et flasque, parcouru de sinuosités et de détours. Afin d'évaluer exactement le volume d'eau contenu dans un récipient tortueux aux multiples méandres et ramifications, il se coulait tel un liquide dans ce labyrinthe.

Les tests passés, Fantusieni rendit sa plaquette dûment remplie à un dernier garçonnet. Les résultats ne seraient pas connus avant que le dernier participant n'ait fini. Cela pouvait prendre un demi-jour.

Fantusieni s'avança vers le stand des reproductions.

Plusieurs œuvres étaient disposées. Il fallait en proposer une copie, la plus conforme possible.

Ce fut une peinture très colorée qu'il fallait réaliser à partir des trois couleurs basiques. Fantusieni, moins à l'aise avec les couleurs

qu'avec les notes, commença par réaliser de savants mélanges sans toutefois obtenir les tonalités désirées. Reprenant confiance, il exécuta lentement de nouveaux mélanges, plus subtils, puis se lança, n'utilisant que ses doigts sur la toile comme il convenait d'accomplir l'épreuve.

Plongé dans son œuvre, il ne remarquait plus la foule déambulant autour, n'entendait plus la rumeur faite de cris et de rires, ne sentait plus que l'odeur envoûtante des coloris. Tous ses sens semblaient s'être clos au monde extérieur comme cela lui arrivait parfois lorsque des notes traversaient son esprit et qu'il composait, ou simplement lorsqu'il contemplait une beauté naturelle, un paysage ou un être. Ses pensées invoquèrent un instant la jeune fille aperçue aux côtés de Manouk, descendant les marches de bois de l'escalier disposé autour de l'arbre centenaire. Il revit nettement devant ses yeux la longue chevelure blonde, les traits fins de son visage puis elle se dilua dans une confusion de couleurs.

A ses côtés, un petit vieux aux épaules voûtées finissait le tableau en tout point identique, chaque nuance de ton était respectée. Il en éprouvait une joie intérieure qui transpirait dans son regard, précis et lointain. On eut dit qu'il s'amusait mieux que les concurrents des jeux plus expressifs. Son calme et sa sérénité n'étaient que l'habit modeste de son bonheur d'être là, dans son élément, savourant chaque seconde, chaque touche de peinture ajoutée, chaque mélange réalisé. Il y prenait un plaisir immense tel que Fantusieni resta quelque temps à l'admirer avant de constater que son œuvre à lui était bien pâle et surtout tout à fait différente du modèle maintenant qu'il la regardait avec précision !

34. Les quatre sens.

L'autre épreuve d'imitation lui convenait à merveille puisque le principe était le même, cette fois appliqué à la musique.

Devant un petit bosquet d'une dizaine d'arbres étaient disposés trois rangées de bancs sur lesquels les participants s'installèrent. Ils étaient moins nombreux que pour les autres épreuves et Fantusieni fut déçu de ce moindre intérêt pour l'art musical. Il lui arrivait parfois de penser que, des cinq sens, l'ouïe était souvent délaissée au profit des autres moyens de communication.

La vue était primordiale, il en convenait. Ne serait-ce que pour converser, chaque nuance de geste et d'expression avait son importance, particulièrement dans les communautés plus réservées qu'exubérantes, où le moindre rictus avait son importance, où un sourcil froncé ou levé ajoutait une nuance primordiale ou même une moue pouvait signifier une précision.

Le monde entier n'était que beauté, splendeur et magnificence, tellement fragile que, privé de la possibilité d'en jouir par la contemplation lui semblait tout à fait impossible à vivre. Or, il avait déjà croisé quelques personnes ne pouvant utiliser ce sens capital et sa pitié fit place à une certaine admiration, un respect et une estime après avoir communiqué avec eux. S'ils ne voyaient pas le monde, ils le percevaient. Leurs autres sens s'étaient développés afin de compenser ce manque et jamais il ne rencontra un aveugle déprimé ou désorienté. Ils profitaient des joies et des beautés du monde différemment mais pas moins intensément. Peut-être davantage. Ils percevaient leur environnement avec plus de délicatesse, plus de précision, apportant une valeur supérieure aux personnes et aux choses qu'ils rencontraient. Ils semblaient mordre dans la vie, ayant un appétit d'ogre pour ce qui était des plaisirs terrestres. Réputés grands gourmets des arts de la table, ils étaient aussi considérés comme des amants fabuleux et, cela n'avait pas échappé à Fantusieni, des musiciens talentueux. La perte d'un sens provoquait une meilleure perception des sensations restantes, comme si la vue avait occulté les propriétés liées à l'odorat, le goût, le toucher et

l'audition.

Une majorité des personnes jouissant de tous leurs sens avaient appliqué cette pratique dans leur vie courante. Durant des laps de temps plus au moins longs, ils s'obligeaient à ne pas occulter l'un de leurs sens, s'ouvrant au monde le plus entièrement possible, savourant chaque seconde, discernant chaque détail d'une manière complète. Il s'appliquaient à percevoir leur environnement par tout leurs sens, tour à tour, puis les cinq ensemble.

Ils appelaient cela la perception absolue.

Fantusieni avait essayé à plusieurs reprises. Trop rêveur, il avait du mal à rester connecter avec le réel à ce niveau. Cela demandait en effet un effort incomparable. En étant l'exact contraire du principe de la méditation qui ferme le monde en un replis sur soi, la perception absolue demandait une attention soutenue et une projection de soi. Se concentrer sur un sens était à la portée d'un débutant pour peu qu'il se focalise entièrement sur les sensations qu'il allait éprouver. Mais utiliser pleinement tous les sens en même temps requérait une quantité d'énergie énorme. Les adeptes de ce véritable sport en sortaient toujours extrêmement fatigués, comme vidés d'eux-mêmes, mais rayonnant de quelque chose d'indéfinissable. Comme si, en s'ouvrant pleinement au monde, il en avaient aspiré la substantifique moelle. Ils s'étaient alimentés de la nourriture suprême. Si les mets de la table rassasia l'estomac, si le savoir satisfait l'esprit, cette perception ultime comblait chaque cellule de leur être.

La seule contrainte qui semblait gêner les personnes aveugles était le fait de ne pouvoir communiquer librement. Dépourvu de la vue, ils ne correspondaient que par le biais de l'écriture dont leurs doigts habiles lisaient les reliefs des signes et schémas sur des plaquettes d'argile. Bien souvent, ils se réfugiaient dans leur univers personnel, préférant lire qu'échanger. Cet autisme et leur aptitude à la musique les rapprochaient significativement de Fantusieni.

Un silence se fit. Le bosquet s'anima de battements d'ailes. Une poignée d'oiseaux venait de s'installer sur plusieurs branches et la parade commença. Un véritable concerto allait s'instaurer entre ces volatiles et les différents concurrents sagement assis sur leur banc. Chacun son tour devait imiter les notes émises par une demi douzaine d'espèces différentes qui s'entrecroisaient dans des

partitions particulièrement ardues. Un dialogue musical s'établissait très rapidement, les oiseaux semblant répondre au mime des candidats.

Le goût et l'odorat étaient indispensables pour qui aimait déguster les différents mets préparés, cuisinés, transformés. Cependant, toutes les communautés n'avaient pas développé le même rapport à la nourriture. Lors de son Tour du Monde, il avait rencontré des gens habitant des villages qui se nourrissaient pour vivre et non le contraire. Des cas rarissimes certes, mais qui avaient l'intérêt d'exister dans des sociétés hédonistes donc forcément gourmandes. On avait coutume de prétendre que quiconque alimente son ventre nourrit son esprit et lorsque ce n'était pas le cas, c'était un repas gâché.

L'odorat participait à cette invitation à profiter de chaque chose, fût-ce une odeur, un parfum. De surcroît, le nez était bien pratique pour repérer et identifier les animaux et les plantes rencontrés. Là encore, la prédominance de l'olfactif évoluait d'une région à l'autre. Les peuples du levant étaient particulièrement doués et on pouvait parler quasiment de leur flair légendaire. Quant aux communautés du midi, ils étaient passés maîtres dans l'art de la fabrication des parfums.

L'éducation mettait en avant cette volonté d'exploiter au mieux ces sens moins ostensibles que la vue ou le toucher. On invitait l'enfant à développer son odorat et son goût par des exercices quotidiens et répétés. Chacun, à l'âge adulte pouvait différencier nourriture, plantes, animaux en n'utilisant que ces deux sens. La médecine utilisait également l'odorat comme thérapeutique dans de rares affections mentales ou nerveuses. Le goût permettait de prendre un plaisir à déguster, condition sine que non d'une santé irréprochable. Quand vint le tour de Fantusieni de se lancer dans cet exploit musical, huit concurrents avaient déjà exprimé leur talent. Il était confiant. Il n'avait pas jugé ses adversaires comme très sérieux. Son côté rêveur et son amour des notes le plaçait d'emblée au-dessus de la mêlée.

Il se concentra, fit le vide dans sa tête afin de proposer un esprit vierge pour ce test. De ses cinq sens, seules ses oreilles laissaient entrer les signaux extérieurs.

Tout son être se tendit. De minuscules muscles du visage, du cou, des avant bras se contractèrent. Son buste s'avança malgré lui. Son

cerveau ne commandait plus, son corps avait prit le relais. Chaque sonorité le transperçait. Chaque note entraît en lui et pas seulement par ses oreilles, chaque pore de sa peau enregistrait la mélodie. Il prenait de longues inspirations, faisant le vide en lui pendant qu'il emplissait ses poumons. Il senti tous ses petits vaisseaux sanguins se dilater, irradier sa peau d'une chaleur protectrice. Des fourmillements apparurent à l'extrémité de ses doigts, au bout de ses pieds. Sa tête devenait légère, abandonnée à son instinct musical. Il connaissait bien cet état. Avant chaque utilisation d'un instrument, il ressentait les mêmes symptôme. Une vacance profonde qui le portait essentiellement vers l'extérieur, donnant au sens propre une part intime, cachée et profonde de lui-même. Comme s'il se vidait de ses humbles talents en une offrande au monde. Il n'était plus qu'un récepteur, une éponge qui allait s'imbiber des sonorités afin de pouvoir les restituer à la note près. Il ne s'appartenait plus.

L'air semblait le porter. Fantusieni était transfiguré et quiconque le connaissait ne l'aurait pas reconnu dans cet instant. Il était un autre. Une transe musicale le traversait et modifiait son aspect extérieur.

Il entama immédiatement le dialogue avec les oiseaux comme s'il parlait leur propre langage. Fait inouï, d'autres espèces vinrent s'ajouter à la petite dizaine de moineaux, de pies, mésanges, tourterelles, chardonnerets et autres passereaux qui s'ébattaient gaiement dans les buissons. Bientôt ce fut une symphonie où chacun improvisait une partition non écrite mais dictée par l'amour des sons. Les oiseaux lançaient des chants, Fantusieni leur répondait. Le jury était subjugué et les autres participants n'en revenaient pas. Fantusieni ne pouvait plus s'arrêter. Le temps imparti à chaque prestation était largement dépassé mais personne n'osait stopper un tel spectacle. Un auditoire conséquent finit par se former autour du bosquet et lorsque, épuisé, Fantusieni termina sa prestation, il fut applaudit à tout rompre. Les oiseaux, dopés par cet échange, continuaient leurs trilles en battant des ailes.

C'était un opéra.

35. ...Et le cinquième.

Enfin, le toucher était primordial dans la société civilisée. Inconcevable de pouvoir vivre en compagnie d'autrui sans le sens le plus intime qui soit. Tous les autres sens demandaient une distance, du moins la toléraient, le toucher seul ne pouvait être satisfait qu'au contact même des choses et des gens. Le seul sens qui ne soit pas entièrement personnel, individuel, qui permettait de communiquer n'importe quel niveau d'intimité.

Dès les premiers jours de sa vie le bébé était constamment bercé, caressé par sa mère afin de compenser ce déchirement qu'est la venue au monde, un monde froid, hostile et inhospitalier en comparaison du doux cocon maternel où le fœtus avait passé les premières lunes de son existence.

Cet épanchement de gestes tendres, de douces caresses, de moelleuses cajoleries permettait au bébé d'être rassuré, apaisé, de recevoir cette sécurité nécessaire pour affronter le monde par lui-même. Les tendres attentions tactiles permettaient au nouveau né de découvrir son corps, principe fondamental de l'éducation. Avant d'acquérir un savoir, puis de pratiquer un savoir-faire, il était indispensable de connaître parfaitement son corps, comment il réagissait, comprendre son fonctionnement.

Avant de le remplir d'un contenu, il fallait fabriquer le contenant.

Les relations personnelles étaient émaillées de gestes de toutes sortes.

L'étreinte était largement répandue en guise de salut, plus ou moins appuyée en fonction de l'intimité des êtres. On retrouvait là encore, dans ce geste simple et universel, les nuances et les caractéristiques qui témoignaient des distinctions propres aux différentes régions.

Les séances de massage étaient courantes, quotidiennes. Moment de détente et de partage pouvant être dispensé non seulement par des intimes mais servant souvent de catalyseur à une rencontre. Les personnes se rapprochant en se touchant, le massage était une façon de communiquer plus profonde, plus aboutie que le simple langage des gestes. On apprenait ainsi à connaître l'autre et se révéler soi-même. Ainsi il y avait plusieurs niveaux de communication, d'échange, de partage. Plus le message était privé, plus les corps se

rapprochaient, plus les gestes devenaient précis et doux.

Les diverses pratiques de massages étaient également destinées à reconforter le corps. Elles assistaient parfaitement les thérapeutiques médicales en jouant sur les divers points cruciaux de l'enveloppe corporelle. Masser les muscles permettait l'évacuation des toxines après un effort, pétrir le ventre ou le dos aidait à une meilleure digestion, malaxer le cuir chevelu ou le visage détendait tout l'être. En agissant sur certains points bien déterminés du corps, on libérait une énergie qui apaisait, qui calmait, qui soulageait.

Fantusieni appréciait avec délectation ce moment où, après une journée de marche ou de course, il se faisait masser les pieds. Le mouvement des mains et des doigts sur sa peau semblaient lui attribuer toute leur énergie, comme les rayons du soleil renforcent l'épiderme chaque printemps.

Agir sur les articulations permettait de les renfoncer pour ce peuple qui ne remplaçait pas la vigueur physique par des machines.

Parfois ce partage des sens se prolongeait, s'intensifiait dans une réciprocité plus sensuelle, une communion ultime des corps.

Ces pratiques n'étaient pas dissociées des échanges physiques constants, elles n'étaient que leur aboutissement ultime. La sexualité inondait les relations amoureuses alors que l'inverse n'était pas courant.

Aucune norme, aucune règle, aucun modèle ne régissait ces contacts charnels. Chacun voulant se mettre au diapason de l'autre, peu importait la manière.

Le rire n'était pas absent de ces moments solennels, ajoutant une autre nuance dans la communion, l'accord et le partage.

Les relations physiques, qu'elles soient de nature sexuelles ou non, permettaient une détente absolue, un échange complet et aussi une communication impossible en dehors d'attouchements. Ainsi, les conflits personnels étaient souvent réglés de cette manière. Au lieu de s'opposer physiquement, on préférait l'union, la fusion, la combinaison des antagonismes. Si l'on contestait, si on revendiquait, si on discutait son point de vue dans les échanges sociaux de gestes (lorsque les corps ne se touchent pas), toute rivalité, toute opposition cessait dans les corps à corps. Le combat n'existait que par les idées, jamais par les actes.

Le corps était considéré comme un vecteur d'échanges, et par là, il était rare d'assister à des réunions charnelles. La sexualité ne se

conjuguait qu'à deux, libres et consentants.

La sexualité accompagnait le sentiment amoureux. Ce dernier était un état de l'esprit, une chose profondément intime et personnelle tandis que la sexualité était un don de soi, une ouverture sur les autres, sur le monde des sensations.

Ce qui troublait particulièrement Fantusieni dans ses songes affreux était l'absence quasi-totale du toucher alors que se pressaient des millions d'individus, parqués ensemble, vivant dans si peu d'espace et pourtant n'utilisant que rarement et d'une façon corrompue leurs sens, spécialement celui du toucher.

Ils semblaient s'être entourés de carapaces qui compliquaient davantage leurs rapports déjà pervers entre eux.

Pour l'odorat, cela était l'évidence même; ayant meurtri et aboli la nature, transformé les délicats parfums naturels en pollution chimique et olfactive, il semblait un truisme de ne pas utiliser son nez. C'était même une protection envers un monde sans fragrance, noyé dans une nauséabonde odeur.

Le goût n'avait plus besoin d'être également, au vu de la façon dont ils se nourrissaient, et ce mot est impropre pensa soudain Fantusieni. Dans ses rêves, les gens ne se nourrissaient plus, ils ingurgitaient, ils avalaient, ils engloutissaient, le plus souvent des aliments empoisonnés par des produits chimiques. D'une manière générale, les termes employés étaient eux-mêmes pervers et perdaient ipso facto leur réelle définition. Leur mode de communication basée sur des sons articulés était une belle invention mais qui ne servait qu'à dissimuler encore plus.

Un monde antinaturel où tout était corrompu, vicié, infecté, dépravé, débauché, dissolu n'avait plus besoin de vérité dans ses définitions. Le seul sens qui restait important dans cette société surréelle était la vue, d'ailleurs la plupart des habitants ne portaient-ils pas des prothèses pour les aider à voir mieux ou n'était-ce une énième inadaptation à leur vie, leur survie. Un peuple entier coupé de ses racines, isolé dans un égoïsme pathologique, ne vivant que d'images virtuelles.

Fantusieni sorti de ses réflexions. Il continuait de penser que l'ouïe n'était pas reconnue et utilisée à sa juste valeur, à l'égal des autres sens. Pourquoi privilégier une chose à une autre ? C'était justement ce que faisaient ces peuples dans ses rêves, érigeant toujours quelque chose, quelqu'un de supérieur. Inégalités.

L'ouïe permettait l'harmonie de l'esprit par les sons, savamment ajustés en notes mélodiques ou simplement bruts, naturels, donnant un relief au monde, invoquant la troisième dimension. Mieux que la vision binoculaire, la perception des bruits indiquait l'éloignement et permettait de se positionner dans le monde.

Fantusieni n'imaginait pas pouvoir continuer à vivre sans percevoir du murmure des ruisseaux jusqu'au fracas des torrents vigoureux; le sifflement du vent, du chuchotement d'une brise légère dans les feuilles jusqu'au grondement menaçant d'avant tempête. Imaginer une vie sans le gazouillis, les trilles et le chant parfait des oiseaux, sans les cris perçants des animaux de la forêt tels des flèches sonores envoyées dans l'immensité des sous bois. Enfin, impossible d'éprouver la joie, le ravissement et la jubilation que procure une mélodie harmonieuse sans ce sens principal, essentiel, fondamental aux yeux, et plus précisément aux oreilles de Fantusieni.

36. Maître volatile.

Cette partition, cette joute, cet oratorio l'avait complètement anéanti. Il venait de courir deux marathons à la suite, gravir les plus hauts sommets où l'air était si ténu qu'à chaque respiration on suffoque, il avait nagé tant et plus à contre courant. En un mot Fantusieni était lessivé.

Un petit homme dont il serait malaisé de fixer l'âge s'approcha sans un bruit. Une barbiche taillée en pointe prolongeait un menton inexistant, lui donnant un air de Méphisto. Il s'assit aux côtés du champion. Les deux hommes se regardèrent.

Fantusieni fut surpris au-delà de toute espérance. Une émotion le transperça, celle de l'amateur qui recherche, qui guette, qui attend l'animal sauvage rare, exceptionnel et qui voit venir vers lui, sans plus de cérémonie, l'objet de tous ses désirs.

A ses côtés était venu le féliciter l'un des meilleurs Maîtres Volatiles au monde. Si Fantusieni avait assisté plusieurs fois à ses représentations, il n'avait jamais eu l'audace de rencontrer le musicien capable d'orchestrer une chorale d'oiseaux. Il donnait des concerts qui étaient des enchantements. On disait de lui qu'il était le chorégraphe sonore de la nature. Sa passion des notes alliée à son grand intérêt pour les animaux à plumes l'avait poussé à orchestrer ces superbes réunions où les chants d'oiseaux, savamment harmonisés et clairement dirigés, offraient un spectacle qui surprenait d'emblée, ravissait ensuite, finissait par charmer, bouleversait enfin.

Le maître posa sa main longue et fine sur son avant bras, plissa légèrement les yeux tout en effectuant un rictus apaisant : il était fier et heureux d'avoir assisté au spectacle que lui avait donné le candidat. Il retira sa main qui marqua un signe puis s'accrocha avec ses autres doigts tandis que ses yeux s'ouvraient puis il leva deux doigts vers son oreille: il devait encore s'entraîner à la restitution des sons. Une certaine retenue emprisonnait certaines nuances. Certes, il avait correctement écouté, s'était empli des sons justes, il fallait encore progresser dans l'exécution.

L'homme était d'une simplicité sans égale mais n'offrait jamais un

compliment sans le nuancer d'un conseil, une remarque, jamais désobligeante, mais qui aidait à progresser. Il s'appliquait ce traitement au premier chef.

Ils allèrent déguster un grand bol de miellat aromatisé à la rose.

Fantusieni lui exprima sa passion pour les notes, évoqua la naissance de son amour pour la musique dès son enfance. Melosician, le Maître Volatil, lui donna quelques conseils sur la maîtrise de soi nécessaire à la bonne exécution d'une mélodie puis, devant la curiosité de Fantusieni, raconta son métier.

Mêler sa passion des oiseaux au bonheur de créer musicalement était une joie sans cesse nouvelle. Apprivoiser les volatiles était un exercice délicat, subtil, demandant une grande discrétion et une patience infinie. Une fois l'oiseau en confiance, le bonheur valait largement la peine des difficultés rencontrées. Il fallait faire preuve de doigté pour mettre l'oiseau à l'aise, capable alors d'offrir son plus beau chant, mais il convenait aussi de ménager les susceptibilités entre les différentes espèces et veiller à ce que chaque animal se sente chez lui. Melosician exerçait depuis trente bonnes Révolutions et n'eut à déplorer que quelques disparitions, surtout à ses débuts. Tous les oiseaux étaient libres, cela allait de soi, ils restaient uniquement s'ils se sentaient confortablement admis.

Tout l'art d'orchestrer une chorale d'oiseaux résidait dans l'écoute. En cela, il confirma au jeune homme qu'il ferait un bon Maître, seulement ce n'était qu'une partie de l'ouvrage.

Fantusieni avait bien conscience que là n'était pas sa voie. Il était trop rêveur, éparpillé dans ses sensations, dilué dans son rapport au monde. Melosician évoquait sa jeunesse, son amour des mathématiques, indispensable lorsqu'il s'agit de notes musicales, son aptitude à prendre des décisions rapides, sa grande confiance en lui dès l'enfance. Puis des années de travail. Maître Volatil ne s'improvise pas. Rien n'est jamais acquit. C'est peut-être la raison pourquoi il ne pouvait s'empêcher de dispenser ses conseils autour de lui, spécialement aux plus doués. Il ne concevait pas qu'on puisse gâcher un don, ruiner un talent par manque d'assiduité à la tâche. Il s'astreignait à une discipline rigoureuse, la recherche de l'excellence, ne se contentait jamais d'à peu près, exécrait le médiocre, vomissait le passable. Chacun devait faire de sa vie une œuvre d'art, proposer le meilleur aux autres. Par égard, par respect,

par amour.

Cette philosophie n'était peut-être pas facile à vivre, mais cela faisait les grands hommes.

Le Maître Volatil dévoila en quelques gestes ses projets immédiats. Orchestrer une chorale de centaines d'oiseaux sur un spectacle de Murmure d'étourneaux qui dessineraient dans le ciel les formes les plus insolites. La musique s'appliquerait exactement au mouvement exécuté par le nuage d'oiseaux. Réaliser pareille accord relevait d'un audacieux pari. Il était impossible de diriger le Murmure des oiseaux, il fallait donc que Melocisian suive le vol groupé à la lettre, à la note. La rigueur qu'il mettait dans son activité, la passion qu'il distillait dans son amour de la musique et sa tendresse pour les oiseaux auraient raison, à n'en pas douter, de toutes les difficultés qui ne manqueraient pas de surgir.

Fantusieni promit de mettre en pratique les bons conseils de Melocisian avant que celui-ci ajouta qu'il était primordial de rester soi-même, d'être ouvert aux choses extérieures, aux multiples sons rencontrés, ne jamais s'installer dans une routine des sens, mais de faire preuve d'une rigueur intérieure sans fin pour être capable de restituer le plus fidèlement possible la beauté, la délicatesse et la justesse de la musique ainsi créée.

37. Colporteurs.

La journée semblait dans un éclatant coucher de soleil.

Tout le village vibrait encore des exploits de certains, de la bonne humeur générale et du foisonnement des jeux, périples sportifs, devinettes...

Cependant, loin de l'agitation qui secouait le village, depuis les rives du fleuve jusqu'aux prairies s'étalant jusqu'aux premiers coteaux, un groupe de quelques dizaines de personnes s'était formé et grimait au sommet d'une colline débonnaire où des ceps de vigne traçaient de gigantesques dessins sur ses flancs. On entendait la clameur, à peine étouffée, des cris et des rires ponctués d'applaudissements se diluant dans le tumulte joyeux de la fête partagée. Au sommet de la colline le silence régnait, chacun s'était assis les bras enserrant les genoux ou simplement allongé sur l'herbe tendre. Tous regardaient dans la même direction, contemplant l'astre inévitablement englouti par l'horizon. La puissante étoile semblait subir la loi de la gravitation comme un banal caillou jeté en l'air et qui allait tomber au ralenti, englué par un horizon enflammé. L'attraction terrestre paraissait vouloir embrasser cette lumière pour ne la restituer que le lendemain.

Le baiser du soleil et de l'horizon hypnotisait les spectateurs, certains émus jusqu'aux larmes, d'autres rêvassant nonchalamment, la plupart détendus, décontractés, profitant personnellement de ce moment magique tout en le partageant avec ses voisins. Un échange muet devant ce spectacle. La beauté se partage sans gestes. Comme l'art, c'est une évidence accessible à tous sans besoin d'explication ni de commentaires.

La foule continuait à festoyer au milieu des diverses habitations, à peine fatiguée par les efforts ou l'excitation.

Cette philosophie de la vie était très communicative, mais Fantusieni devait continuer son voyage vers la réponse à ses songes. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, il était sur le chemin qui longeait le fleuve. Vers la mi-jour, il aperçut au loin une barrière sur l'horizon, flottant dans l'air brumeux, signe d'un temps agréable

les prochains jours. Il avançait vers les montagnes et eut l'impression que c'étaient elles qui venaient à lui, lentement.

Un groupe marchait devant lui. Une caravane de troqueurs. Outre les nomades passant leur vie sur les chemins, à colporter idées et nouvelles ou simplement accompagnant leur pas pour le plaisir de voyager, de changer constamment de lieu, le désir et le plaisir de rencontrer de nouvelles têtes, les caravanes sillonnaient régulièrement les régions en tout sens.

Le monde était basé sur les échanges, conseils ou idées, mais également l'acheminement de marchandises, même si toutefois chaque communauté, chaque village pouvait se subvenir par lui-même. Chaque région présentait une ou plusieurs spécialités et souvent la production dépassait les besoins de la population. Il était inconcevable de produire plus que nécessaire, le gâchis était inimaginable, chaque objet créé devait être utilisé, chaque fruit ou légume devait remplir un estomac.

Des nomades par passion eurent donc l'idée de former des caravanes d'une région à une autre, d'un village à une vallée. Il se déplaçaient en petit groupe d'au maximum dix personnes et transportaient toutes sortes de marchandises dans des roulettes, chariots, remorques tractées par des ânes, des zèbres ou encore des chevaux.

Le groupe que Fantusieni avait rejoint comptait sept ambulants dont, fait rare, un couple avec un enfant. Fantusieni porta sa main à sa tempe en guise de salut, puis son visage marqua l'étonnement pendant que ses bras effectuaient une chorégraphie complexe: il souhaitait savoir où ils se rendaient et ce qu'ils transportaient.

Dans les roulettes s'entassaient divers produits hétéroclites : des tapis finement tissés dans la vallée des vers à soie plus au nord, des poteries façonnées sur les rives du grand lac, des épices de toutes sortes provenant d'au-delà des mers et acheminées au travers des différents ports, mais aussi des fruits secs et des boissons de toute nature: hydromel, miellat, liqueur, concentré de jus de fruits... Sans oublier les dernières nouvelles collectées dans les régions traversées.

A chaque village, ils stoppaient pour un jour tout au plus et troquaient. Le principe était aussi simple que l'eau ruisselant dans le lit d'une rivière. La Maison de Bienvenue ou, dans certains villages,

une structure spécialement conçue pour les échanges, choisissait les produits qui l'intéressait, en contre partie, ils offraient leur production locale. Ainsi les objets voyageaient comme les gens.

Pour quiconque prenait la route, il ne pouvait pas marcher l'équivalent de dix jets de pierre sans rencontrer une de ces caravanes. Le monde était en perpétuel échange. Les personnes, à commencer par le rituel Tour du Monde qui symbolisait le passage de l'enfance à l'âge adulte, les marchandises de toutes sortes (parures, épices, étoffes, tout un bric-à-brac léger. On s'arrangeait pour transporter le volumineux par voie d'eau) mais également les nouvelles et les idées.

Les nomades glanaient des informations au gré de leurs pas qu'ils régurgitaient ensuite à chaque village traversé. La pensée n'était pas en reste. Les idées les plus innovantes se déplaçaient d'une région à l'autre, traversant les villages, arrosant les vallées. Ces tendances se ricochaient de continents en continents, traversant montagnes et océans. On savait, en quelques Lunes, ce qu'on pensait aux antipodes. Les nouvelles, en revanche, n'intéressaient que si elles étaient proches. Quel besoin de savoir qu'un tremblement de terre avait fait quantité de victimes dans une région où la majorité des gens ne connaissaient personne, n'iraient probablement jamais y poser leurs pieds? Quel intérêt de savoir ce qui se passait dans la vie courante à des centaines de jours de marche de chez soi? Pourquoi s'enthousiasmer pour des événements qui ne vous concernaient pas? Tout cela n'était qu'un voyeurisme malsain. En revanche, tous étaient passionnés par ce qu'on pensait partout autour du monde. Comment des peuplades lointaines imaginaient leur vie, leur avenir? Comment telle communauté faisait face à tel problème? Quelle était cette nouvelle philosophie qui faisait grand bruit aux confins du continent? Pourquoi les autres vivaient-ils différemment de nous?

Des recettes parcouraient ainsi le monde, au rythme des voyageurs, des nomades et des ambulants, colporteurs. Ceux qui acheminaient la nourriture et les épices, répandaient aussi la façon de les accommoder. Des êtres lunaires qu'on aurait pensé flotter dans le ciel si leurs pieds n'étaient pas bien posés sur le sol, propageaient les grandes idées, dispersaient textes et poésies, diffusaient les pensées les plus loufoques. Toute cette nourriture, du corps et de l'esprit, trouvait un écho dans les régions traversées. On comparait, on essayait, on assimilait les nouveautés. Cela présentait de nouvelles

façons de vivre, de se nourrir, de penser. Le monde était en perpétuel changement. Les gens ouverts aux nouveautés tout en préservant leur propre identité, leur culture, leurs mœurs sans jamais s'enfermer dans de sombres dogmes. Le voyageur était toujours le bienvenu. Les caravanes accueillies avec entrain et enchantement. Les idées examinées, discutées, étudiées, analysées. Tout comme les nouvelles étoffes permettaient la confection de nouveaux vêtements; les fruits exotiques, les épices aux parfums et aux goûts inédits, induisaient de nouvelles recettes; les pensées nouvelles remettaient en cause ce que l'on croyait savoir, se qui était communément admis. L'inéluctable chemin de l'évolution.

Le carrefour de ces échanges était la maison de Bienvenue qui faisait office de centre aux idées neuves mais également de coopérative. Les caravanes laissaient leur butin en échange de la récolte locale. Les colporteurs ne voyageaient jamais à vide. Leurs chariots, leurs besaces étaient toujours pleines d'une foule de produits palpitant. Leurs esprits saturés de pensées originales, inédites.

Fantusieni marchait plus vite que la caravane. Il leur souhaita une bonne continuation en joignant ses mains et en appuyant son regard.

38. Prendre de la hauteur.

Il fit halte par deux fois dans des petits villages suspendus aux flancs de la montagne et bivouaqua contre une falaise la troisième nuit.

Le sentier serpentait afin d'être moins pentu. Dans les régions montagneuses, la ligne droite était rarement le plus court chemin. A mesure que Fantusieni s'élevait, l'air devenait plus sec, plus vif. La pente sous ses pas marquait davantage son souffle, il était moins aisé de courir.

Le village des neiges était vraiment éloigné de toute présence aux alentours. Une passe plus qu'un col menait à une haute vallée, une sorte de grande combe verrouillée par d'imposants pics, de vertigineuses aiguilles et de sommets perpétuellement enneigés.

Gravir ce collet lui procurait la sensation d'évoluer dans la troisième dimension, un cinquième point cardinal.

Il venait d'avoir douze révolutions lorsque, un matin de la saison des fruits, un étrange spectacle se déroulait dans son village. Plus exactement SUR son village. Il se souvenait en traversant les habitations pour rejoindre le petit bois à proximité, que tous les habitants du village, qu'il commençait à connaître chacun personnellement comme le veut la tradition, avaient la tête en l'air, scrutant le ciel avec curiosité. En levant les yeux, il découvrit un curieux attelage. Un panier d'osier était suspendu à une baudruche démesurée.

Il suivit la cohorte jusqu'au pré jouxtant le petit lac, le lieu d'atterrissage de cet original moyen de transport. Une acclamation salua la manœuvre délicate. L'embarcation se posa dans une légère secousse, les occupants ayant à peine chancelé sous le choc feutré.

La nacelle contenait six personnes, deux d'entre elles descendirent. Un grand gaillard arborant une large moustache et une paire de lunettes ajustées à ses yeux par un bandeau élastique actionnait sans arrêt le mécanisme permettant au ballon d'air chaud de s'élever dans les airs.

Aux yeux du jeune Fantusieni, il semblait un géant, sa peau était d'un noir mordoré. Ses gestes étaient amples et précis. Un air volontaire et sûr de lui se dégageait du personnage. Il inspirait

confiance et respect.

Il s'adressa au groupe représentant la quasi totalité du village. Il demandait deux volontaires pour un voyage aérien. Tous savaient que le jeune Fantusieni avait souvent la tête dans les nuages, l'esprit voguant sur la Lune. On le regarda comme une évidence.

C'est ainsi que Fantusieni voyagea dans la troisième dimension. Cette sensation d'apesanteur, de délivrance, arraché à l'attraction terrestre, l'enivrait encore aujourd'hui dans ses souvenirs. Contrairement à l'élément liquide sur lequel il était mal à l'aise, les airs lui convenaient parfaitement. Une émotion nouvelle le gagnait. Tant sur son corps que dans son esprit. Une légèreté s'emparait de son être. Une glissade parmi les oiseaux, traversant des pans de brumes, de petits nuages, offrant une vision inégalée sur la vallée, sa vallée, son village. Un regard inattendu et insolite jaillissait de cette expérience. Il contemplait tous ces paysages connus avec un œil neuf, une nouvelle perspective. Il voyait des endroits connus par cœur sous un tout nouvel angle si bien que depuis ce matin inouï il chercha constamment à observer les choses, les gens, les paysages sous un angle différent, sous une autre lumière.

Son allégresse pour cette balade dans le ciel s'était accompagnée d'un enthousiasme à l'idée de savoir que la destination n'était déterminée que par les caprices du vent. Partir sans savoir où le hasard allait nous mener plaisait à l'esprit rêveur et imaginatif de Fantusieni.

Cette expérience imprima toutes ces sensations qui l'accompagnèrent dans son esprit pour de longues Révolutions.

Il s'imagina survoler les sommets enneigés, seul aux commandes d'un navire des cieux, voguant au gré du vent, parcourant toutes les latitudes en altitude.

Il rencontra deux habitants du village des neiges occupés à garder un troupeau de brebis. Fantusieni avait remarqué que l'emploi du lait et ses dérivés étaient plus présents dans l'alimentation des montagnards. La vallée était réputée pour ses fromages bien qu'on en trouva de meilleurs dans d'autres villages situés sur des pentes moins abruptes où les prairies étaient encore grasses. Ici, toute la famille des bovins était rare, voire inexistante. Un climat trop rude les deux tiers de l'année et peu de pâturages dans cette vallée encaissée. Les pentes escarpées raisonnaient essentiellement au

bêlement des moutons et des chèvres. Fantusieni aimait bien ces animaux, plus frêles mais plus robustes aux conditions extrêmes.

Il salua les bergers et ils échangèrent quelques gestes communs, ordinaires, la politesse des voyageurs... Ils lui offrirent un bol de lait fraîchement trait. Le breuvage était fort en goût. Un palais affuté eut distingué des arômes de fleurs de montagne, de chardons et de gentiane, un puissant goût de résine (les ovins devaient grignoter l'écorce de ces petits pins tout nouveaux qui lançaient les bras immobiles de leurs branches dans l'azur sec et frais). Fantusieni n'y décela qu'un parfum d'arnica et une épaisse crème ornait sa lèvre supérieure. C'était délicieusement bon.

Il reprit des forces. Cette longue ascension entamée depuis trois jours commençait à lui peser davantage sur ses épaules que dans les jambes, habitué à marcher en terrain relativement plat.

Il arriva à la maison de Bienvenue afin de se renseigner sur l'historien qu'il venait voir. Quel étrange lieu d'habitation pour un historien. Coupé du reste du monde pendant toute la saison morte.

39. Architecture.

A l'image du village, la Bienvenue était construite en dur, le climat n'admettant pas les constructions fragiles et mal isolées. De lourdes pierres de granit gris bleu en formaient les murs, mais le plus étonnant était sa disposition en forme d'étoile, tel un cristal de neige. Tout le village était bâti sur le même modèle. Les maisons ou les rares chalets d'épais rondins d'épicéa étaient disposés en cinq branches qui semblaient se recourber sur elles-mêmes. Au centre était dressé une grande salle où les habitants se retrouvaient les longues soirées d'hiver pour se divertir, raconter contes et légendes, proposer de petits spectacles inspirés du monde du cirque, des danses, des tournois de jeux. La vie de la communauté était tissée avec plus de densité ici qu'ailleurs. Cela expliquait sans doute leur plus grande réserve face aux voyageurs. Faire face à la fureur des éléments imposait une plus grande solidarité. En étant plus proches d'eux-mêmes, ils l'étaient naturellement un peu moins pour les autres.

Fantusieni fut accueilli chaleureusement mais il remarqua une distance dans les expressions. Si dans d'autres communautés, on faisait allégrement deux pas vers l'étranger, ici on n'en faisait qu'un.

On le renseigna sur l'historien du village, Bardamus, plus exactement le gardien de la mémoire collective.

Même si la morte saison était terminée, il restait encore quelques névés à proximité des habitations. Fantusieni remarqua que toute la disposition du village en cristal de neige permettait aux gens de se déplacer à l'abri des précipitations et que les artères partant toutes du centre permettaient le déblaiement de la neige plus aisément tout en coupant le vent.

Il se souvint alors d'un spécialiste en architecture rencontré pendant son Tour du Monde. Il parcourait le pays en tous sens, évaluant les habitations et leurs occupants, analysant l'influence du climat et de la morphologie du terrain sur la disposition des lieux de vie, notant l'utilisation de différents matériaux. La synthèse de ces observations

avait permis l'élaboration d'un ouvrage très documenté, précis et pertinent, sur le rapport entre l'habitat et l'environnement.

L'architectophile recensait avec méthode les multiples exemples de connivence avec les éléments et la nature pour instaurer quelques grands principes de base. Il y avait les constructions pour se prémunir contre la chaleur, le froid, l'eau (pluies abondantes ou fleuve capricieux), mais aussi face à d'autres dangers, plus sournois : foisonnement d'insectes, zone sismique. Toute la seconde partie de l'ouvrage était constitué autour de cette simple remarque : l'habitat influence-t-il le caractère de ses occupants ou bien l'humeur et le goût de la population ont-ils l'ascendant sur les édifices ? L'habitat est-il culturel ?

Il n'y avait pas de conclusion, si l'auteur avançait plusieurs thèses, il ne tranchait pas, se contentant de poser les questions plus que d'y répondre d'une manière pédante. Il n'y avait aucune prise de position, émergeait juste l'idée évidente que l'environnement dictait sa loi d'une certaine manière. Qu'on ne pouvait et qu'on ne voulait surtout pas modifier les éléments extérieurs. Qu'en s'y adaptant comme les doigts d'une main dans un gant, on subissait forcément une influence sur notre comportement, donc sur notre caractère et nos choix. La symbiose et l'intégration au milieu naturel.

Fantusieni se rappelait ainsi de détails précis de sa lecture, mais aussi des conversations qu'il avait eues avec l'auteur... En revanche, impossible de se souvenir de son nom. Le monde était comme ça : l'intérieur valait davantage que l'enveloppe. Le contenu que le contenant. Les idées plus que celui qui les véhiculait. La personnalité de chacun plus que son propre nom.

Ces pensées d'adéquation entre la population et l'environnement se bouscuaient dans son esprit tandis qu'il parcourait les allées du village. Il y régnait un calme surprenant en cette mi-journée. Habités à être reclus la moitié de l'année, les habitants conservaient-ils cet usage pendant les lunes des saisons fleuries et fruités ?

A l'évocation de ces rapports entre l'homme et son milieu, il repensa à ses rêves horribles. Une fois de plus c'était l'exact contraire qui se déroulait lors de ses scènes nocturnes. Dans son monde onirique, on ne s'adaptait pas à la nature, on ne s'intégrait pas dans son environnement mais on le dominait en le saccageant. Les constructions délirantes et absurdes étaient bâties en dépit du

bon sens avec des matériaux inconnus du jeune homme, qui ne respectaient pas le bien être de la population sans se fondre pour autant dans le paysage. Les villes démesurées étaient comme des blessures infligées au panorama, leurs voies de transport de vraies balafres tracées au cordeau et ignorant les courbes naturelles. Il en eut à nouveau un frisson. Il lui tardait de rencontrer le Gardien de la Mémoire Collective afin de mettre fin, peut-être, à ces visions cauchemardesques.

Fantusieni passa la nuit à la bienvenue, installé dans une petite chambre bien agréable située sous les toits: la charpente sentait encore la résine fraîche.

Le lendemain, après avoir dégusté un déjeuner bien différent de celui du village aux arbres, basé essentiellement sur de belles portions de fromages étalées sur des galettes cuites au feu de bois, agrémenté de confitures de baies aux couleurs vermeilles, il alla rencontrer son destin, du moins l'historien tant vanté par Manouk.

40. Accueil.

Un peu à l'écart du village, sur les premières pentes boisées à l'abri de couloirs d'avalanches s'élevait un chalet dessiné à nouveau sur la base du flocon de neige : cinq ailes se rejoignant en aménageant une cour au centre. Bardamus occupait l'une de ses extrémité. La pièce était tapissée d'ouvrages divers, rangés dans un ordre connu du seul propriétaire. Des feuilles de soie ou papyrus s'empilaient sur une immense table, quelques tableaux étaient accrochés ou simplement posés par terre. On eu pensé, en découvrant ce capharnaüm, que la mémoire universelle était disposée là, et qu'il suffisait de fouiller un peu pour y comprendre le monde.

Des écrits passés et à venir mais nulle trace de leur auteur. Fantusieni referma la lourde porte en bois de chêne décorée de sculptures représentant une scène de montagne : deux chamois bondissant d'un rocher à l'autre sur fond de pics vertigineux. L'aile voisine était apparemment occupée par une famille, d'après les gazouillis variés qui rebondissaient dans l'air. Fantusieni, en tournant une manivelle, actionna un carillon qui joua sept joyeuses notes.

Certains faisaient preuve de plus grande originalité: parfois un animal, très souvent un oiseau, se tenait devant le logis et avertissait ses occupants d'une visite. L'imagination n'avait pas de limite en ce qui concerne les divers carillons, cloches, gong, sifflets ou flûtes à actionner soi-même, des grelots, parfois de curieux mécanismes très élaborés mais au final peu efficaces. Enfin, la grande majorité ne possédait aucune de ces attractions. On entrait sans aucune autre cérémonie que d'émettre un son reconnaissable en soufflant de l'air au travers de ses lèvres disposées d'une certaine façon. On l'apprenait dès ses plus jeunes années. Ce n'était pas un sifflement, quelque chose de plus discret et n'étant utilisé que pour s'annoncer. Aucune porte n'était verrouillée et bien souvent était laissée entrebâillée si la clémence de l'air le permettait, invitant les visiteurs à entrer sans plus de cérémonie.

L'accueil était la règle quelque soit la région, le pays ou le

continent. On ne refusait pas un hôte, quel qu'il soit, vagabond, solitaire, colporteur, connaissance.

Une fois encore la curiosité de l'autre l'emportait sur la méfiance, le désir de la rencontre prévalait sur un replis teinté de xénophobie, la volonté d'échange annulait les soupçons nauséabonds.

Au-delà de la Bienvenue où chaque habitant donnait de lui-même, accordait un peu de son temps et mettait un point d'honneur à participer à cette vitrine du village, l'accueil en sa propre demeure était une fierté partagée par tous. S'il n'y avait aucune sorte de hiérarchie dans les villages, personne ne se présument être supérieur à une autre de part son talent, un don bien exploité ou une fonction plus en vue, bénéficiant de visites régulières était considéré comme un bienfait, une gratification, la récompense à la chaleur et l'accueil que pouvait proposer l'hôte.

Le couple voisin expliqua qu'ils avaient installé ce système d'annonce des visiteurs suite à la naissance de leurs enfants, l'intrusion inopinée d'étrangers pouvant les surprendre. Les parents reconnaissaient qu'ils étaient assez craintifs. Deux jeunes garçonnetts étaient, en effet, tapis dans le fond de la pièce.

La mère offrit un verre de lait au miel en lui avouant qu'elle n'avait pas aperçu son voisin de la matinée mais que bien souvent, il aimait faire quelques pas sous les sapins s'étageant plus haut dans la montagne.

Un instant Fantusien eut l'intention d'aller à la rencontre de l'historien mais il préféra laisser l'homme à sa promenade. S'il avait décidé d'arpenter seul les sous-bois, il valait mieux respecter ce choix, d'autant plus s'il était en charmante compagnie.

Il l'attendit patiemment dans cette famille peu ordinaire. Il n'y avait aucune norme dans la société, au sein des communautés et encore moins dans la vie privée de chacun et chacune. Cependant il était rare de voir des couples vivre ensemble avec, de surcroît, des enfants.

De la même façon qu'on rencontrait un compagnon de voyage, qu'on cheminait une partie de son chemin en sa compagnie, les couples traversaient les Révolutions en changeant de constitution. Dans un monde en perpétuel échange et en continu mouvement, les liaisons amicales ou amoureuses étaient abondantes. Le sentiment amoureux sur lequel bien des philosophes, médecins, même des Révélateurs avaient laissé s'exprimer leurs pensées,

restait un mystère pour l'ensemble de la population.

Comment naissait un sentiment purement spirituel, éphémère la plupart du temps mais pourtant solide et, d'une certaine manière perpétuel, puisqu'on continuait à aimer des personnes disparues ou lointaines.

L'amour n'était qu'un degré supplémentaire de l'amitié, elle-même échelon supérieur du sentiment amical. Il n'existait aucune règle, aucune habitude dans l'expression du sentiment d'empathie, de sympathie. On ne savait pourquoi un rapprochement s'établissait ni ce qui motivait ces rapports. Personne ne pouvait expliquer rationnellement quelle était l'étincelle qui enflammait les sens.

Comme l'avait décrété le poète, « parce que c'était lui, parce que c'était elle ».

L'ordinaire de la promiscuité lors des massages, des caresses et des étreintes quotidiennes distinguaient la sexualité de l'amour. Le sentiment amoureux était au-dessus de toute considération matérielle, libéré de toute entrave, à la fois d'ordre spirituelle par une éducation orientée vers la responsabilité, la curiosité et le développement d'individualités vivantes parmi une communauté, ainsi que physique, par la multiplication des attouchements.

Les partenaires amoureux se choisissaient, s'associaient et partageaient sans aucune influence d'un esprit sur un autre. Nul esclave dans l'amour. Pas de jalousie, d'envie. Juste un désir, dépassant le statut physique partagé par tous, plus spirituel, moral et honnête.

Débarrassé de toute passion, le puissant sentiment s'exprimait dans une profonde attention baignée de tendresse. Parvenus à l'âge adulte parfaitement équilibré, on ne cherchait pas son bonheur dans une relation sensuelle ou amoureuse. Personne n'était en demande. Chacun offrait. Son corps ou ses sentiments, parfois les deux ensemble. Aucun calcul ne venait pervertir un moment de tendresse, une nuit de douces sensations physiques, sûrement pas la beauté et la profondeur de sentiments qui étaient le summum dans l'échelle des impressions.

Certains couples s'aimaient une vie entière mais cela était l'exception.

Fantusieni ne put s'empêcher de penser que si les deux enfants étaient si apeurés, cela provenait d'un trop grand attachement à leurs parents, à leur mère sans doute. Ils avaient quatre ou cinq

Révolutions, un âge où lui-même partageait son existence entre plusieurs foyers, une sorte de nomadisme à l'intérieur du village. Il se souvenait même d'avoir passé plusieurs jours dans des villages plus lointains.

41. Gardien de la mémoire collective.

La mère le tira de ses souvenirs en lui indiquant que Bardamus était de retour, l'ayant aperçut au-dehors.

Il transportait un attirail hétéroclite composé de toiles de dimensions variables, d'une poignée de pinceaux de toutes formes et différentes boîtes de teintes... Fantusieni vint le saluer alors qu'il abandonnait son équipement sur un établi posé devant son logis: il n'aurait pas eu la place de tout entreposer à l'intérieur !

Une longue barbichette tirait son menton vers le sol. De petites rides joignaient ses yeux transparents à ses tempes grisonnantes, signe à la fois d'une grande curiosité visuelle et d'un amour du rire. Le nez long et le front plat ajoutaient une impression particulière à ce visage peu commun.

Il avait une figure qu'on ne pouvait oublier comme l'indiquait le geste populaire en dessinant un cercle avec son doigt devant le visage, puis le portant sur le front.

Le collecteur de la mémoire n'était pas grand, mais ses membres étaient forts et musclés que ni la pratique historique, ni le plaisir de la peinture ne pouvait expliquer.

Bardamus aimait barbouiller quelques toiles tôt le matin, lorsque les brumes jouent avec le soleil sur les paysages montagneux, que la forêt s'éveille, que le feuillage bruît sous la brise fraîche. Bien souvent, il partait avant l'aube chargé de couleurs et de toiles qu'il entendait marier au mieux.

Fantusieni expliqua l'objet de sa visite au grand étonnement du spécialiste de la mémoire collective. Qu'allait-il pouvoir faire dans un tel cas ? Il connaissait Manouk depuis plusieurs Révolutions. Il demanda au jeune homme des nouvelles de son vieil ami. Plus jeunes, ils avaient suivi leur apprentissage ensemble puis s'étaient perdus de vue comme c'est régulièrement l'habitude. Le souvenir du Rêvélateur était cependant très présent dans la mémoire de Bardamus.

Le Gardien de la Mémoire fut tout surpris qu'on fasse appel à lui dans un pareil cas. Il n'en était pas moins devenu curieux,

particulièrement une fois le nom de Manouk mentionné. S'il lui envoyait ce jeune garçon, cela devait avoir un immense intérêt.

Il fit entrer Fantusieni sans signaler le désordre évident de la pièce; pour lui tout cela était normal, un endroit impeccablement rangé lui aurait paru vide.

Il s'assirent sur un tapis épargné de documents et il l'invita à lui raconter un de ses rêves.

Les images étaient inlassablement les mêmes.

Les gens se massent aux mêmes endroits, telle une fourmilière désorganisée ou l'individualisme prime. Ils ne cultivent pas la différence, trop occupés à vouloir se ressembler, du moins singer certains héros adulés en idoles. En revanche l'inégalité est commune et acceptée par tous, même les soumis.

L'air, irrespirable, est souillé par des rejets polluants de toutes sortes, résultat de l'emploi de machines utilisant une énergie s'amenuisant rapidement. Des ondes traversent l'air vicié, le corps et le cerveau de tous. La nourriture est transformée et conservée chimiquement et, comble de l'horreur, des mammifères constituent l'essentiel de l'alimentation. Le monde animal, même génétiquement proche, est considéré comme inférieur, soumis et pillé comme la nature dans son ensemble. Ce mode de vie antinaturel provoque une multiplication de maladies aggravées par le surnombre croissant. Une population incapable de réguler elle-même ses effectifs. Chacun se plaint dans l'opulence factice et la consommation dérisoire. Tout le monde vit pour soi-même. Une minorité est idolâtrée par l'ensemble. Afin de combler un manque de relations, de spiritualité sans doute, on invente un concept en vertu duquel on se massacre mutuellement : le culte des morts et une croyance en un être suprême et dématérialisé. Un spiritisme prônant l'amour du voisin ayant pour effet l'exact contraire. Des hordes de fanatiques veulent imposer leur façon de penser, de vivre, à l'ensemble de la population. Cet égoïsme est si fort que la différence inquiète. Chacun pense détenir la vérité et n'admet pas que les autres vivent d'une autre manière. Généralement le mensonge est de rigueur. Cela est peut-être dû au système de communication, basé uniquement sur des sons n'exprimant qu'une partie du propos et sujet à traduction.

Bardamus, au fil du récit, se passionnait ostensiblement. Son corps s'était instinctivement porté en avant, tous ses sens en éveil. Non seulement il observait Fantusieni lui conter ces horreurs, mais il décryptait en même temps chaque geste, chaque émotion passant sur le visage du narrateur, épiait les subtilités de son regard. On eut dit qu'il respirait ses propos.

Fantusieni stoppa.

Il sentait que, au lieu de se libérer de ses images atroces en les partageant, elles s'immisçaient davantage en lui à chaque nouvelle confession. Loin de s'en libérer, les visions ainsi ressassées se gravaient plus profondément.

Un lourd silence s'installa comme un crépuscule d'orage.

Bardamus semblait entrer en lui-même, cherchant quelque rapport avec ses propres connaissances. Fantusieni, comme à chaque évocation de ses songes, était épuisé intérieurement, vidé de son énergie. Le contraste entre les deux était tel qu'on aurait pu penser qu'ils ne vivaient pas dans le même monde, qu'ils ne respiraient plus le même air, leurs pensées cheminaient sur des routes si éloignées. Pourtant deux chemins aussi distants que l'on puisse imaginer finissent toujours par se rencontrer.

Bardamus se leva, arpenta la pièce à la recherche d'un document, considéra plusieurs étagères, fouilla quelques feuilles dispersés ici et là, toujours enfermé dans sa mémoire. On eut pensé qu'il recherchait davantage en lui le document approprié. Il sorti enfin un livre épais à la couverture ocre. C'était un ouvrage de papyrus très fin, plus fragile que la soie.

Bardamus expliqua que cette anthologie était très ancienne, qu'il l'avait acquise il y a des Révolutions, lorsqu'il s'intéressait particulièrement aux raisons et aux causes du grand cataclysme.

Fantusieni fronça les sourcils. Il n'était pas féru d'histoire en réalité. Il connaissait vaguement certains faits. Cette histoire de cataclysme était presque devenue un mythe, quelque fois il pensait même qu'il s'agissait d'une légende, un conte rapporté de génération en génération sur les choses tolérées et interdites. Une morale de vie.

Bardamus s'installa cette fois sur un siège plus confortable.

Il commença par remercier le vieux Manouk d'avoir conseillé à son patient de venir le voir. Le grand livre posé sur ses genoux, il continuait avec précision et une économie de gestes. Tout son discours passait par les expressions de son visage, son regard. Aussi

précis qu' un concerto réussi. Bardamus s'exprimait toujours ainsi, avec grand calme et parcimonie. Sa modestie lui imposait de toujours s'appuyer sur un document, un épais volume antique autant qu'une simple feuille de papyrus, bien qu'il connaisse le moindre signe imprimé. Il n'avait pas besoin de ces artifices, comme un marathonnier n'a besoin de béquilles. Si certains donnaient de l'aplomb à leur discours en l'appuyant par d'amples gestes, si d'autres martelaient leur propos par d'incessantes répétitions, Bardamus préférait asséner tranquillement les faits, distiller la vérité, la main posée sur une preuve irréfutable.

42. Le Grand Cataclysme.

Nous avons fait des choix de vie dans ce monde. Certains étaient dictés naturellement, instinctivement, d'autres provenaient d'une connaissance des erreurs ou des réussites du passé.

J'ai passé ma vie à étudier, à comprendre le monde tel qu'il était AVANT le grand cataclysme. Ce n'est pas une légende. Archéologues et historiens, qui bien souvent sont les mêmes personnes, du moins travaillent-elles ensemble, le prouvent chaque jour par de nouvelles découvertes. Nous assemblons un puzzle fait de millions de pièces. Nous construisons une carte faite de milliers de chemins.

Notre monde n'est pas stable. Il bouge et évolue en permanence sans que l'on ne s'en rende compte. Les continents se déplacent formant îles et montagnes.

Fantusieni acquiesça, il connaissait la géologie, l'évolution des espèces...

Nous ne pouvons influencer sur ces états de choses. Tant mieux. Nous limitons le plus possible notre emprise sur la terre. Nous ne volons pas la nature, nous empruntons au mieux. Ce monde n'est pas le notre même si nous y vivons en régulant quantité de choses. Nous n'en sommes que les locataires privilégiés. Nous contrôlons notre population afin de respecter un équilibre. En tant qu'espèce dominante nous avons le devoir de respecter cette stabilité pour que l'harmonie règne au sein de chaque écosystème.

Il n'en n'a pas toujours été ainsi. Nos ancêtres étaient moins scrupuleux.

Ils furent à l'origine de la dernière grande extinction.

Fantusieni avait bien entendu parler des extinctions successives qui avaient fait prendre des virages radicaux à la vie sur terre. Une météorite avait éradiqué les grands lézards, puis des millions de Révolutions plus tard, un dérèglement du climat avait provoqué la disparition de quantité d'espèces.

Bardamus précisa que c'était un raccourci qui était souvent exprimé. En réalité, les fouilles et les recherches le prouvaient précisément,

nous avons notre propre responsabilité dans cette dernière grande extinction. Fantusieni ne connaissait que ce que les enseignants d'histoire lui avaient appris, une version largement répandue. Bardamus prit le soin d'ajouter que cela n'était pas un oubli ou une tromperie, il comprenait qu'on traita cette période trouble de la manière la plus simple possible, la plus compréhensible. Les songes de Fantusieni et l'état dans lequel ils le transportaient prouvaient une fois encore que tout cela dépassait l'entendement. On a du mal à comprendre un monde où les fondations sont à l'opposé des nôtres. L'historien poursuivit. Tout ce que Fantusieni voyait en songe avait bien eu lieu. Chaque détail était prouvé. Restait à savoir POURQUOI de telles images ressurgissaient dans son cerveau. C'était ça qui troublait au plus haut point le gardien de la mémoire. Il reste des zones d'ombre dans ce passage historique et nous ne sommes pas tous d'accord entre spécialistes. Cela touche également à la génétique.

Bardamus expliqua.

Avant le Grand Cataclysme notre espèce se nommait humaine. Nous utilisons rarement ce qualificatif de nos jours, par honte. Honte de ce que nous avons été capables de produire, de détruire.

Il ouvrit le grand livre et entama une histoire longue et passionnante qu'il fit démarrer lors de l'avant dernière extinction.

Une fois les grands lézards anéantis, la place était libre pour les espèces qui allaient dominer le monde : les mammifères. Il est bien connu que la nature a horreur du vide. Chaque espèce végétale ou animale se livre un combat mêlant ruse et malice, parfois puissance et force, pour exister, en s'adaptant de la meilleure façon.

Notre espèce s'est différenciée des primates en développant une aptitude à manier des outils. C'est pour cette raison que nous sommes les seuls à n'utiliser que deux membres pour marcher, ou bien est-ce une conséquence. L'étape suivante qui a mené tout naturellement à l'extinction, fut de se multiplier d'une manière arrogante. Or, si les diverses espèces sont régulées par la chaîne alimentaire, l'espèce dominante se doit de maîtriser elle-même sa population, n'ayant par définition aucun prédateur. Nous ne l'avons pas fait, bien au contraire.

Non seulement nous avons proliféré mais nous avons pillé les richesses offertes par la nature, nous en avons tiré notre énergie, notre nourriture avec excès et gaspillage. Nous avons volé la planète

Terre, puis l'avons polluée avec nos excédants. Nous n'avions plus aucune modération, plus aucune retenue. Jusqu'à déclencher une modification profonde du climat. Cela ne s'est pas fait en un jour, quoique ce fut très rapide au vu du temps géologique, mais nous avions des œillères, nous ne voulions pas voir la vérité en face. Les conséquences de nos actes. L'individualisme régnait en maître absolu, y compris en tant qu'espèce.

Plantes et animaux commencèrent par disparaître, les premiers touchés car vivant, eux, en contact direct et grâce à la nature. Nous avons perduré dans nos erreurs en créant de nouveaux artifices sans savoir qu'ils nous acculaient à notre perte. L'air devint vicié, notre nourriture provoquait quantité de maladies graves, les ondes utilisées sans aucun contrôle commencèrent à influencer sur notre psychisme, l'eau potable vint à manquer, par manque d'hygiène de nouvelles épidémies se déclenchèrent véhiculées par de nouveaux virus, des conflits éclatèrent remplaçant les guerres d'antan motivées par la religion ou le nationalisme. La température moyenne de l'atmosphère grimpa en flèche, ajoutant de nouvelles calamités, d'autres tragédies. Le climat se détraqua, provoquant les pires tempêtes. Les insectes porteurs de virus et bactéries se développèrent. La haine des humains envers eux-mêmes ne connut plus de limite, sauf celle du maniement de l'atome. Peu avant que la planète se transforme en un gigantesque désert, des conflits nucléaires éclatèrent, rejetant une dose de radioactivité sans précédent sur le vivant.

Seules quelques espèces, déjà épargnées par le dérèglement du climat purent survivre. Et une poignée d'humains.

Bardamus résuma ainsi ces années noires, apocalyptiques. Il expliqua à Fantusieni que ses rêves étaient passionnants car, pour une raison qu'il ignorait encore, ils étaient une preuve du passé, une sorte d'archéologie onirique.

Cependant Fantusieni était abattu. Les songes devaient-ils perdurer toute sa vie ? Était-il condamné à subir ces cauchemars d'un autre temps, d'une civilisation enfouie par ses propres dérives ? Devait-il expier les fautes commises par des générations oubliées ?

Il ne s'en cacha pas. L'enthousiasme de Bardamus s'atténua tel un franc soleil soudain caché par d'imposants cumulus. Il considéra Fantusieni avec empathie. Bien sûr, cela allait être certainement un grand pas, une avancée significative dans la recherche du passé,

mais le jeune garçon n'était point venu pour devenir une preuve archéologique, mais pour tenter de soigner son état. Les gestes de l'Historien se firent plus doux, plus expressifs. Après avoir été obnubilé presque malgré lui par les révélations de Fantusieni car il était d'un grand humanisme si l'on peut encore utiliser ce terme, il s'intéressait maintenant à la personne qui subissait une vraie pollution de son cerveau.

Il lui demanda depuis combien de temps éprouvait-il ses images, quel avait été son parcours, quelle activité pratiquait-il, quelles avaient été ses principales rencontres. Toute une série de questions pour mieux comprendre le processus qui amenait un simple individu à devenir le réceptacle d'une quantité de détails effacés de la surface de la Terre.

L'émotion qui submergeait un temps Fantusieni s'estompa au fil de son histoire. Ses gestes, ses expressions, maladroits au commencement de son récit se firent plus sûrs, plus précis, plus justes. Il lui semblait que se raconter apaisait son inquiétude. Il avait déjà ressenti cette impression avec Manouk. Il se sentait devenu un cobaye, son cas intéressait, passionnait les meilleurs spécialistes, mais que pouvait-on faire pour lui ? Qui serait capable de chasser ses images monstrueuses revenant nuit après nuit si bien qu'il ne souhaitait le repos qu'avec méfiance et réticence.

Il s'exprima donc. Laissa couler sa mémoire dans des gestes de plus en plus assurés. Ses expressions faciales, son regard traduisaient parfaitement et sans omission ses souvenirs.

Le récit de sa jeunesse avait occupé tout son discours pour le Maître des Songes, à l'historien, il allait évoquer une période beaucoup plus récente de sa courte vie.

43. Le Premier rêve.

Je fis mon Tour du Monde lors de ma dix-septième Révolution. Je traversai le continent dans toutes ses longueurs durant treize lunes. A mon retour, je savais que la musique était mon domaine. J'écoutais chaque son, des centaines de mélodies virevoltaient dans ma tête, constamment. Je découvrais le monde autant par ses sons, ses musiques cachées qu'en me contentant de le regarder avec mes yeux. Le vent jouant dans les arbres ou peignant les champs de céréales, l'eau des ruisseaux chantant de paisibles symphonies, celle des torrents grondant comme le tonnerre tandis que le clapotis de la mer berçait mes doutes. Bien entendu, il y avait les oiseaux, ces virtuoses jamais égalés même par les plus talentueux d'entre nous. Ma passion grandit pendant mon voyage. Je ne pensais plus qu'aux sons, n'échangeais avec autrui quasiment que des sujets relatifs aux sonorités diverses. La nuit, mes rêves se déroulaient en musique. Un soir, après un jour sans autre particularité que de coutume, une de ces journées que l'on ne remarque pas car rien ne vous arrive qu'il ne vous est déjà connu, je m'endormis sous les étoiles car c'était une nuit douce de la saison des fruits. Ce premier mauvais rêve reste présent dans ses détails les plus précis.

Je chemine sous un soleil lourd, écrasant toute la flore, flétrissant l'herbe, exhalant l'odeur puissante de la résine des pins que je traverse. Le sol est sablonneux, mes pieds s'enfonçant à chaque pas, j'ai l'impression de cheminer sur un nuage. Des chants d'oiseaux emplissent l'air étouffant. Je croise quantité de rongeurs, des mammifères, bref, cela est si réel que je n'ai aucunement la sensation de rêver.

La première chose qui me trouble est la disparition du chant des oiseaux. Je le remarque d'emblée, la musique étant si présente dans mes voyages nocturnes, mais je n'y prête pas une attention primordiale. Puis, ce sont mes narines qui m'alertent, une puanteur nouvelle règne dans l'air devenu épais, asphyxiant. Le sable sous mes pieds laisse place à un sol dur comme de la pierre, mais brûlant lui aussi. Je n'ai pas de sandales et je dois courir pour ne pas me brûler la plante des pieds. L'air vicié ronge mes poumons et je vois

au loin de grandes fumées dans un dégradé de gris allant jusqu'au noir profond, s'élevant et masquant progressivement le soleil. Je tousse, l'estomac à l'envers, une douleur lancinante s'installe à l'arrière de ma tête m'envoyant des piqûres de plus en plus violentes à chaque battement de mon cœur qui, pour la première fois, s'emballe.

Tout mon corps souffre avant que mon esprit ne se rende compte de l'horreur dans laquelle je suis. La particularité des songes est de diriger nos pas contre notre volonté et, au lieu de fuir avec le peu de forces qu'il me reste, je suis attiré vers ces fumées, pas par curiosité mais comme l'eau de la rivière suivant son parcours. Je ne suis plus qu'un corps meurtri qui avance vers son bourreau.

Alors après avoir souffert physiquement, la torture devient psychique.

Depuis, tous mes rêves ne me causeront plus de douleur physique. Comme si mon corps s'était habitué au premier acte, immunisé ensuite par tant d'horreurs tandis que mon cerveau, lui, n'accepterait jamais ces images douloureuses.

La végétation, déjà abîmée, laisse place à d'immenses constructions en pierre, en verre, uniquement des matières transformées et dures. La nature a renoncé. Le ciel est gris, le vent n'arrivant pas à dissiper les fumées malgré son ardeur. Des milliers de personnes, peut-être plus, déambulent sans se voir, sans s'adresser le moindre geste, s'enfermant même à l'intérieur de d'objets d'une matière nouvelle et fonçant en tout sens.

L'effet me fait penser, comme je l'ai déjà confié au maître des songes Manouk, à une fourmilière à ceci près que, ici, aucune logique régit le flot de déplacements vigoureux. Ou une logique qui m'échappe. Et m'échappe encore.

Ce premier songe s'arrête là. Je me suis réveillé en sueur dans la fraîcheur du matin, et il m'a fallu quelque moment pour comprendre que cela n'était qu'un mauvais rêve. Mauvais, le pire de ma vie. Je ne savais pas à ce moment là que ça allait être juste le premier d'une interminable série.

Les souvenirs de ce premier cauchemar se sont disséminés dans les suivants. Chaque fois, l'air pollué, l'absence de la nature, de la faune, de la flore ou alors présente et méprisée, torturée, anéantie. Et une concentration de gens qu'on ne rencontre que chez certains insectes, n'oeuvrant pour le bien de personne, au alors d'une infime

minorité.

Dans le premier rêve, je ne vis pas les détails de cette vie dans ce monde apocalyptique. Les précisions viendront au cours des images ultérieures, mais je sentis tous les thèmes développés plus tard dès ce premier contact.

Je n'avais personne à qui en parler, étant loin de chez moi. J'allais cependant consulter le Rêvélateur du village voisin qui avoua être démuni face à ce discours, je me demande même s'il m'a cru.

Rentré dans mon village, je racontais mes différents songes à notre maître des songes, car pendant la dernière lune de mon voyage, les songes s'étaient multipliés et allaient se rapprocher encore davantage : il m'arrive de passer plusieurs nuits de suite avec ses images. Le Rêvélateur s'intéressa à mon cas. J'allais le voir quasiment tous les jours, sans résultat. De guerre lasse, il m'envoya chez un de ses confrères réputé qui lui, m'orienta ici.

44. Plongée dans le passé.

Bardamus avait écouté tout le récit de Fantusieni avec intérêt, concentré comme peut l'être un passionné devant un cas unique. Au fur et à mesure des détails annoncés, l'historien avait accordé davantage d'importance à ses révélations. Pourtant, il ne l'avait pas interrompu, considérant chaque subtilité de ses rêves et ce n'est qu'à la fin de la confession qu'il lui demanda des précisions, posant quelques questions précises qui étonnèrent Fantusieni.

Elles ne concernaient plus le rêve lui-même, mais les acteurs du songe, comme si tout cela pouvait avoir eu lieu quelque part. L'historien s'intéressait aux mécanismes qui régissaient la société abominable qui encombrait les nuits du jeune garçon. Contrairement aux Révélateurs, il ne cherchait pas le pourquoi des rêves de Fantusieni mais se souciait du comment. Il posa une batterie de questions concernant les machines omni présentes. Comment fonctionnaient-elles? Comment les utilisaient-on? Comment les fabriquaient-on? Il s'enquit de l'organisation de cette société, des rapports entre les gens. Fantusieni n'avait pas toujours les réponses et Bardamus hochait sensiblement la tête comme s'il confirmait son intime conviction. Il savait depuis le début. Il ne désirait plus que des preuves.

Il se dirigea vers une grande armoire dont il ouvrit les battants : elle était bondée de documents d'aspect et de taille divers. Une fois encore, un quelconque classement, s'il exista, échappait à Fantusieni. Il fouilla pendant un moment, puis en sorti un grand dossier contenant des feuilles de mauvaise qualité. Etalées sur une table déjà bien chargée, Fantusieni reconnu des croquis, des schémas, mais également un grand nombre de signes parfaitement inconnus, qui ne représentaient rien.

Bardamus s'assit et commença un très long exposé, agrémenté et soutenu par ces fiches qu'il brandissait telles des preuves.

Tu m'as raconté une partie de tes rêves, à mon tour de te raconter une histoire aussi incroyable et qui semble bien d'avoir réellement eu lieu.

Avant de commencer le récit de cette épopée, il questionna Fantusieni sur ce qu'il savait de l'Histoire du Monde. Surprit qu'un grand historien lui demande une telle chose, Fantusieni essaya de se rappeler ce qui lui restait de son enseignement.

Le système planétaire auquel nous appartenons s'est formé autour d'une étoile, le soleil, il y a environ cinq milliards de Révolutions ou encore environ 40 millions d'apparition de la comète du Nord, car elle était visible en direction du Nord toutes les 115 révolutions. Notre planète s'est stabilisée à une distance raisonnable du soleil, heurtée par une météorite qui lui adjoint un satellite permettant une inclinaison sur son axe, inventant ainsi la succession des saisons dans les deux hémisphères et permettant une grande variété de vie. Cette vie apparut quelques millions de révolutions plus tard sous la forme primaire de bactéries, d'organismes élémentaires puis évoluant vers plusieurs pistes, le végétal et l'animal. La majeure partie de ses formes de vie ont disparu, faute d'avoir pu ou su s'adapter au milieu ambiant. Ces disparitions avaient lieu avec la même régularité que l'apparition de nouvelles espèces, cependant, il fallait compter plusieurs grandes extinctions dont la dernière, il y a 50 000 révolutions, fut fatale à une grande majorité de mammifères et avait faillit engloutir également notre espèce.

Fantusieni connaissait donc les grandes lignes de l'évolution.

Bardamus s'apprêtait à lui faire une grande révélation.

Il revint sur la dernière grande extinction. Il existe une sorte de mystère autour de cette période. Ce n'est pas exactement de la censure, plutôt une volonté collective de vouloir oublier notre responsabilité. Et le dessein de chasser de la mémoire cette période a réussi puisque plus personne ne sait avec précision la vérité. Un philosophe a déclaré que pour vivre heureux il fallait vivre sans mémoire, que les souvenirs tourmentent le présent et hypothèquent l'avenir. C'est parfaitement vrai en ce qui concerne cette période sombre.

L'attention de Fantusieni était telle que le monde aurait pu s'anéantir là, une nouvelle fois, qu'il ne se serait aperçu de rien.

Ce que notre peuple a volontairement oublié, écarté du moins, c'est que cette dernière extinction, nous en sommes les premiers responsables. Même si la majeure partie du monde a oublié cette période, il en découle les grandes lignes morales de notre

civilisation. Toutes les règles de vie que l'on croit innées, inscrites depuis la nuit des temps dans notre code génétique, proviennent, en fait, de ce lourd héritage et d'un désir de ne plus jamais réitérer ces erreurs fatales.

Les grands lézards avaient été décimé par le contact d'une gigantesque météorite avec notre planète provoquant un hiver de plusieurs dizaines de Révolutions. Le grand cataclysme dont certains évoquent encore le nom d'apocalypse, mot désuet de nos jours car il est rattaché à une morale antérieure à la notre, il te faudra expliquer cela aussi, cette catastrophe est entièrement imputable à notre espèce. Le dérèglement climatique qui s'en suivi ne doit rien à l'impact d'une météorite ou à d'incessantes éruptions solaires, pas plus qu'un bombardement de rayons gamma ou autres ondes néfastes. Ce que nous avons subi et que toutes les autres espèces ont souffert dans une grande majorité est entièrement notre faute, le résultat de nos erreurs passées, de notre façon de vivre.

Avant cette catastrophe, nous vivions dans le passé et pour le présent, ce qui a conduit à notre perte, au lieu de vivre au présent pour l'avenir comme nous le faisons actuellement.

Les preuves de notre civilisation perdue sont nombreuses. Il n'est pas rare de découvrir d'anciens vestiges. Le plus difficile est de construire à partir de ces éléments quel a été notre passé, un passé qui dépasse notre entendement.

Il n'y a aucune interdiction sur la recherche des preuves de notre civilisation perdue. Les archives peuvent être consultées, des fouilles peuvent être menées. Si toute cette période est largement ignorée c'est tout bonnement parce que nous ne voulons pas savoir. La politique de l'autruche. Je n'en blâme personne car tout ceci est si incroyable, si affreux, si monstrueux.

Cette civilisation était tellement éloignée de la notre qu'on a du mal à imaginer que c'était notre propre espèce qui vivait ainsi, de cette façon.

L'espèce s'appelait les humains. Nous sommes des humains. Plus personne aujourd'hui n'emploie ce terme. Cela fait partie de cet oubli collectif consenti. Nous avons effacé de nos mémoires notre propre nom !

Ce qui est troublant c'est que tes rêves reflètent fidèlement la situation d'alors. Nos recherches sur le mode de vie d'avant le cataclysme aboutissent aux mêmes conclusions que les images que

tu viens de me narrer.

Imagine l'enfer vécu, le plus souvent volontairement, par des milliards de gens, d'humains. Et cet enfer était bien réel, pas uniquement des images, des sensations pendant leur sommeil.

Une exploitation sans borne et sans limite des ressources de la terre, la domestication et la spoliation des animaux et des hommes également, la transformation des matériaux induisant ainsi quantité de déchets, tout était conçu en dépit du bon sens.

On a du mal entre collègues spécialistes de cette période à comprendre une telle logique. Y avait-il une logique? Sûrement, mais fondée sur l'idée que l'égalité n'était pas de mise. Le culte de la ressemblance avait supplanté la notion d'égalité. Une grande majorité de gens vivaient de la même façon, mangeant la même nourriture, s'habillant à l'identique, effectuant les mêmes activités. Pire: même leurs pensées étaient semblables. Cela avait conduit bien souvent à des dérives de masse. Il existe un terme inconnu pour nommer cela : la guerre. Aussi impensable que cela puisse être, des conflits éclataient entre humains, portés par des causes toujours liées au désir de pouvoir, un autre terme qui n'existe plus.

Au nom d'une communauté, d'une religion, d'un groupe, d'une masse, plus rarement d'un individu, on réglait les difficultés par la mort de l'autre.

Tu as bien compris. On se tuait entre membres de la même espèce. Fait unique dans le monde naturel. Et point dans l'obligation de se nourrir. De toute façon, il y avait tant de nourriture qu'on moins la moitié de la production alimentaire était jetée. Oui, tu as bien saisi: on gaspillait notre nourriture tout comme on dilapidait l'énergie de la planète. Mais peut-on parler de nourriture? Nous sommes ce que nous mangeons, c'est l'évidence et c'était particulièrement vrai pour nos ancêtres. Un des nombreux paradoxes de ce temps d'avant est que, si la pseudo nourriture était si abondante, elle était réservée à une minorité de la population, le reste du monde crevait de faim devant l'égoïsme d'une poignée.

Tout était différent pendant cette période. Pour communiquer, on n'utilisait pas nos gestes et expressions mais des sons émis par la gorge.

Cela s'appelait le langage et fut source de bien des tromperies, malentendus, mensonges. Ce système était bien approximatif, d'autant plus qu'il existait des milliers de codes différents. On avait

du mal à se faire comprendre dans une même langue sans parler de la manipulation, une invention terrible qui orientait, puis dirigeait et enfin imposait une manière de vivre. Imagine la prouesse pour s'exprimer alors qu'on ne connaît pas la langue. Avant que cette uniformisation n'envahisse le monde, on avait bien entendu essayé de communiquer par de rudimentaires gestes, rien à voir avec notre mode de communication élaboré, et ça marchait assez bien. Pourtant personne n'a eu l'idée de persister dans cette voie. Bien sûr, les humains manifestaient des expressions mais ils ne savaient pas les lire, les décrypter. Alors on a déployé le langage articulé unique et, comme par hasard, le code imposé était celui issu des civilisations qui spoliaient le plus la terre, des peuples les plus arrogants, ceux qui ne mourraient pas de faim mais qui se servaient des guerres comme de passe-temps. Mais ce langage n'était pas universel, alors on a utilisé l'image pour faire passer un seul message, assez simple toutefois, qui enjoignait le monde entier à vivre sur un même modèle. Le modèle de ceux qui avaient le pouvoir, tu as compris. On a du mal à saisir ce concept de pouvoir. Il faut admettre qu'une personne est inférieure ou supérieure à une autre, chose impensable. Il faut y ajouter cette volonté ahurissante de vouloir pour l'autre ce que l'on veut pour soi. A partir de là commence une lutte, parfois jusqu'à la mort, pour imposer sa façon de voir à son entourage, pire: à des milliers de gens qu'on ne connaît pas.

Ce langage parlé disposait de sa version écrite, comme nos schémas et nos signes. Là encore, plusieurs codes existaient. Non seulement tous ne parlaient pas la même langue, mais en plus ils ne l'écrivaient pas avec les mêmes signes. Je dois reconnaître que les écrits étaient cependant bien plus précis que le parlé. Nous avons quelques spécialistes de l'écrit et du langage, oeuvrant avec nous, les historiens, afin de mieux cerner cette civilisation. Je dois reconnaître que c'est là l'une des choses positives de cette civilisation. On dispose d'une quantité incroyable de témoignages du passé.

On peut penser que l'invention de l'écrit eu lieu en même temps que les fondations de cette société sans foi ni loi.

Le parlé est antérieur et s'est forgé sur une longue période.

Si nous avons écarté ce mode de communication c'est en partie parce qu'elle avait ses limites et des conséquences redoutables, mais c'est avant tout parce que nous y avons été obligé. Là, il existe une zone d'ombre, de doute.

Dernièrement, j'ai rencontré un confrère qui remet en cause la thèse commune selon laquelle notre incapacité à produire un langage articulé proviendrait d'une mutation génétique suite au fort rayonnement radioactif lors du cataclysme. L'utilisation de l'arme nucléaire en grande masse a modifié notre patrimoine génétique, permettant à une poignée d'entre nous de survivre dans un milieu vicié, mais causant des mutations irréversibles.

Notre génome est différent d'un pour cent par rapport à celui qui était le notre avant le cataclysme, cela est prouvé. Mon ami pose quantité de questions sans réponses au sujet de cette mutation.

Qu'importe, cette civilisation disparue, la notre en définitive, méritait de l'être en ce sens qu'elle n'a rien fait pour changer de cap, sortir de cette logique destructrice.

Elle n'a eu que pour objectif de se multiplier, d'écraser et d'asservir tout autour d'elle sans se poser de question. Tout ça sur une période ridiculement courte, à peine dix mille Révolutions. Il y a une morale à tout cela et on l'apprend dès le plus jeune âge. Lorsqu'on commet le mal, on récolte le mal. Quand on irradie le bien, cela nous revient toujours. Souris et on te sourira en retour.

L'écrit coïncide, comme je l'exprimais, avec le développement de cette culture : concentration d'un nombre toujours croissant d'individus aux mêmes endroits, saccage de la nature et pillage de ses ressources, volonté égocentrique de soumettre son voisin, de l'asservir. Se comporter finalement comme la vie sauvage et naturelle : se développer par tous les moyens à cette différence près qu'il n'y avait aucun plan. Une plante est opportuniste dans le désir de perdurer, les humains ont étendu leur ampleur sur le monde pour le résultat que l'on connaît. Le cataclysme.

Un suicide les yeux fermés.

Les images que tu m'as décrites sont le reflet quasiment exact de nos recherches. Comment se peut-il que ces rêves soient venus dans cette tête-là ? Pourquoi et dans quel but, s'il y a une finalité, ces songes ressurgissent lors de ton sommeil ?

Onirisme et génétique n'ont aucun rapport entre eux. Tu m'as certifié n'avoir eu aucun contact avec des historiens spécialistes de cette période; peut-être as-tu vu, dans ton enfance, des documents insoutenables même pour un adulte, ton cerveau les a enregistrés mais ton subconscient les a bloqués pour ne pas perturber ton existence et ils ressurgirent plus tard, lorsque ton esprit a considéré

que tu étais capable d'encaisser l'information et de la répandre.

En fait, c'est un mystère pour moi, comme sûrement pour beaucoup de gens, des érudits même. Il faudra rechercher les causes de ces effets pour t'en affranchir à tout jamais. Je pense que t'apprendre ce qui s'est vraiment passé peut aider à conjurer ces songes.

Bardamus avait de l'empathie pour Fantusieni. Pour lui, le jeune homme était un messenger. Peut-être ses songes allaient-ils éclairer un pan obscur de cette civilisation éteinte et aider à mieux comprendre d'où l'on venait. Après tout, des zones d'ombres subsistaient et quantité de questions restaient sans réponse, permettant à certains d'élaborer de dangereuses théories sur cette dernière extinction.

Il reprit le cours de son monologue.

Après seulement dix mille Révolutions de ce régime, la terre eut un sursaut d'orgueil et s'est débarrassée de ce parasite.

Le plus étonnant, c'est qu'au fur et à mesure que les indices de cette mauvaise route survenaient, les humains augmentaient leur pression sur leur environnement. En l'espace d'un passage de la comète du Nord, ce fut l'affolement.

La surpopulation menaçait l'équilibre : elle multiplia par dix.

Les ressources naturelles s'appauvrirent : ils en consommèrent de nouvelles, surtout des sources d'énergie, de celles qui demandent des millénaires afin de se reconstruire.

Cela induisant une pollution toujours plus importante, ils n'eurent de volonté qu'accroître le processus. Un cercle vicieux. Jusqu'à l'étouffement.

Les inégalités grandissaient tandis que les différences s'amenuisaient : chacun vivait à peu de détails près la même existence sur terre, qu'ils résident de l'un à l'autre bout du monde.

Leur éducation aurait pu les sauver, mais ils préféraient les réponses aux questions. Certains imposaient leurs vues, mêmes si celles-ci étaient bénéfiques, plutôt que de proposer à chacun de se développer par lui-même.

Le point le plus symptomatique de cet état fut l'invention des religions. Une doctrine, une morale sans doute excellente au départ, mais ensuite utilisée jusqu'à l'obscurantisme dans le seul but d'imposer ses propres idées, ses propres vues sur le monde à des millions de personnes. Des réponses simples et faciles aux questions si importantes.

Aimez-vous les uns les autres.

A chacun selon ses besoins.

Tu ne tueras point.

Mieux vaut être qu'avoir...

Des sentences au nom desquelles tout était construit à l'opposé.

Le paradoxe était que l'on pensait pour des masses, mais aucun échange véritable, d'égal à égal, n'existait. Ou bien il était perverti.

Il n'était pas rare de se sentir seul au milieu de la foule. L'entraide, la solidarité n'étaient que des mots, des idées, souvent mis en place par la collectivité, par des groupements, encadré, organisé, structuré, rarement spontané et individuel.

Qu'est-il advenu de cette société dérisoire ?

45. La fuite en avant.

Le progrès technologique a envahit le monde. Une médecine efficace mais basée sur la chimie. Une nourriture abondante mais toujours moins saine a inondé les tables d'une fraction de la population. Tandis qu'eux se gavaient, détruisaient leur milieu en asservissant le reste du monde, rejetant des déchets par tonnes, l'immense majorité du peuple survivait.

L'environnement, durablement touché par cette fuite en avant, commença à en pâtir. Les forêts reculèrent, la biodiversité se réduisit, nombre d'espèces animales et végétales disparurent. Puis, par le rejet constant de gaz polluants résultant d'une consommation sans fin d'énergie fossile, le climat évolua. Un effet de serre provoqua une hausse moyenne de la température à la surface du globe. Tu connais le fragile équilibre de cette terre, à peine deux à trois degrés en plus ou moins et nous sommes dans une période glaciaire ou bien une désertification massive nous guette.

Avec la fonte des glaces polaires, le niveau des mers s'accrût. Dans le même temps, l'eau potable vint à manquer, il y eut une pénurie des énergies non renouvelables qui provoquèrent de nouvelles guerres, cette civilisation ne sachant régler ses problèmes d'une autre façon.

De gigantesques épidémies s'étendirent partout dans le monde, résultat d'une alimentation de plus en plus chimique, les terres désertiques ne pouvant plus subvenir à une demande croissante.

De nouvelles maladies, incurables même chimiquement, virent le jour. S'attaquant au système neurologique ou immunitaire, empoisonnant le sang, rendant les hommes stériles.

Et puis, il y eut ce cataclysme nucléaire. Inventant toujours de nouvelles armes pour détruire, l'humain utilisa la fusion des atomes comme source d'énergie mais également comme arme de destruction. Des milliers de bombes explosèrent causant instantanément la mort de millions de gens, mais viciant l'atmosphère d'une radioactivité mortelle à plus ou moins long terme.

Les végétaux mirent des milliers de Révolutions pour s'assainir,

tandis que les animaux disparurent presque entièrement. Nous avons survécu. Une infime partie de cette civilisation qui s'était anéantie en même temps qu'elle avait fait table rase de la planète.

Les retombées radioactives qui n'avaient pas anéanties les quelques rescapés avaient modifié leur code génétique. En quelques générations seulement, notre patrimoine génétique différa d'un pour cent avec celui des humains d'avant le séisme.

La vie est plus forte que tous les cataclysmes.

Des graines enfouies dans ce désert germèrent à nouveau dès que les conditions furent convenables.

Comme à chaque grande extinction, de nouvelles espèces virent le jour, se développèrent, évoluèrent.

La nature a horreur du vide.

Nous n'avons jamais oublié les dérives des temps révolus. Et nous en avons fait une morale de vie. Nous vivons par et avec la nature. Nous la respectons en nous respectant nous même. Aucun asservissement d'aucune sorte. L'éducation est primordiale afin de former des esprits libres et différents, tout en respectant une égalité de droits et de devoirs. Nous nous efforçons de rester libre, débarrassés de toute servitude sociale, de toute dépendance quelle qu'elle soit, à commencer par nos propres émotions.

Notre alimentation est notre médecine. Nos rêves sont les révélateurs de notre psychisme et sont analysés par des spécialistes afin de prévenir le mal-être. Le toucher remplace les combats, une caresse vaut cent fois une gifle dans un conflit. Enfin, la plus grande méfiance face à la chimie et aux technologies, dévoreuse d'énergie pour peu d'effets.

Cela posé, je ne suis pas tout à fait convaincu par certaines affirmations concernant cette dernière grande extinction. D'après mes longues recherches, j'ai un doute sur cette histoire de radioactivité. Je dois rencontrer dès demain un généticien de grande envergure pour discuter de cette question primordiale à mes yeux.

L'humain a-t-il utilisé l'arme nucléaire à grande échelle ?

Tout cela n'a guère d'importance à tes yeux. Je ne peux que te conseiller de consulter cet ouvrage avec précision, la Dernière Extinction du génial Artimophis, qui a passé sa vie entière à rechercher les indices et les preuves de ce grand cataclysme. Son esprit de synthèse a fait merveille. Il a disparu il y a plus de cinquante Révolutions mais nous n'avons que peu progressé dans

nos recherches depuis, son intuition avait supposé ce que nous avons découvert depuis si bien que ce volume est d'une exhaustivité remarquable.

Bardamus brandissait un épais volume très usé.

Je te conseille aussi cet essai, réalisé par un collectif, qui s'attache plus au mode de vie, de survie plus exactement, de nos ancêtres. C'est une somme de détails parfaitement établis, chronologiques, donnant une vue du cheminement vers l'abîme.

La reliure donnait des signes de fatigue à cet ouvrage.

Fantusieni reparti avec les deux encombrant volumes dans les bras. Il avait de la lecture pour les prochaines lunes, et il espérait tout comme Bardamus que la confrontation entre cette somme de vérités historiques et ses rêves lui permettrait d'effacer ces images de son esprit lorsqu'il les auraient devant les yeux bien ouverts.

Bardamus devait partir dès le lendemain pour rencontrer un généticien passionné de cette période et cherchant, lui aussi, la vérité. Il ne devait revenir que dans une demi-lune et il pria Fantusieni de bien vouloir l'attendre. Il aurait peut-être des précisions à lui apporter, des révélations à fournir et il voulait savoir si la lecture des pages lui auraient été bénéfiques.

Fantusieni se résolu à rester dans le village des Neiges pour quelques journées.

46. L'ancien.

Le village était disposé tel un flocon, avec une place centrale où s'élevait la maison de Bienvenue, elle-même en forme de cristal de neige. Il alla se renseigner sur un endroit où dormir pendant quelque temps. L'hospitalité spontanée était courante mais rarement pour plus de deux ou trois nuitées. Néanmoins, il arrivait que des familles ou plus souvent des personnes seules acceptent de loger un voyageur pour plus longtemps, tissant ainsi de nouvelles relations toujours enrichissantes.

Là aussi, dans ce replis du monde, dans cette vallée oubliée, on n'avait pas perdu la notion de contact, d'échange si précieux à cette civilisation.

Il aimait la vie, cette vie simple et conviviale. Il l'aima davantage après avoir vu s'exprimer Bardamus sur ses ancêtres. Quelle chance il avait de pouvoir se mouvoir dans ce monde là. Quelques millénaires auparavant, il n'aurait tout simplement pas pu supporter sa vie. Il eut soudain de la compassion pour ces êtres qui finalement étaient bien différents des personnes de son monde. Il comprit leur besoin de s'évader par des drogues, ou simplement afin de pouvoir supporter une vie qui n'en était plus une. Une chose révélée par Bardamus l'avait choqué au plus haut point, maintenant il arrivait à comprendre. Le suicide, impensable ici, était courant autrefois.

La tête encore emplie de ces pensées tournoyant comme une volée de jeunes oiseaux, ses pas le baladèrent dans cette vallée, cette combe plus exactement où quelques névés subsistaient, la saison morte étant pourtant passé depuis quelques lunes.

Comment une même espèce, la sienne en l'occurrence, pouvait avoir vécu de telle façon ? Cette arrogance, ce mépris de la nature l'avait mené à sa perte. Mais un étrange sentiment s'installa alors : si nous avons été capable de tant d'ignominie, nous sommes encore susceptibles de recommencer.

Il se jura de demander des précisions sur les causes de cette dérive à Bardamus lorsqu'il rentrerait, puis il songea à ces deux ouvrages. La réponse était sans doute tout simplement dans leurs nombreuses pages.

A la Bienvenue, on lui indiqua la hutte d'un ancien. Il le trouva assis sur un banc sculpté dans un tronc d'arbre, à quelques pas de sa cabane, somnolant sous un pin d'une belle envergure. Au son de ses pas pourtant feutrés par une bonne épaisseur d'épines, le vétéran ouvrit les yeux, son visage retrouvant instantanément les couleurs de la haute montagne. Fantusieni se présenta et une conversation s'engagea. Il n'était pas mécontent de retrouver des rapports francs et sains, non que la compagnie de Bardamus était pesante, c'étaient plutôt ses révélations qui l'avaient profondément choqué.

L'ancien, qui devait avoisiner une comète du Nord d'âge, raconta son amour pour ces montagnes. Toute sa vie, il les arpenta dans toutes les longueurs et toutes les hauteurs.

Dès son plus jeune âge, il aimait se balader sur les rochers autour du village, s'éloignant parfois au-delà de la forêt de résineux. Puis, en grandissant, il s'éleva. Il connut les vires, les balcons, les dièdres, les pics, les sommets, les glaciers et leurs sournoises crevasses, le gel au petit matin, le vent tourbillonnant, la brûlure du soleil sur la peau en plein été, la neige et la foudre. Son tour du monde, il l'effectua sur les plus hauts sommets de la terre, arpentant tous les continents, gravissant les plus belles montagnes. De ce périple d'une dizaine de Révolutions, il ramena un carnet débordant de croquis divers, des images en pagaille dans sa tête et surtout, une sagesse sans borne.

Lorsqu'on a vu tant de beauté, traversé toutes ces difficultés, rencontré le monde entier, on ne peut qu'être humble et relativiser chaque chose, bonne ou mauvaise. Les habitants de la combe lui demandent souvent conseil, le considérant un peu comme un maître des Rêves.

Le vieil homme l'invita à entrer se reposer et déguster un repas frugal mais tellement parfumé que Fantusieni fut rapidement rassasié.

Surpris par cette cuisine peu en rapport avec les plats que l'on avait pour habitude de consommer dans les vallées montagneuses, l'Ancien s'expliqua.

Il avait non seulement ramené de son Tour du Monde des souvenirs, une sagesse, des images pour une vie entière, mais aussi la passion de l'art culinaire découvert là-bas, très loin vers les terres où le soleil se levait. Des centaines de montagnes s'imposant sur des milliers de Longueurs. Le paradis des amoureux de l'altitude, un éden pour les passionnés de montagne, de verticalité. Là-bas, la

troisième dimension était une réalité de chaque seconde.

A chaque Révolution, il partait, marche nonchalante, vers le port le plus proche, distant de plusieurs jours tout de même. Il rentrait, écrasé sous le poids d'épices et de condiments.

Dans ces pays du levant, la nourriture n'est pas différente de celle d'ici. Le secret réside dans l'art d'une préparation soignée et d'un accommodement particulier. C'est toujours la même histoire. Les produits de base sont toujours identiques. C'est le savoir-faire qui fait toute la différence.

Nous sommes tous constitués d'à peu près un nombre égal de mêmes cellules et pourtant chaque être est différent, physiquement et moralement.

Nous avons tous deux bras et doigts, un visage et pourtant chacun s'exprime à sa manière propre.

Les matériaux sont partout les mêmes, de la pierre, du bois, des végétaux, de la terre mais pas un village ne ressemble à son voisin.

Il n'existe qu'un seul soleil et chaque coucher est inédit. Le monde entier est fabriqué à partir du même carbone et il foisonne de tant de merveilles.

A le regarder s'exprimer avec cette lenteur propre à ceux qui ont l'habitude de gravir les sommets, Fantusieni comprit que la sagesse du doyen n'était pas feinte.

Son nom était Ravanal mais tous le surnommaient l'Ancien.

L'intérieur rustique ne déplut pas à Fantusieni. Une grande table en bois, travaillée par les années, occupait tout l'espace. Deux bancs usés l'ornaient. Une cheminée collée au mur face à la porte était surmontée de plusieurs étagères où trônaient quelques vestiges montagnards : des pierres précieuses, un piolet, une vieille paire de chaussures. Il était rare qu'on utilise encore une simple cheminée pour obtenir de la chaleur. Le plus souvent, des panneaux solaires transformaient l'énergie du soleil par une ventilation douce ou bien de petits appareils très commodes décomposaient certaines graines très réactives en donnant une bonne chaleur sans rejeter le moindre gaz, à peine quelques particules elles même traitées avant de s'échapper au dehors.

Ravanal, très prolixé quand il s'agissait de parler de ses aventures en montagne, ne s'exprimait que par quelques expressions faciales pour les choses courantes. Il n'avait pas le geste facile des peuples

volubiles.

Fantusieni dormit d'un sommeil sans rêves. Il savait par les Maîtres des Rêves qu'on rêve obligatoirement chaque nuit, mais il ne se souvenait d'aucune image ce matin. Peut-être l'historien avait-il raison en lui proposant de parcourir les ouvrages prêtés hier. La solution était peut-être là, en confrontant le monde de ses rêves à celui, englouti, qui fut le notre autrefois.

Il passait une grande partie des journées fraîches et pluvieuses plongé dans les documents prêtés par Bardamus. Les matinées ensoleillées le voyait arpenter les pentes de la grande combe, toujours plus haut, les récits du vieux Ravanal motivant ses escapades. Il aidait à la préparation des repas, se rendait utile également au village, donnant ici ou là quelques conseils musicaux, prêtant la main à quelque entreprise d'envergure, partageant la vie quotidienne des habitants à priori renfermés sur eux-mêmes. Il découvrit une réelle et puissante solidarité et une chaleur dans leurs rapports assez rare. Il se souvenait lors de son Tour du Monde que les peuples les plus durement éprouvés par le climat ou installés à l'écart des grandes routes, reculés dans les montagnes par exemple, avaient un côté peu avenant, mais qu'en restant quelques journées à leur contact on découvrait une richesse insoupçonnée. Trop habitués à être confrontés à l'isolement, ils s'étaient inconsciemment fabriqué une carapace sous laquelle battait bien souvent un cœur d'or.

Quand Bardamus revint, il faisait quasiment partie du village, était considéré comme un des leurs.

La lecture des deux livres fit l'effet d'un exutoire. Les rêves s'espaçaient de plus en plus. Les terribles images étaient toujours là, tapies dans les replis de son cerveau, mais n'apparaissaient que plus rarement. Comme si le fait de découvrir en plein jour et parfaitement lucide les mêmes images qui peuplaient inconsciemment ses nuits passées provoquaient un court circuit. Ce monde révolu apparaissait au grand jour, devant ses yeux grands ouverts et n'hantaient plus ses nuits.

Il repensa à un enseignement d'un médecin des troubles physiques. La douleur est très importante pour permettre de rester en bonne santé. Ces propos paraissaient en totale contradiction dans cette société hédoniste, pourtant le thérapeute insistait.

La douleur est un signal d'alarme au même titre que la faim, la soif

ou la fatigue. Le corps envoie des messages constamment. On doit être à l'écoute continuellement et savoir interpréter ses avertissements. La douleur n'est que la prévention, un garde-fou au bon fonctionnement de l'ensemble de la personne.

Afin de ne pas se laisser dominer par la souffrance, on l'apaisait par un cocktail de racines et de plantes aux effets calmants et on recherchait la cause du trouble. Mais certains préféraient à cette pharmacopée, toute naturelle qu'elle soit, commander à la douleur, savoir l'orienter, en faire une alliée. Préférer influencer la souffrance plutôt qu'elle ne vous dirige. Être maître de ses blessures tout comme on l'était de ses émotions.

En se plongeant ouvertement et consciemment dans le monde de ses rêves en plein jour, au fil des pages des ouvrages consultés, Fantusieni appliquait à la lettre ce même principe qui permettait de dominer la douleur.

Était-il en voie de guérison?

L'historien l'espérait. Il revenait grandement stimulé par son entrevue avec le généticien. Excité comme une puce, il rapporta cette rencontre toute la soirée. De nouveaux faits avaient été mis à jour, il ne tarissait pas d'éloges sur son entrevue. De grandes avancées allaient être possible dès lors. Il allait recevoir la visite d'autres généticiens, convoquer une réunion d'historiens et il demanda à Fantusieni de l'accompagner en tant que témoin des temps révolus, en quelque sorte. Il pensait que cela aiderait aussi le jeune homme à chasser ses images de sa tête en les révélant aux meilleurs spécialistes du monde.

47. La marche.

Fantusieni était à nouveau embarqué dans une nouvelle étape de sa vie, qu'il ne maîtrisait déjà plus tout à fait. Il se mit à réfléchir sur son indépendance, les choix que peut faire un homme libre. Libre, l'est-on jamais ?

Il erra sur les pentes tout le reste de la journée, son esprit vagabondait au rythme de ses pas. Rien de tel que le tricotage des jambes pour aider à fixer une idée, organiser une pensée. Sa foulée était un métronome. Marcher parmi les plantes et les animaux. Marcher parmi les hommes. Fantusieni comprit le bien fondé de l'institution du Tour du Monde. Davantage que le besoin de rencontrer d'autres gens, de partager d'autres cultures, de vivre différemment, il s'agissait d'abord de marcher. Marcher pour se construire.

Le lent balancier rythmé par la succession des pas permettait aux idées de se construire, de se développer, comme une mélodie peut se déployer sur un tempo approprié. L'apparente monotonie du mouvement, à chaque pas recommencé, devenu instinctif, subliminal, autorisait l'esprit à vagabonder parmi une nébuleuse d'idées sans fin. En marchant, on voyageait davantage dans sa tête que dans l'espace.

Se déplacer à la vitesse de ses pas nouait un lien géographique entre les lieux traversés, tandis qu'une allure supérieure annulait toute relation topographique. Fantusieni se souvenait s'être endormi lors d'un voyage effectué dans une carriole tractée par de puissants zèbres. Lorsqu'il s'était réveillé, les landes de fougères ornées de blocs de granit avaient laissé place à une toute autre ambiance. De véritables canyons avaient creusé le sol, laissant ça et là quelques îlots de roche rouge, pointés vers un ciel débarrassé de nuages indolents, prêts à crever leurs lourds abcès de pluie glaciale.

Choqué et bouleversé, il lui avait fallu quelque moment pendant lequel il s'était senti perdu, physiquement perdu, comme on peut l'être dans un océan de brouillard, sans repère, transporté dans une autre réalité, un nouveau monde définitivement séparé de celui d'où l'on vient. Comme une mélodie en chasserait une autre sans transition, comme ces torrents de montagne qui semblent calmes et

paresseux juste avant le déferlement bruyant d'une cascade vertigineuse. Cette déambulation lente permettait de relier les paysages entre eux tout comme elle structurait les idées entre elles. L'allure de la marche à pied permettait principalement les rencontres, les échanges, alors qu'un moyen de locomotion plus rapide interdisait tout contact naturel. La célérité, en faisant gagner du temps, faisait perdre un peu de vie. La lenteur était le secret d'une vie remplie, épanouie, vécue comme le bien le plus précieux de l'existence.

En avançant au rythme de ses enjambées, on traversait une nature qui nous possédait et non l'inverse. On pouvait sentir l'odeur des arbres se répandre dans la forêt, respirer les nuances subtiles portées par le vent, écouter les sons et les bruits nous parvenir sans être déformés par l'espace, observer tous les détails qui s'offrent à qui sait ouvrir les yeux.

La marche réveillait tous les sens, leur permettant de s'exprimer en apportant une opulence de richesses pour l'esprit et le corps.

Enfin, l'art de se déplacer sur ses jambes permettait à l'organisme de réguler ses toxines. Allié aux jeux, massages et diverses gymnastiques, déambuler grâce à sa propre énergie ajoutait au travail des muscles et au bon fonctionnement corporel, débarrassé de toute graisse inutile et superflue. Les tendons se fortifiaient, les artères se consolidaient par une circulation sanguine régulière, tout l'être bénéficiait d'une thérapeutique simple et à la portée de tous.

Si les pieds étaient un moyen simple et efficace de se déplacer, ils étaient aussi le siège d'une attention constante et régulière. La plupart se déplaçaient pieds nus et la voûte plantaire était devenue plus résistante tout en gardant une souplesse. Le cuir de la peau s'était renforcé sans se durcir.

Si chacun avait sa façon particulière de s'exprimer, de ressentir le monde et de concevoir ses propres idées, il avait avant tout une unique manière de marcher. Il n'y avait pas deux démarches semblables. En se déroulant au sol, la plante du pied effectuait un massage qui se répercutait dans tout le corps, principalement au niveau des articulations et de la colonne vertébrale. Certains possédaient une aisance toute particulière, spécialement sur des terrains difficiles. C'était le cas de Bardamus, aussi à l'aise sur le rocher que dans les branches des arbres. Ses pieds se positionnaient d'eux-mêmes à l'endroit précis qui offrait la meilleure prise,

l'équilibre parfait.

Cependant c'est bien le Gardien de la Mémoire Collective qui ripa sur un rocher aux arêtes tranchantes comme des couteaux. Ils n'avaient pas parcouru trois journées de sentiers.

Une plaie déchirait son mollet sur toute la longueur, depuis le tendon jusqu'au creux du genou. Le sang se répandit tandis que Bardamus, sans s'affoler une seconde, levait déjà sa jambe.

Un instant d'inattention avait sans doute provoqué ce déséquilibre. L'historien était le premier surpris.

Fantusieni lui prodigua les premiers soins, désinfectant la plaie à l'aide d'un liquide que chacun portait sur soi dans un petit sac. La capacité à porter secours aux autres comme à soi même était l'une des bases de l'éducation. Tous devaient connaître les gestes simples à employer lors d'accidents survenus loin des villages qui comptaient au moins un Réparateur.

Fantusieni appliqua ses mains de part et d'autre de la jambe meurtrie afin de freiner l'afflux sanguin assez important lors d'une marche. Puis il effectua un bandage de fortune, comprimant la blessure. Il aurait besoin de recoudre certainement.

Deux garçons bien costauds avançaient d'un bon pas sur le même chemin. Fantusieni héla les deux sportifs et, ensemble, ils portèrent l'historien vers le plus proche village.

48. Réparateurs et préventifs.

C'est au petit pas de course que le convoi entra dans un minuscule village où les habitations s'étaient blotties les unes aux autres, serrées comme le lierre autour du tronc de l'arbre. Il n'y avait pas de Bienvenue, juste un kiosque informatif. On alla chercher le Réparateur qui apparut aussitôt.

Il était court et massif, ses doigts semblaient des boules accrochées à des pognes immenses. Sa tête était plus vissée que posée sur des épaules aussi larges qu'il était ramassé. Un visage souriant, aussi rond que chaque partie de son corps, un nez inexistant et des yeux remuants en tout sens comme s'ils voulaient s'échapper de leurs orbites.

Sans même un geste ou une question, ne demandant aucune explication, il ôta le bandage et sans aucune cérémonie commença ses soins. Il s'activait sur les blessures comme un animal sauvage affamé découvrant une pitance inespérée.

Il remédiait au plus pressé, les palabres attendraient. L'urgence dans laquelle le Réparateur travaillait semblait son quotidien. Ses membres courts et ses gros doigts faisaient des merveilles sur la blessure de l'historien.

La médecine se partageait en deux spécialités.

Celui qui soignait Bardamus était un Réparateur. Il s'occupait autant de doigts cassés, d'entailles diverses, comme d'exécuter les opérations les plus complexes. Ses gestes étaient vifs et précis. Aucune hésitation ne l'habitait. Aucune hiérarchie n'existait dans son esprit. Un petit bobo valait autant qu'une intervention lourde, il y consacrait tout son savoir faire et sa concentration. La souffrance est universelle. On ne doit ni la négliger ni la fuir. La douleur est un signal que le corps envoie au cerveau. Il faut savoir l'accepter afin de mieux se connaître. Fuir la douleur c'est fuir ses responsabilités, devenir esclave de son propre corps. Bien connaître la souffrance permet de la réduire, de devenir son maître.

Les réparateurs agissaient le plus souvent dans l'urgence, qu'il s'agisse de cassure ou de coupures.

Les Réparateurs intervenaient sur toutes sortes d'accidents, leur rapidité et leur précision étaient mises à contribution. Pas de temps à perdre.

Plus rarement, ils étaient amenés à pratiquer des interventions concernant la médecine proprement dite. L'urgence n'était alors plus de règle. Le Réparateur devenait un vrai chirurgien, résolvant un dysfonctionnement physiologique.

C'était l'aveu de l'échec du Préventif, le vrai médecin corporel.

Il était, au même titre que le Rêvêlateur, l'un des personnages les plus importants de la société.

Il consultait régulièrement ses patients, selon un rythme qui dépendait de la région et des coutumes, environ une fois toutes les trois ou quatre lunes, parfois seulement une ou deux fois par Révolution. Tous avaient rendez-vous avec lui, qu'ils soient bien portant ou souffrant de désagréments plus ou moins importants. Chacun devait noter la composition de ses derniers repas et apporter ses déjections du jour. Par l'analyse des selles, le Préventif orientait son diagnostic, décelait un dérèglement du métabolisme présent ou à venir. Parfois, en complément, il était nécessaire de pratiquer une prise de sang en utilisant une espèce particulière de moustique. On déposait l'insecte sur la peau, il prélevait juste la quantité nécessaire de sang pour l'analyse, puis injectait un sérum anticoagulant. L'insecte était ensuite dûment analysé. Un prélèvement de salive ou de cellules mortes pouvaient préciser le diagnostic. Ces ponctions nécessitaient l'emploi d'un matériel plus sophistiqué, ils n'étaient utilisés que dans des cas plus subtils.

Les causes de troubles plus sérieux qui ne tarderaient pas à se développer étaient révélées, puis soignées de la même façon qu'une jeune pousse tordue peut donner le plus bel arbre si on lui prodigue les soins nécessaires le plus tôt possible.

Un Préventif doué ne soignait jamais. En revanche, il savait apprécier les subtils changements, noter les imperceptibles troubles, deviner les finesses et les nuances dans le métabolisme de chacun. Connaissant ses patients, il savait que les désordres corporels provenaient essentiellement du psychisme. Le cerveau commandait tout, y compris ce qu'on ne lui avait pas demandé. Il était son maître avant tout, constitué d'un subconscient alertant l'être de périls que la conscience ne voyait pas encore ou ignorait.

Une hygiène de vie sans faille limitait les rebellions de l'esprit sur le

corps.

Dans l'immense majorité des cas, le Préventif diagnostiquait d'après les selles du patient un désordre déjà latent qui déclencherait plus ou moins rapidement des symptômes plus sérieux. Il corrigeait alors le régime alimentaire, préconisait une hygiène de vie légèrement modifiée. Le Préventif agissait en amont, travaillait sur les causes tandis que le Réparateur soignait les conséquences.

Plus rarement des tests plus approfondis étaient nécessaires afin de déterminer les causes et l'évolution de symptômes plus importants ou moins évidents à déceler dans les rejets de l'alimentation.

La nourriture était en effet la première médecine, l'alimentation le meilleur des médicaments.

Le Préventif examinait minutieusement les déjections car elles étaient le résultat de l'action de la chimie corporelle sur l'alimentation. Si l'analyse sanguine offrait une parfaite vue du métabolisme, les selles permettaient de préciser tel dysfonctionnement digestif. Si le corps peinait à transformer les aliments, manquant son rôle de démolisseur de particules ou peinant à infuser celles-ci dans le corps, le Préventif le remarquait d'emblée. Cette prévention permettait de déceler à temps les troubles à venir et pouvoir y remédier par une orientation des repas sans avoir recours à une médication composée de concentré de plantes. Bien qu'entièrement naturelles, sans aucun apport chimique, les potions étaient à utiliser avec parcimonie, on leur préférait des traitements plus longs mais plus doux pour le métabolisme.

Si le Réparateur était de fait un peu chirurgien, le Préventif était nutritionniste avant tout. Il connaissait les influences d'un environnement donné sur une personne précise et l'apport des molécules ingérées pouvait modifier un processus enclenché. Le Préventif était le jardinier du corps. Il confortait une carence, palliait à une insuffisance, éliminait les toxines néfastes, consolidait les défenses naturelles.

Parfois, un séjour dans une autre région était prescrite, une activité conseillée, un rythme de vie préconisé.

Il arrivait parfois que des thérapies plus précises soient indiquées. Ainsi l'action de parfums s'était révélée particulièrement efficace dans les traitements préventifs de troubles sinusoïdaux ou de certains maux de tête. La thérapie musicale, qui passionnait on s'en doute Fantusieni, était également d'un grand intérêt pour bon

nombre de Préventifs. Elle avait un réel rôle dans les cas de stress déclaré ou à venir. On utilisait également très souvent l'eau. Le corps immergé retrouvait ses sensation utérines de fœtus, déclenchant un processus de guérison plus rapide. Certains Préventifs conseillaient aussi l'action de la couleur et de la lumière dans certains cas de tristesse due à la perte d'un être cher. Enfin, le massage était une arme redoutable contre les désagréments musculaires, articulaires, parfois également digestifs. En malaxant, en caressant la peau, on agissait à la fois sur le moral mais surtout sur le corps, décontractant, apaisant, éliminant les toxines. Les récepteurs placés sous l'épiderme étaient autant de minuscules Préventifs, déclenchant une armée de molécules bienfaitrices. Le plus souvent, le Préventif se contentait d'examiner puis dans un large sourire et un geste rassurant donnait rendez-vous au patient pour le prochain contrôle.

Bardamus sortait de la cabane claudiquant sur sa jambe gauche. Le Réparateur avait été comme d'habitude d'une grande rapidité et d'une exemplaire précision. Sa jambe droite était bandée dans un épais tissu bien serré. Il devait garder cette attèle trois jours durant, évitant bien entendu la course à pied, ce qui fit rire à la fois Fantusieni et l'éclopé sachant l'un et l'autre que cette recommandation n'aurait aucun mal à être suivie. La plaie recousue aurait le temps de se cicatriser en surface, il faudrait davantage de temps pour une guérison complète, Bardamus n'étant plus de toute jeunesse.

Ils passèrent trois jours à flâner autour du village replié sur lui-même, comme ces villages de montagnes blottis au fin fond d'une vallée. Ici pourtant, les collines étaient moins oppressantes. Personne ne put leur expliquer pourquoi il en était ainsi. Les habitants avaient, de mémoire d'anciens, toujours connu cette disposition.

Une nuit assez douce, Fantusieni entreprit de gravir un modeste sommet qui surplombait le village pour y passer la nuit et bénéficier du lever de soleil au petit matin, un spectacle assurément bouleversant. Il voulait prendre du recul vis-à-vis de toutes ces nouvelles informations qui bombardaient son esprit, s'aérer les neurones encombrés d'abominables révélations sur les origines, sur ce que son antique peuple avait fait subir à la terre et à lui-même.

49. Consommation.

La nuit le surprit au sommet de la humble montagne où de gros rochers d'un blanc cassé aux nervures bleutés égayaient une pâture rase. Le soir était doux. Il s'allongea sur l'herbe rase et s'endormit, bercé par une brise à peine sensible.

Les images atroces revinrent.

Des mégapoles noyées sous un épais voile de fumées, des millions d'individus se pressant en tous sens, la technologie ayant remplacé la nature. Puis, imperceptiblement, le va et vient ralentit. S'arrête. Tout semble fixé pour l'éternité. Au pied d'un immeuble touchant les nuages, dans une minuscule anfractuosité du béton où la poussière s'était accumulée, une graine germe. La fine tige se fraye un chemin parmi le goudron. Si délicate, si fragile, elle n'a que la détermination de la Vie contre laquelle tout l'acier et tout le béton ne peuvent rien. Elle grandit, provoquant de nouvelles crevasses d'où émergent d'autres plantes. Une jeune forêt commence de gagner sur le verre et le plastique. Les fumées et le brouillard se dissipent lentement. Enfin, le soleil brille sur une ville désormais emprisonnée par de grands arbres, des lianes pendues du haut de leurs branches. L'eau condensée forme de minuscules mares. Bientôt, un cours d'eau traverse les blocs de bétons broyés par la force du végétal. Les insectes colonisent sans tarder les lieux amenant dans leur sillage les premiers prédateurs. Les chants d'oiseaux emplissent le ciel d'une pureté originelle. Les ruines de l'ancienne mégapole sont enfouies sous une épaisse couche d'humus lorsqu'un bipède fait son apparition, puis une tribu s'installe à l'endroit même où bien des Révolutions avant la nature avait été bannie.

Fantusieni se réveilla, l'esprit clair. Il n'avait plus cette impression d'être englué dans ses songes une fois les yeux ouverts, pendant cette fraction de temps où l'on ne sait pas si l'on rêve encore ou si nos yeux voient la réalité, lorsque les images de la nuit semblent se mélanger aux perceptions bien réelles du petit matin.

Il se leva. Sa respiration était profonde, lente, apaisée. Au levant, une fine lueur annonçait une nouvelle journée sans nuages. Ces

derniers temps, ses cauchemars s'étaient espacés mais c'était la première fois depuis bien des Révolutions qu'il avait un rêve aussi positif, plein d'ardeur et d'espoir, qu'il s'en souvint aussi précisément.

L'horizon paraissait lointain, des croupes de collines s'étendaient devant ses yeux. Le ciel s'était éclairci, ne subsistait qu'une vague ombre bleue sombre dans son dos. Il entourait ses genoux de ses bras et attendait. Là-bas, bien loin, les brumes s'épaississaient sur l'horizon qui envoyait quelque clarté nouvelle. Une nouvelle journée s'annonçait timidement comme un être tout ensommeillé s'étire sous ses draps froissés. Alors l'astre daigna projeter un faible rayon qui fit changer de ton le ciel dans son ensemble. L'aurore naissait sous ses yeux. Et une fois encore il fut bouleversé. C'est comme si tout recommençait. La terre vierge, l'innocence des débuts. Un monde pur et intact. Aucun nuage ne réfléchissait une lumière encore balbutiante. C'était un simple lever de soleil, sans fioritures, sans grandiloquence, sans prétention.

Il frissonna. Une rosée bien fraîche s'était étendue sur l'herbe. Les muscles encore raidis par la nuit sous les étoiles, il dévala la colline d'un pas alerte. Il se sentait, sinon guérit, du moins en sursis.

Au pied de la colline, il plongea dans la douce rivière qui serpentait, ses flots reflétant le soleil en des milliers d'étincelles. Il en ressorti frissonnant mais avide de savoir. Il retrouva Bardamus.

Ils s'exprimèrent sur le seul sujet qui les passionnait tous deux, pour des raisons toutefois bien différentes.

Le plus difficile était de comprendre cette civilisation disparue, quelles étaient ses motivations. Comment pouvait-on supporter de vivre ainsi ? L'historien reconnut que même après une vie entière consacrée à ce sujet, il était toujours surpris lorsqu'il s'immergeait dans les détails de cette époque. L'échange ce matin portait sur l'étrange rapport aux objets : la consommation.

Contrairement à nous, nos ancêtres n'avaient pas de classification précise pour désigner les objets dont ils se servaient... ou pas.

Les Journaliers, objets essentiels, étaient utilisés chaque jour, ils variaient d'un individu à l'autre, personne n'ayant tout à fait le même style de vie que son voisin, ce qui nous différençait encore de cette civilisation enfouie. Les Journaliers étaient les seuls objets que l'on pouvait posséder d'une façon privée.

Nos ancêtres n'avaient pas ce même rapport aux objets, quelque

chose de délirant. Au lieu d'utiliser les objets quand ils en avaient réellement besoin, ils fabriquaient une quantité toujours plus grande d'ustensiles qu'ils s'acharnaient ensuite à disséminer quitte à en créer le besoin.

Le point essentiel de ce processus étant que, dans ce monde inouï d'avant le dernier cataclysme, tout objet devenait une marchandise. Le commerce d'alors n'avait rien à voir avec nos échanges, nos trocs. Chaque chose avait son prix, non seulement les objets physiques, mais aussi la connaissance, les divertissements, le travail, et puis des notions abstraites comme la liberté, le voyage, même la sexualité. Les échanges étaient d'autre part pervertis par un concept particulièrement étrange, mais d'une logique implacable dans ce monde-là, basé sur le commerce et la consommation. La monnaie, l'argent.

Le prix avait remplacé la valeur.

Une fois de plus, cette civilisation marchant sur la tête avait inventé un procédé virtuel tout comme elle avait instauré d'imaginaires frontières qui séparaient les gens entre eux, devenant un prétexte aux guerres. L'argent permettait de vendre et d'acheter mais surtout créait les inégalités qui étaient le fondement de ce monde. En son nom, tout devenait possible. Le pire de l'âme humaine s'exprimait pleinement. On volait, on arnaquait, on dissimulait. Ce qui n'aurait dû rester qu'une simple monnaie d'échange régulaient le monde, asservissait autant ceux qui en étaient démunis que ceux, plus rare, qui possédaient argent et richesses. Ils se barricadaient de peur qu'on les vole comme eux avaient, d'une certaine manière, volé leur monde.

Plus pernicieux était le système qui faisait tourner la planète. En inventant le prêt, les humains avaient fait de l'argent leur maître. Ils n'étaient plus que les esclaves consentant. Le travail n'enrichissait pas son homme, seuls les intérêts prospéraient, creusant d'autant plus les inégalités.

Tout se vendait, s'achetait. De ce processus naquît la pire machine à aliéner que le monde d'avant ait connu. La publicité. On ne produisait pas pour répondre à une demande mais il fallait créer cette demande, l'orienter, la contrôler, la diriger. On vanta, très souvent par le mensonge, les qualités d'une nouvelle technologie, les atouts de services performants, la noblesse de tels produits, la vertu d'une nourriture soit disant saine, les mérites d'un style de vie

partagée par tous.

Très vite, les slogans ne vantèrent plus uniquement des objets, mais modulèrent l'esprit. Consommant les mêmes biens de la même façon, les populations finirent par vivre pareillement. Les inégalités grandissaient mais les différences s'amenuisaient, disparaissaient au grand bonheur des maîtres de la production en masse qui pouvaient ainsi écouler par millions leurs nouveautés.

Après avoir consommé les mêmes objets, on pensa de la même façon. Un comportement orienté et guidé par des formules publicitaires voulues par quelques uns. Ce modèle de société de consommation causa la disparition de nombreuses cultures et coutumes, l'art devint identique et fade. La pluralité disparut dans le même temps où un semblant de diversité apparaissait. Les objets qui se multipliaient n'étaient que les clones des mêmes idées sans cesse renouvelés.

La vitrine avait prit toute la place. Les apparences régnaient sur un monde bondé de marchandises mais vide de sens.

On était arrivé à un point où les deux tiers du monde fournissaient au tiers restant le superflu en permettant à une poignée d'individus de s'enrichir.

Là, je dois une précision. Ce terme n'avait pas la même signification qu'aujourd'hui. Ils n'étaient pas riches de savoir, de vécu, d'expériences, de contacts, de chaleur humaine, d'idées, d'imagination. La richesse ne se concevait que matériellement.

Nous utilisons les objets, les matériaux, la technologie pour nous aider à vivre. Nos ancêtres vivaient pour les consommer.

On consommait davantage qu'on n'utilisait.

On communiquait mais on n'échangeait rien.

On vivait ensemble dans d'immenses concentrations, mais seuls.

On vantait la nature mais on la détériorait.

On inventait une technologie afin de s'émanciper et on en devenait esclave.

On guérissait quantité de maladies tout en induisant de nouvelles.

On repoussait les limites mais la liberté rétrécissait.

Ces échanges avec l'historien tout comme la consultation des ouvrages liés à cette période donnait le tournis à Fantusieni. Cela dépassait l'entendement. Il comprenait pourquoi on n'entrait pas dans les détails de ce lointain passé lors de l'enseignement pour les

plus jeunes. Même un esprit aguerrri, équilibré et raisonnable avait des difficultés à appréhender et saisir une si inconcevable façon de vivre. Cela dépassait l'entendement.

Il fallait se vider l'esprit de ses repères pour se plonger dans ce passé tumultueux. Ce qui intriguait Fantusieni au plus haut point était comment tout cela avait commencé. Bardamus lui présenta un nouveau recueil essentiellement basé sur les causes d'un tel désastre, intitulé « aux origines du cataclysme ». Ce qui frappait, c'était la rapidité avec laquelle tout s'était déroulé. En à peine dix mille Révolutions. Cela représentait certes plusieurs centaines de générations mais au regard de l'Evolution cela avait prit le temps de se saluer.

50. Questions et réponses.

Bardamus lui demanda comment évoluait ses rêves. Fantusieni répondit qu'ils s'espaçaient et qu'il avait même fait un rêve assez surprenant, comme si la nature reprenait ses droits. L'historien remarqua que c'est ce qui avait dû se produire une fois l'homme et les grands mammifères réduits à des populations infimes. La nature a horreur du vide. Une place laissée libre ne le reste jamais très longtemps. Déploiement et diversité.

Bardamus pensa que l'esprit de Fantusieni étant occupé dans la journée par toutes ces informations, il devait être repus la nuit. L'étude de cette période vue dans ses propres rêves était une dérivation, un palliatif à ses accès nocturnes. Comme si son cerveau faisait une overdose de renseignements, de détails, de précisions pendant la journée et que son inconscient ne fabriquait plus d'images, ces mêmes images largement inspirées par ses lectures au cours de la journée. Il avait le sentiment que les rêves n'avaient été qu'un prétexte afin que le jeune homme ne s'intéresse plus précisément à cette période passée, comme une alerte. Mais dans quel but?

Il devait absolument l'accompagner rencontrer des généticiens, les seuls spécialistes selon lui pouvant trouver le pourquoi de cette interrogation et peut-être, lui apporter une vision nouvelle sur l'évolution de l'espèce, cette étrange mutation due à la radioactivité engendrée lors du conflit. Mutation que remettait en cause certains de ses amis. Certaines preuves ne cadraient pas avec une telle hypothèse.

Après une journée à exprimer ces questions, à se plonger dans les ouvrages historiques, Bardamus et Fantusieni allèrent se détendre à la Bienvenue, rencontrer de nouveaux arrivants, s'aérer l'esprit en échangeant avec des inconnus. Dès le lendemain, ils se mettraient en route afin de rencontrer les spécialistes pouvant éclairer le monde sur leur passé. Bardamus espérait enfin comprendre ce qui s'était réellement passé, trouver les réponses aux multiples questions d'une vie entière.

L'adage le précisait : une question vaut dix réponses. Sur le chemin de la vie, le questionnement représentait ce qu'il restait à parcourir,

les solutions symbolisaient le trajet effectué. Un autre dicton annonçait qu'on avait toujours ses interrogations devant soi tandis que l'on tournait le dos à ses connaissances. Le désir d'apprendre, la volonté de se cultiver, porté par une curiosité de chaque moment, tout les sens en éveil, apportait un bien être égal au plaisir de jouir de chaque instant. Du plaisir immédiat que les sens procuraient s'y ajoutait la satisfaction de se construire, d'avancer en s'élevant sur la pente de l'existence.

Un état d'esprit partagé non seulement par ceux dont l'activité était basée sur la recherche, historiens, scientifiques, mais par tous, du jardinier au mathématicien, du forestier au tisserand. De l'activité la plus rébarbative pouvait naître ainsi un intérêt. Une pratique futile ou répétitive devenait intéressante si l'on cherchait la perfection.

Une vie entière ne suffisait pas à tout savoir. L'inconnu passionnait. On était davantage riche de ce que l'on avait à apprendre que de ce que l'on connaissait. Mieux valait l'ignorance que l'erreur.

La vie devenait un immense jardin parsemé des fruits de la connaissance, essentiels ou superficiels, fondamentaux ou frivoles, indispensables ou insignifiants.

La volonté d'apprendre, l'envie de découvrir, l'aspiration à une vie riche de sens était un moteur puissant afin de se développer en vue de partager alors ces connaissances, ce savoir-faire.

Les questions que l'on se posaient étaient l'importance, les éventuelles réponses étaient accessoires, comme l'itinéraire importait davantage que la destination.

Il leur restait encore du chemin à effectuer.

Débarrassé de son bandage, Bardamus, s'appuyant de temps en temps sur l'épaule de son jeune compagnon, ils reprirent leur chemin. Le soleil plongeait à l'horizon dans une mer de brumes d'où émergeaient quelques têtes d'arbres, tignasses de branches et de feuilles frissonnants sous le vent imperceptible du soir.

51. Des animaux et des hommes.

Fantusieni voguait une fois de plus vers son destin. L'exaltation de l'historien chassait un peu ses doutes sur l'impossibilité de se débarrasser vraiment de ses maudits cauchemars. Optimiste à nouveau, il emboîta le pas du vieil homme pour une bonne demi lune de marche.

Bardamus marchait à une bonne allure malgré son âge et les séquelles de sa blessure. Cependant Fantusieni avait l'habitude de courir dans ses déplacements et il eut tout le loisir de contempler les paysages traversés. Ils étaient tout simplement somptueux et il y accorda d'autant plus d'importance qu'il savait par ses rêves et les documents examinés qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. L'air transportait des parfums subtils et différents d'un endroit à l'autre. En ce début de saison des fruits, les plantes étaient ornées de magnifiques fleurs multicolores. Ils traversèrent quelques vallées, longèrent un grand fleuve pendant plusieurs jours. En direction de l'Austral, ils constataient chaque jour une évolution des végétaux, ils croisaient des espèces mieux adaptées à l'aridité du climat, à une chaleur plus soutenue. Fantusieni pensa que leurs ancêtres n'étaient tout simplement pas adaptés à leur environnement. Plus précisément, ils n'étaient plus adaptés à des conditions qu'ils avaient eux-mêmes créées. L'arroseur arrosé.

Il pensait à toutes ces révélations, cette découverte d'un monde bien réel au-delà de ses propres songes. Un monde qui avait existé ici même il y a quelques milliers de Révolutions.

Bardamus répondait souvent sur ses interrogations. Ils croisèrent des voyageurs, des jeunes faisant leur Tour du Monde, des caravanes de marchandises. La faune devint plus nombreuse en vue de leur destination.

Plusieurs villages étaient établis dans cette plaine traversée par le fleuve, formant ici et là de nombreux étangs et marécages abritant une nombreuse variété de poissons, d'oiseaux, amenant de nouveaux prédateurs.

Comme dans chaque village, les gens vivaient en harmonie avec les autres animaux. C'était particulièrement le cas ici. Une seconde nature, une évidence pour ses habitants. Dans aucun autre endroit

Fantusieni n'avait constaté cette relation quotidienne aussi proche, aussi intime avec les animaux, quels qu'ils soient.

Les abeilles fournissaient le miel, des colonies de pucerons le miellat acidulé, des termitières géantes les protéines constituant la base de leur alimentation.

Les enfants nageaient avec les dauphins, les chevauchant fièrement. Des espèces d'équidés servaient au transport des charges les plus lourdes, d'innombrables races de bovidés fournissaient des dizaines de laits différents. Oiseaux et lézards vivaient dans les parcelles cultivées éliminant les insectes indésirables à la culture de légumes et de fruits.

Chaque animal s'activait de la même façon que la population. On pouvait croire à une seule espèce vivant en harmonie absolue. Fantusieni était époustouflé. A chaque visite, il était ébahi.

Il pensa à ce monde oublié, enfoui à tout jamais espérait-il, où les animaux étaient séparés en deux catégories. Certaines espèces avaient été manipulées par l'homme, domestiquées, dominées tandis que l'immense majorité s'en méfiait, leur instinct les faisant fuir devant ce redoutable prédateur.

Désormais, personne ne pourrait imaginer qu'un animal puisse détalier à l'approche d'un habitant. Un mot des temps passés n'avait aucun équivalent dans le langage gestuel actuel, le terme « sauvage ». Dans ses lectures, Fantusieni s'était heurté à nombre de mots intraduisibles: argent, prison, religion. L'expression « sauvage » s'appliquait à tout ce qui était en dehors de la civilisation. Une fois de plus, on avait érigé une barrière entre le domestique et l'indompté, les ancêtres n'aimant qu'à régir tout autour d'eux.

Après le cataclysme, une harmonie s'était établie génération après génération. La peur ou la crainte de notre espèce prédatrice s'était atténuée, puis avait disparu. Oiseaux et mammifères n'étant plus nos proies, l'inquiétude ne les faisait plus fuir. Dans les déplacements, sur les chemins, il n'était pas rare de croiser toute une faune variée, accompagnant parfois les personnes, se laissant caresser le museau ou flatter les flancs. Rien ne réjouissait plus Fantusieni que lors d'une balade en forêt, se reposant au pied d'un sapin centenaire ou d'un hêtre majestueux, une biche venait le renifler, un écureuil s'amusait à le bombarder de pignes ou quelques oiseaux se poser sur son épaule. Un matin, se réveillant sous une légère rosée, il

remarqua qu'un renard au pelage roux et soyeux s'était blotti contre son flanc, partageant leur chaleur respective.

Certains avaient développé une propension à communiquer avec les mammifères, parfois les oiseaux. Par signes, par cris ou plus généralement par une attitude ou une expression, ils se faisaient comprendre d'une espèce à l'autre. On ne parlait pas d'un dressage, l'animal restait libre et insociable, nullement asservi. C'était un échange, une communication certes primaire mais efficace. Ces dialogues avec les animaux libres ravissaient les enfants. Patience et délicatesse étaient indispensables.

Seul subsistait la crainte de la proie envers le prédateur. Le loup et l'ours étaient redoutés par les rongeurs et les saumons.

Leur statut de super prédateurs désormais simplement potentiels accordait aux personnes respect et confiance de la part du règne animal tout entier.

La position au sommet de la chaîne alimentaire offrait autant de droits que de devoirs, en particulier celui de réguler à la fois sa propre espèce mais aussi veiller à l'équilibre naturel quand il était menacé. La loi universelle interdisant le meurtre s'étendait aux espèces animales les plus proches.

Aucune soumission, aucun asservissement, nulle oppression n'était générée envers les animaux, spécialement les mammifères.

La collaboration était le principe du fonctionnement de toute communauté. Les habitants en bord de mer ou des rives de fleuves utilisaient le concours d'oiseaux échassiers pour pêcher le poisson. Un village perdu au milieu de la grande forêt se servait de minuscules oiseaux au long bec pour déloger les termites vivant sous l'écorce des arbres.

On employait les robustes équidés pour transporter les marchandises lourdes ou encombrantes; les plus lestes, les plus agiles, les plus rapides servaient de monture.

Une espèce de ramier très résistant et au vol rapide sillonnait le ciel en tous sens, portant les messages d'un village à l'autre, parfois franchissant des continents.

Dans plusieurs vallées, on se servait du lait, base de l'élaboration des fromages, plus rarement on dégustait les œufs des oiseaux, cela pouvant être considéré comme une atteinte à une vie future.

La majorité du temps, les animaux étaient davantage des compagnons de jeu que des pourvoyeurs de nourriture.

En revanche, l'élevage d'insectes était courant, fournissant les précieuses protéines ou de délicieuses boissons.

Bardamus lui avait appris qu'autrefois les espèces animales dans leur ensemble se méfiaient de l'homme, qu'elles le fuyaient le plus souvent. Cela l'étonna au plus profond de lui-même même si les images de ses propres rêves indiquaient pareil comportement animalier. L'humain s'était comporté dès son apparition comme un super prédateur, capable de décimer des populations entières pour se nourrir. La simple idée de manger d'autres vertébrés lui donnait un haut-le-cœur. Dévorer de la viande c'était se manger soi-même, d'ailleurs certaines tribus n'hésitaient pas à franchir le pas. Cela ne choquait pas davantage Fantusieni. Les humains différenciaient les animaux en bêtes sauvages et domestiques. Leur rapport aux autres espèces était donc cela : ou elles le craignaient et détalait dès son approche ce qui les qualifiait à ses yeux d'animal sauvage car libre mais apeuré. Ou bien il les asservissait, les domptait, le plus souvent à des fins gustatives et elles devenaient

ipso-facto des animaux dociles, semblant vivre en harmonie avec lui mais n'étaient en fait que soumis à ses ordres. Des zombies. Ces animaux étaient d'ailleurs nourris par l'homme. Il y avait deux sortes d'animaux sur cette planète : une énorme majorité qui se nourrissaient par eux-mêmes, passant ainsi la majorité de leur temps à trouver de la nourriture, et une infime partie dont la pitance ne fait pas l'objet d'une recherche de tous les instants. Les humains et leur cortège d'animaux familiers faisaient partie de la seconde catégorie. Le fait de considérer le monde animal au mieux comme des objets semblait irréel à Fantusieni et il aurait été bien malheureux si un quelconque animal s'était enfui à son approche. Cela arrivait bien entendu surtout lors de la reproduction, l'instinct de conservation étant plus fort que la curiosité, mais cela restait rare et on pouvait aborder n'importe quel animal comme quelqu'un de sa propre espèce.

Fantusieni se demanda une fois encore comment la même espèce, l'homme en l'occurrence, avait été capable de perpétrer tant d'abjections. Comment était-il possible que l'on ait pu changer à ce point ? Il avait quand même fallu un cataclysme destructeur, une nouvelle extinction et sûrement une modification du code génétique de leur espèce suite aux rayonnements radioactifs pour amener la conscience de l'homme à un degré plus responsable. L'humanité

semblait avoir franchi un pas, tel un enfant devenant adulte soudainement. Davantage de lucidité, d'humilité face au spectacle de la nature. Il s'en réjouit, notant qu'il n'aurait pu vivre dans ce lointain passé incertain, pollué et d'une atrocité incommensurable.

Après tout, il aurait pu être comme ses semblables, avide de pouvoir et imbu d'une imaginaire condescendance, foulant la nature à ses pieds en se convainquant qu'il était un géant, asservissant faune et dégradant flore en pensant avoir réponse à tout. Nous sommes le produit de notre culture pensa Fantusieni.

52. Liberté.

Au sommet d'une ultime hauteur, ils découvrirent enfin la plaine où serpentait mollement le fleuve. Les collines qui le bordaient étaient tapissées de vignes, d'oliviers, de vergers divers offrant une variété incomparable de fruits. Toute l'alimentation ici était basée sur les fruits. Les plats avaient un goût sucré, acidulé, mélangeant des saveurs douces et subtiles.

Le soleil était plus vigoureux, inondant le paysage, raccourcissant les ombres, asséchant un sol déjà rocailleux. Un vent austral s'était levé à l'aube et forcissait maintenant, n'apportant aucune fraîcheur mais ajoutant une impression d'étouffement. Fantusieni connaissait la force de ce courant, ne faiblissant que rarement. Dans ce pays, on aimait dire qu'il fallait être né ici pour le supporter. Cela ne le gênait nullement. Parfois, il ne faut accorder que peu de crédit aux expressions toutes faites.

Fantusieni songeait à toute cette diversité de paysages, de faune et de flore, même dans les caractères de ses compagnons, les parcours de vie, les idées, les choix. L'existence ne pouvait être ennuyeuse, toujours remplie d'une pluralité d'états, de regards, d'intérêts. Comment leurs ancêtres avaient-ils pu saccager toute cette beauté? Diluer toute différence dans des comportements identiques. Un peuple qui vivait son mal être en pillant la planète méritait ce qui lui était arrivé.

Ce n'était pas à proprement parler un village. Sur toute la plaine étaient disséminées d'hétéroclites habitations sans aucun lien apparent entre elles, comme des milliers de graines jetées au vent. Cela n'indiquait pas une forte communauté et ce n'était, de fait, pas le cas. Le partage, l'entraide, une forme de solidarité existaient bien, mais cela ne se traduisait pas par une volonté de se rassembler. Cet éparpillement révélait des tempéraments indépendants et volontaires, une idée idéale et rigoureuse de la liberté.

Fantusieni songea au monde d'avant. La majorité des systèmes politiques prônaient la démocratie tandis que leurs citoyens se comportaient comme des moutons, influençables et assistés, individualistes envers leurs droits, rarement pour leurs devoirs.

La liberté n'est pas l'absence de contraintes, mais le pouvoir de choisir ses propres contraintes, de poser ses limites. Faire des choix en son âme et conscience, nullement dictés par une autorité extérieure et en assumer les responsabilités.

Eux avaient instauré un système de répartition truffés d'assurances diverses, de défenses, de garanties et de protection. Cela induisait une série de règles, de lois et d'interdits posés juste pour être franchis. Une somme d'individualistes non d'individualités, guidés et dirigés par une minorité avide de pouvoir.

Ici, dans ce maelström d'habitations dispersées de part et d'autre du fleuve scintillant sous un soleil dominateur, chacun conduisait son existence à sa façon, n'ayant pour souhait que le bonheur d'une vie choisie et partagée avec la communauté. On n'attendait rien de son voisin tout en étant prêt à offrir ses services à la moindre occasion. D'une manière générale, mais particulièrement ici, comme si cette plaine avait été une région-témoin de cette civilisation, les gens donnaient l'impression de lancer des fleurs en l'air. Un jour ou l'autre, forcément, ils en récoltaient les pétales.

Cheminant dans ses pensées, Fantusieni se trouva bientôt devant la maison de bienvenue. Bardamus s'était tu lorsqu'il s'était aperçu que son compagnon errait davantage dans son esprit que sur la terre. Les habitations ne formant pas de bourgs bien définis, des centaines de panneaux indicateurs étaient gravés dans l'écorce des arbres. Naturellement on pensait à un gigantesque jeu de piste pour les enfants, mais ces indications étaient primordiales pour tout voyageur désirant s'orienter convenablement.

On leur donna de plus amples renseignements avec amabilité et précision.

La hutte du généticien, entourée de plantes exotiques et d'arbres fruitiers, était située assez loin, peut-être une demi-journée de marche se dit Fantusieni ayant observé que Bardamus ne courrait pas.

Ils n'auraient pas le loisir d'aller le rejoindre chez lui, puisque le spécialiste participait à un colloque à quelques lieues d'ici, pour le restant de la lune.

Les deux voyageurs se désaltérèrent sous une tonnelle respirant un air du midi ralentissant toute activité.

53. Diversité.

Fantusieni avait été surpris lors de son Tour du Monde de constater la nonchalance ostensible des habitants des régions chaudes. Puis, en vivant à leurs côtés, il comprit qu'il était inutile de lutter contre la chaleur qui endormait les ardeurs, ralentissait le pas, inventait une nouvelle philosophie de vie. Ce qui n'était pas terminé ce jour le serait le lendemain. Si une vie ne suffisait pas à achever une œuvre, d'autres s'en chargeraient. Les peuples du soleil traversaient l'existence d'un pas paresseux, résigné en apparence, mais d'une détermination sans faille. C'est parmi eux que Fantusieni avait rencontré les êtres les plus résolus, voire entêtés. La culture, le style de vie, les traditions dépendaient directement du contexte naturel, qu'il soit géologique ou météorologique. Tous vivaient selon leurs envies et leurs idées, tous étaient différents et entendaient bien exister sans imiter qui que ce soit, tous cependant se fondaient en harmonie avec leur environnement, partageant les obstacles autant que les facilités proposés par la nature.

Cette diversité de culture, de comportements, à l'image de la pluralité présente sur la planète, ravissait Fantusieni à chaque pensée. Comment pouvait-on ne pas mettre en œuvre tout ce qui était possible de faire pour la conserver, la développer ?

Cette volonté de diversité s'étendait à tout l'environnement. On préservait la richesse de la faune, de la flore, mais également des somptueux sites géologiques en accordant ses constructions avec l'ambiance du lieu.

Chacun pouvait bâtir sa propre demeure à sa guise mais en respectant une harmonie dictée par ce qui l'entourait.

Toute activité devait se fondre dans le respect de ce qu'avait édifié la nature pendant des millions de Révolutions. A cette échelle, une vie était négligeable, un grain de poussière dans le cosmos. Un peu d'humilité dans nos désirs.

La population cultivait sa différence. Chacun élaborait sa propre personnalité. Influence, pas imitation.

Les traditions, la coutume, en un mot la culture devait conserver ces différences, ces spécificités et particularités d'un village ou d'une communauté à l'autre. On chassait l'uniformisation, on rejetait la

globalisation. Toute idée de clonage, qu'il s'agisse de plants, de manière de vivre ou d'activité, était bannie. Personne n'imposait son style. Les gens mettaient un point d'honneur à ne pas ressembler à leurs voisins.

Le principe de l'éducation et de l'enseignement individuels, puis de l'obligatoire Tour du Monde réalisé personnellement, contribuaient à l'essor d'une personnalité propre sans volonté d'imitation ou de copiage.

Tout village, toute communauté encourageait, incitait et stimulait l'intention de se différencier des autres par l'essor d'une spécialité, d'un mode de vie, d'une philosophie ou encore d'une activité endémique. La communauté entière avait tout à gagner à cette diversité des caractères et des tempéraments au même titre que l'abondance hétéroclite de la nature.

Riches de la différence.

54. Se nommer.

Le spécialiste de la génétique se nommait Adnel.

Fantusieni ne pouvait croire que c'était là le sobriquet reçu enfant tellement la coïncidence était frappante. Il se demanda si le choix du nom avait influencé sa carrière future.

A la naissance, aucun bébé n'était nommés distinctement par leurs parents. S'il n'était pas considéré comme une vulgaire « chose », pas un adulte en miniature mais un être à part entière qui portait en lui tout son avenir, il ne bénéficiait pas d'une appellation avant plusieurs lunes, parfois une Révolution. Chaque enfant recevait son nom lors d'une cérémonie, la première qui marquait l'entrée dans l'enfance de la même façon que le Tour du Monde signalait les débuts de la vie adulte.

Lorsque l'enfant commençait à devenir autonome, qu'il commençait à se déplacer sur ses jambes, qu'il amorçait une conversation gestuelle convenablement sans singer ses parents par des gestes robotiques (en revanche, tous les bébés savaient dès leur naissance utiliser les expressions faciales pour communiquer) toutes les personnes ayant eu un contact, un rapport avec l'enfant, se réunissaient. Chacun parlait de l'enfant, mettait en avant ses qualités, ses défauts, examinait son comportement, ses aspirations, ses désirs, la façon dont il communiquait, son regard sur le monde, bref sa personnalité.

Des expressions volaient lors de cette fête, car c'était avant tout une belle occasion de partager une journée ensemble, voire de se rencontrer, les divers acteurs ne se connaissant pas forcément entre eux.

Autour d'un repas sortant de l'ordinaire quotidienne, les aliments étaient préparés autant dans le but gustatif que décoratif.

Fantusieni se souvint d'une vieille femme au visage parsemé de rides et de crevasses qui avait une magie dans ses mains: elle sculptait les légumes, fruits, tubercules comme une grande artiste à cela près que ses œuvres ne vivaient que pour finir le jour même au fond d'un estomac reconnaissant. On décorait les galettes à cuire. On n'avalait pas de la nourriture mais une œuvre d'art dans une ambiance chargée d'émotion. La joie d'être ensemble et de

parrainer un futur être.

Au crépuscule, un petit comité se réunissait, rassemblant les propos tenus dans la journée, les examinaient et chacun proposait un diminutif résumant la personnalité de l'enfant. Les parents et quelques proches, dont souvent le Rêvélateur, le Médecin ou l'Éducateur choisissaient le nom qui accompagnerait celui qui n'était déjà plus un bébé, pas encore un adulte.

L'expérience et l'éducation infirmaient parfois ce choix et, à n'importe quel moment de sa vie, on pouvait demander à changer de nom si on ne se reconnaissait plus dans sa propre identité.

C'était la plupart du temps les proches qui modifiaient le pseudonyme, en se rendant compte qu'il ne convenait plus à son porteur. Le nom devait résumer avant tout la personnalité puis les aspirations et l'activité qui étaient forcément liées à l'identité.

C'était parfois le cas lors du Tour du Monde. La majorité des adolescents n'avaient connu que le monde autour de leur lieu de vie, de naissance, et partagé une expérience commune avec leurs parents, leur éducateur, un cercle toutefois réduit de personnes. Pour la première fois, ils étaient livrés à eux-mêmes et découvraient le monde par leurs pas et de leurs yeux. Les rares qui avaient voyagé toute leur vie d'enfant ne l'avaient pas fait en tant qu'être responsable de ses choix et cela faisait toute la différence.

Très souvent l'appellation changeait lors du passage à l'âge adulte. On recevait une nouvelle identité parce qu'avant tout nous avions changé. Notre regard sur le monde avait évolué, l'expérience nous était propre et notre personnalité en avait été modifiée.

Il arrivait même que pendant une vie l'on change à nouveau de patronyme.

Seuls les nomades, les grands voyageurs, ceux que l'appel du large et de nouveaux horizons avait séduit gardaient leur identité. Ne s'installant jamais longtemps nulle part, les liens restaient superficiels et n'avaient besoin d'aucun qualificatif pour leur caractère.

Fantusieni était la contraction de Fantaisiste et Musical car cela reflétait bien ses traits de caractères avant même qu'il ne sache marcher. Le final en -ieni indiquait une humeur calme et heureuse.

Il n'avait jamais été nécessaire de changer cette dénomination. Il portait son nom comme on s'habille de vêtements longtemps utilisés, l'usure étant le signe d'un épanouissement costumier, une

seconde peau.

Bien entendu la personnalité d'un individu n'était pas définie une fois pour toutes à l'âge où on lui attribuait son patronyme, mais les racines, les germes existaient et ne demandaient qu'à se développer. Le choix du nom agissait-il comme un catalyseur, poussait-il son possesseur dans la voie amorcée dès la petite enfance ? Les expériences, le vécu se chargeaient-ils eux aussi de modifier le comportement et les idées de chacun ? Rien n'était écrit. Le scénario de la vie se composait au jour le jour et le libre arbitre permettait d'y ajouter sa propre contribution. Quelle est la part d'acquis et d'inné ?

La rencontre avec un pur généticien allait conduire Fantusieni dans les méandres de l'hérédité. Plus de place à la culture, aux traditions. Le passé allait peut-être se révéler et Fantusieni eut le pressentiment de mauvaises nouvelles, comme lorsqu'on sort d'un mauvais rêve et que l'on s'aperçoit que c'était simplement un reflet de la réalité.

Bardamus avait pu rencontrer Adnel entre deux réunions, trois colloques et quelques conférences. Le généticien, une fois la surprise digérée, fut enthousiasmé par le récit de l'historien. Il ne pouvait pas traiter un tel sujet, si passionnant à ses yeux, entre deux assemblées. Il donna rendez-vous à Bardamus accompagné de Fantusieni dès qu'il aurait une ou deux journées de libre, certainement avant le premier quartier de lune. Cela laissait quelques jours d'impatiente attente aux deux compères. Chacun pensait, espérait apprendre des faits nouveaux, une révélation sur le passé, sur leur passé. Pour des raisons différentes, leur esprit était obsédé par cette prochaine entrevue. Bardamus allait peut-être découvrir de nouvelles pistes, des réponses engendrant de nouvelles questions. Quant à Fantusieni, il se dit que c'était sûrement sa dernière chance de résoudre son problème, de retrouver des nuits paisibles ornées de rêves fantastiques et merveilleux. Il jouait la tranquillité de son sommeil sur ces révélations qui, l'espérait-il, allaient rebondir sur ses nocturnes cauchemars.

Fantusieni partit à la découverte de cette plaine qu'il avait juste traversée lors de son tour du Monde. Il erra de villages dispersés en habitations solitaires, dormant dans les Maisons de Bienvenue, rarement chez l'habitant. Fantusieni était un garçon solitaire. S'il ne

fuyait pas la société des autres, il ne la recherchait pas non plus. Il fit encore quelques cauchemars mais l'imminence d'un éventuel dénouement apaisait ses nuits. Il se réveillait plutôt reposé et plein d'énergie. Au long de ses promenades, il pensait à ce monde englouti par la faute de ses occupants. L'historien lui avait parlé de toutes ces espèces disparues à jamais, remplacées par d'autres naturellement, mais Fantusieni avait la nostalgie de ces créatures, il aurait aimé les croiser. Elles faisaient dorénavant partie d'un bestiaire imaginaire, comme celles que l'on rencontre dans les historiettes racontées aux enfants.

55. Contes et légendes.

Un soir, le soleil se noyant dans un jeu de lumières incendiant l'horizon d'une rougeur prophétique, il s'avança au pied d'un immense chêne déployant ses tortueuses branches telles des dizaines de bras frappés d'arthrose.

Un personnage vêtu d'une robe allant du vert le plus léger, le plus tendre à ses épaules et s'assombrissant jusqu'à devenir d'une noirceur de nuit sans lune à ses pieds. Il portait un chapeau ornée d'une plume d'un oiseau que Fantusieni ne reconnut pas. Ses gestes étaient précis et foisonnant dans le crépuscule. Un conteur ou colporteur de légendes comme on le nommait dans son village. Fantusieni s'approcha. Partager un récit extraordinaire était l'un des instants qu'il préférait le soir venu.

L'art du conte était essentiel dans la construction du conscient de l'enfant. Il exorcisait ses angoisses et ses peurs, permettant de lui donner un aspect certes repoussant et monstrueux, mais en le visualisant, il pouvait le combattre. L'enfant projetait ses propres démons dans une histoire, certes inventée, mais qui parlait à chacun. Le conte avait valeur de points de repères pour l'être qui se construisait.

Chaque famille, chaque éducateur, le soir venu, commençait un conte fantastique, un récit légendaire. Les enfants se regroupaient en demi cercle autour du narrateur, réagissaient selon leurs propres critères, comparaient l'histoire merveilleuse à leur monde intérieur, le nourrissant de symboles.

Quelquefois, les histoires étaient contées à un seul enfant. Cependant on préférait avoir une petite assemblée, chacun pouvant comparer son ressenti avec son voisin puis on commentait ensemble les aboutissants de l'histoire. Les spectateurs devenaient acteurs à leur tour.

Ces légendes étaient si populaires que des conteurs sillonnaient les contrées, s'arrêtant chaque soir dans un nouveau village devant un public nombreux et attentionné. Ces spécialistes des fables avaient l'art de raconter, mettant en scène leur récit, théâtralisant les rebondissements, accentuant les caractères, jouant les personnages, donnant du relief à leur conte. Certains utilisaient des accessoires,

mais on leur préférait le talent des vrais conteurs. Avec de simples gestes et une force de persuasion terrifiante, ils passionnaient le public pas uniquement composé d'enfants.

Car si les légendes structuraient le caractère de l'enfant, elles pouvaient être comprises à plusieurs niveaux et ravissaient chacun. Elles jouaient sur l'inconscient, sur des valeurs universelles soumises à interprétation et chacun pouvait y trouver le ricochet à son histoire propre. Cela permettait parfois d'y voir plus clair en soi-même, aider à prendre une décision, se rassurer ou bien se poser de nouvelles questions.

L'enfant n'y voyait qu'aventures et rebondissements, l'adolescent y décelait conspirations contre l'ordre établi et idéalisait la bravoure du héros. Les adultes remarquaient à chaque fois de nouveaux détails, d'autant plus qu'un même conte pouvait être modifié à force d'être raconté. Il véhiculait des symboles, des non-dits, des allusions et des métaphores sans parler des mythes portés par les plus fameuses légendes.

Tout le monde aimait ces histoires mettant en scène des créatures fabuleuses, devant lutter contre le mal. Tout n'était pas simplement manichéen. Le bien et le mal s'entrecroisaient. L'âme humaine y était disséquée dans des récits formidables, effrayants, extraordinaires. Chacun pouvait s'identifier à un personnage. Ces contes véhiculaient une morale, des préceptes, des valeurs, une éthique de vie.

Des milliers de récits traversaient ainsi le monde, ajoutant la couleur locale dans les caractères. Les légendes évoluaient au fil du temps et des régions traversées. Des héros récurrents hantaient ces mythes. Des créatures monstrueuses et féeriques allaient d'un récit à l'autre. Les histoires devenaient alors des feuilletons tenant l'audience en haleine.

Ces légendes se nourrissaient d'elles mêmes, les détails s'ajoutaient au gré des rencontres, des contrées traversées. Parfois elles se mêlaient entre elles.

Les contes vivaient. Après quelques Révolutions, une même histoire ne ressemblait plus à l'originale, les colporteurs de légendes modifiaient, remaniaient retouchaient leurs récits au gré des audiences rencontrées, des pays traversés, des suggestions de leur inconscient ou des remarques et exclamations du public.

Comme la musique, la peinture ou l'architecture, les légendes

permettaient surtout l'échange, la communication par le biais de l'imaginaire.

Les contes étaient une forme d'art.

Fantusieni n'avait pas la magie de l'interprétation, aussi se contentait-il d'écouter avec passion et ne manquait jamais un rendez-vous avec le mystère et le merveilleux.

Le narrateur tout de vert vêtu terminait une légende bien connue sur l'avidité et la possession, lui donnant une nouvelle vie en lui ajoutant des détails originaux.

Il y a bien longtemps, bien avant que la mémoire ne puisse se souvenir, vivait un homme dans une petite hutte au bord d'un lac où les oiseaux aimaient se poser pour passer la nuit entre les roseaux. Cet individu n'était pas un solitaire mais ne se mêlait pas aux autres habitants du village.

Dès les premières lueurs matinales, il s'activait, fabriquant mille et une choses, rendant des services à la communauté, aidant à bâtir, cultivant la terre, construisant des barques. Il ne se nourrissait qu'une seule fois par jour, dormait très peu, raccourcissant ses nuits plus il gagnait en âge.

Lorsqu'il avait terminé sa journée d'actions en tous lieux, en tous genres, il continuait à occuper ses mains et son esprit à confectionner des poupées en chiffons, à tresser des paniers, à fabriquer de petits meubles en bois, à décorer quelques objets qu'on lui avait laissés.

Il n'était pas avare de son labeur et n'épargnait pas sa peine.

Toute sa vie il occupa ses journées du petit matin jusqu'à la nuit.

Les habitants le considéraient avec respect et bienveillance. Il leur rendait service, les aidait, les assistait dans leurs tâches. Bien souvent, se promenant à la nuit, passant devant sa vieille hutte, ils voyaient briller quelque lampe, luire deux ou trois bougies et une ombre penchée sur son ouvrage.

Lorsqu'on lui demandait pourquoi tant d'action, il répétait inlassablement que la vie était trop courte et qu'il n'avait pas le temps de paresser, le repos était mère de tous les vices, indolence et langueur n'étaient pas dans son tempérament, que la vie devait être remplie d'occupations, que le travail des mains libérait l'esprit et que la concentration de la pensée aidait au travail bien fait.

Chacun l'aimait bien, toujours un geste aimable, avenant, sociable,

d'un caractère toujours joyeux et entreprenant. Il passait sa vie d'occupations en travaux au service de sa communauté.

Au fil des Révolutions, on eut pitié de lui. Il était aimé et respecté, mais beaucoup pensaient qu'il passait à côté de sa vie. Il ne semblait profiter de rien sur cette terre, même pas des fruits de son labeur. Il ne se reposait jamais, n'admirait pas les couchers de soleil, n'écoutait pas le chant des oiseaux ni le vent dans les feuillages. Lui, en revanche, répétait que sa vie était un exemple, qu'elle était remplie de mille choses, qu'il ne regrettait aucun instant, n'avait pas le temps de regretter.

Il vécut longtemps, ses cheveux avaient blanchi, de petites rides avaient strié son visage, ses épaules s'étaient voûtées et ses jambes le supportait difficilement mais ses mains étaient toujours agiles. Et il continuait de s'activer du petit matin jusque tard le soir.

Un matin glacial, en passant devant sa petite hutte affaissée par les Révolutions, le Maître du Pain remarqua les volets tirés, aucun bruit ne provenant de la cabane. Etonné, il entra et découvrit le corps sans vie du vieux travailleur.

L'âme du bienfaiteur rencontra un ange. Chargée de tant de bonnes actions, une vie entière passée à travailler pour la communauté, elle était belle et repue. L'ange s'avança, curieux du monde auquel il n'avait pas droit. Une telle âme si rebondie devait savoir des quantités de choses sur ce monde inconnu.

Il la questionna.

Comment sont les habitants de ce monde grouillant ?

Le vieux laborieux fût surpris d'une telle question. Je ne sais pas répondit-il. Je n'ai pas eu le temps de les contempler, j'ai travaillé toute ma vie pour eux. Ce sont de gentilles personnes je suppose.

Mais quelle est leur apparence, que font-ils de leurs journées, comment vivent-ils ?

L'ancien besogneux ne put répondre qu'il avait travaillé toute sa vie, qu'il n'avait pas eu de temps à perdre en observations de ses contemporains.

Alors, poursuivit l'ange, désireux de tout connaître, comment sont les couchers de soleil de là où tu viens ?

Le travailleur sans relâche reconnu qu'il n'avait jamais regardé le soleil se coucher, qu'il avait toujours une chose plus importante à finir.

L'ange, têtu, continua. Et les plaines, les montagnes, comment sont-

elles ?

Le vieux rétorqua que peu lui importait la largeur des plaines ni la hauteur des montagnes, encore moins la profondeur des mers. Il avait rempli toute sa vie d'un travail continu, sans relâche.

L'ange le questionna encore et encore, sur la diversité animale, sur l'eau des sources, sur la forme des nuages, sur la chaleur des saisons fruitières et la froideur des lunes de la morte saison, il voulu savoir la grandeur des arbres, le murmure des ruisseaux, la musique et la peinture, les rires et les chansons.

Désolé, l'hyper actif ne savait rien de tout cela. Il avait œuvré toute sa vie et n'en était pas remercié. L'ange, déçu lui aussi, le toisa et d'un air de dégoût lui asséna : à quoi bon avoir vécu de si longues années, avoir travaillé du petit matin jusqu'à la lueur de la bougie si tu n'a rien vu de ton monde si merveilleux, si tu n'as pas partagé les rires et les chants, si tu n'a pas caressé le pelage des animaux et tenu dans tes mains si habilles la chaleur de l'oisillon, si tu n'as pas senti l'herbe ou le sable sous tes pieds, si tu n'as pas pleuré devant un coucher de soleil, si tu n'as pas été étourdi par la contemplation d'une nuit étoilée.

Tu as traversé cette longue vie que les anges t'ont accordée pour que tu puisses leur narrer pendant l'éternité toutes ces belles choses dont nous sommes privés.

Tu as rempli ta vie mais tu n'as pas vécu.

Ainsi l'insatiable travailleur de son vivant fût condamné à l'oisiveté pour l'éternité, n'ayant rien à partager de son monde.

56. Solidarité.

Fantusieni passait de longues journées à méditer au bord du fleuve, le lent débit de millions de mètres cubes d'eau apaisant ses doutes et ses angoisses, calmant les réminiscences de rêves troublant ses nuits encore bien présents.

Bien qu'il aima être seul, il n'hésitait pas à prêter l'enthousiasme et la vitalité de sa jeunesse en aidant ça et là à différentes tâches. Il participa à la construction d'une grande barque, donna des leçons de musique aux plus jeunes, récolta fruits et légumes et fabriqua même des galettes de différentes céréales. Chacun savait se rendre utile aux autres. Tous y prenaient du plaisir. C'était un point d'honneur de participer à la vie de la société, particulièrement les voyageurs, les nomades.

Il se souvenait que dans ses rêves, des gens se déplaçaient également, mais ils n'étaient pas intégrés, voire exclu, parqué en dehors des villes, on les tolérait dans le meilleur des cas.

Au contraire, l'apport des voyageurs était une chance de confronter d'autres points de vue, d'autres techniques, enrichissante pour tous. Le tour de rôle, souvent appliqué pour les travaux les moins intéressants, ne concernait pas les passagers mais bien souvent ils s'inscrivaient d'eux-mêmes. Chacun tirait une grande fierté d'aider autrui, de participer à une action collective. Se sentir utile enrichissait la vie. Dans le monde englouti de ses rêves, on était riche de matériel, de biens, de propriété (on avait même volé la terre à la Terre et avait inventé la Propriété Privée, les nantis s'octroyant une partie du sol qui ne leur appartenait pas). Heureusement ici, on était riche du don de soi, sa plus grande fortune était d'aider son prochain. Une vie centrée sur soi-même était bien vide et n'apportait rien à l'existence. Des Solitaires avaient fait le choix de vivre par eux-mêmes, ne demandant rien à personne. Pourtant ils participaient parfois aux actions d'envergure. Personne n'eut l'idée de les rejeter. Ils avaient choisi leur voie, vivant en autonomie complète, appréciant la compagnie de la société qu'épisodiquement et la présence d'autrui parcimonieusement. Leur vie spirituelle était en revanche intense. Certains les appelaient les « Sages » ou les « Savants », ce qui voulait dire la même chose. Ils accumulaient

connaissances et savoir. Mais dans quel but, s'ils ne devaient le partager ? Fantusieni avait été attiré un moment par ce mode de vie, à l'écart, reclus. Ses rencontres avec le Solitaire qui vivait en forêt près du village de son enfance l'avait marqué à jamais. Ce puits de science avait fait germer au plus profond de lui-même quantité d'idées poétiques. Il avait, d'une certaine manière, participé à son éducation. Respect et admiration partageaient son esprit. Cependant, il comprit assez vite que garder le savoir pour soi appauvrirait sa vie future. Qu'en ne les donnant pas, il épuiserait ses richesses, finirait par devenir stérile comme une eau stagnante, s'accroissant mais ne se renouvelant pas. Emmagasiner tant de connaissances en les gardant pour soi était un joli gâchis, ne pas transmettre un savoir-faire était une perte.

Ces solitaires étaient rares, on n'en rencontrait pas plus d'un par village et avaient en commun un goût prononcé à l'extrême pour la liberté, pour une vie sans entraves dussent-ils en payer le prix, et un caractère robuste, intransigeant, une volonté de fer. Ils étaient fait d'un bloc et sentaient au plus profond de leur esprit de granit qu'ils ne pourraient se fondre, se mélanger à la société, si menue soit-elle. Ils avaient fait un choix de vie, en assumaient les conséquences, et tout le monde les respectait.

Lors de son Tour du Monde, quelque part dans les lointaines régions du levant, aussi loin que les pas de Fantusieni l'avaient porté, il avait rencontré des Solitaires bien singuliers.

Non seulement ils vivaient retirés de la société, à l'écart de la communauté, n'ayant que de rares rapports avec les autres, mais surtout ils pratiquaient une philosophie de la vie comme jamais Fantusieni n'en avait rencontré, ni même imaginé.

Ils respectaient la Vie au plus haut point. Ne mangeaient que les fruits trop mûrs, des plantes ayant déjà disséminé leurs graines afin de ne pas priver la nature de la vie qu'elle porte en ses flancs. Aucun insecte ne franchissait leurs lèvres et ils ne se déplaçaient qu'avec parcimonie, semblant marcher sur des œufs de peur d'écraser un être vivant. Restant allongé les jours de soleil pour que leur ombre ne gêne pas le monde infiniment petit, ni ne nuise à l'épanouissement des plantes, s'inquiétant constamment de leur impact sur leur environnement proche.

Fantusieni avait été ébahi par tant de circonspection, de considération, un extrémisme en matière de respect du vivant. Il

repensa à ses rêves, au monde d'avant et se dit que de tels personnages n'auraient pu vivre dans ces conditions.

57. Agriculture.

Plus le rendez-vous avec Adnel approchait, plus Bardamus était excité par cette rencontre. Il ne parlait plus que de ça, élaborant puis rejetant conjectures et hypothèses. Le généticien lui avait confié qu'il était sur le point de mettre à jour une importante découverte, une preuve indiscutable qui bouleverserait l'appréhension du passé, remettrait en cause les fondements de cette civilisation. Cela avait été l'étincelle qui alluma l'esprit dorénavant en ébullition permanente de Bardamus.

Fantusieni s'était occupé ces deux derniers jours à récolter des légumes en compagnie d'une équipe joyeuse et dynamique dont la majorité était composée de femmes.

Les travaux de culture étaient souvent pénibles et rébarbatifs. Ils faisaient partie la plupart du temps des actions du Tour de Rôle. Pourtant ici, peut-être était-ce dû au soleil omniprésent, à un climat qui enjouait les moins motivés, il se trouvait toujours une troupe de volontaires pour aller retourner la terre, semer, planter, sarcler et surtout récolter le résultat de longs mois d'efforts et d'attention réguliers. Comparable à une naissance, à l'aboutissement d'un long travail, chacun voulait participer à l'événement.

La base de l'alimentation était composée de fruits et de galettes préparées à base de farines issues d'une infinie variété de céréales. On cultivait de petites quantités de chacune, de la même façon que l'on avait multiplié les variétés de fruits ou de légumes. Il était possible sans exagérer de manger un fruit ou un légume différent chaque jour d'une Révolution.

Certaines plantes offraient leur sève délicieusement parfumée, parfois du lait. Fantusieni, lors de son Tour du Monde, avait parcouru des villages qui trayaient certains ovins, cependant cette collaboration avec l'animal demeurait rare. En revanche, le miellat de puceron, le miel d'abeille pour ne parler que des plus courants, était devenu la boisson de base avec l'eau bien entendu. Certains peuples proches de la mer ou de grands fleuves consommaient des petits poissons ou leurs œufs. Cela restait une pratique rare et exceptionnelle. Contrairement au peuple de barbares de ses rêves, on n'admettait pas de manger un animal. Seuls les insectes

apportaient leur immense taux de protéines. Elles étaient les seules espèces domestiqués, du moins faisant l'objet d'un élevage.

Les champs de culture n'étaient jamais immenses. On avait multiplié les petites parcelles, plus faciles à entretenir et moins sujettes aux agressions diverses, un galop de moutons, de loups ou une invasion de bactéries.

Les jardins étaient composés avec précision, mélangeant plusieurs variétés de plantes à fleurs au milieu des cultures. Colorant un tableau superbe, elles permettaient à certains insectes de se fixer, régulant les nuisibles, nouvel exemple de collaboration avec les créatures les plus minuscules, les plus infimes du monde animal, d'une efficacité redoutable. Des colonies de coléoptères sillonnaient les allées tandis que des oiseaux friands d'insectes destructeurs de plants avaient en charge la surveillance des lieux.

Les plants étaient alternés, une même variété de légumes n'occupant jamais la totalité du jardin. Quelques arbres fruitiers parsemaient l'ensemble, offrant leur ombre aux espèces craignant le soleil.

Au sein des plantations régnait là encore une harmonie, un équilibre entre les différents composants qu'offrait la nature.

Les travaux des champs et des jardins s'évalaient sur toute la Révolution.

On semait, taillait, plantait, désher bait, arrangeait avec minutie cette multitude botanique. Chaque lune voyait les spécialistes du jardinage s'activer au milieu des plantations, accompagnés d'aide choisi parmi les volontaires ou par le biais du Tour de Rôle.

Aucune chimie n'était employée, de même que les engins consommateurs d'énergie étaient proscrits. Les seuls outils employés l'étaient à la force et la vigueur des bras et des jambes. Chaque village ayant ses propres jardins, on ne cultivait que pour les besoins des habitants sans célérité, au rythme des saisons. Le Tour de Rôle permettait aussi à tous de participer sans être esclave d'un travail parfois éreintant. La satisfaction d'œuvrer pour la communauté, de déguster le produit de son propre labeur effaçaient la fatigue des journées passées au jardin, courbés sur des trésors floraux.

Habitué s aux exercices physiques, à une gymnastique quotidienne, aux voyages pédestres, à la pratique régulière de nombreux sports et détendus par des massages journaliers, des caresses apaisantes, personne ne ressentait un épuisement au travail des champs.

Chacun bichonnait ces jardins au mieux de ses capacités. On savait que ces légumes, ces fruits, ces racines diverses allaient finir entre les mains expertes de préparateurs de repas pour devenir de vrais délices, qu'on allait soi-même les cuisiner pour égayer ses papilles, combler son palais, satisfaire son estomac. Rien n'était laissé au hasard mais sans être brutal. On guidait la nature, on ne la contrariait jamais.

Les jours de récoltes étaient remplis d'une excitation peu ordinaire. Des dizaines de cueilleurs portant foulards et chapeaux pour se protéger du soleil, habillés de couleurs vives, éclatantes dans les brumes du petit matin, allaient et venaient, transportant fruits et légumes, feuilles, racines, tubercules.

Les jardins envahis de rires et de cris joyeux, semblaient à leur apogée saisonnière. Quelques participants ne récoltaient pas, ils s'installaient à proximité, jouant une musique entraînante, certains sillonnaient les allées portant de lourdes cruches de miellat ou d'eau fraîche, on entonnait des airs mélodieux. Le soir venu, on se rassemblait autour d'un grand feu, on dansait, on riait, on fêtait l'abondance des récoltes ou simplement le bonheur d'être ensemble, d'avoir eu une activité commune où les moins habiles apprenaient au contact des plus doués. Association dans le travail, communion dans la détente.

Fantusieni avait remarqué une jeune femme lors de la récolte de poivrons aux couleurs vives. Ses gestes souples l'avaient charmé aux premières heures matinales. Sa grande taille élancée, ses manières douces et ses courbes l'avaient fasciné à la Mijour. Son sourire, ses yeux si clairs, pétillants de curiosité l'avaient séduit avant la fin de la journée.

Elle s'occupait de l'élevage de divers insectes. D'une espèce particulièrement intéressante de moustique qui servait à la collecte d'échantillons de sang. Les insectes étaient prélevés sur des plantes aux larges feuilles luisant d'un liquide pâteux dont la texture ressemblait au sang humain. Lorsque le Médecin Organique devait pratiquer une analyse sanguine pour déterminer un bilan chez un patient, il s'adressait aux insectarium afin d'obtenir ces précieux spécimens. Posé sur la peau de la personne affectée, le moustique prélevait une infime quantité de sang puis injectait un antiseptique indolore évitant le développement bactériologique.

Elle l'avait invité à visiter sa volière. Un bourdonnement permanent accompagnait sa gestuelle. Au milieu de milliers êtres volants parfaitement identifiés, elle lui expliquait le rôle de chacun, lui exposait les difficultés de l'élevage, ses joies également, quantité d'anecdotes. Elle était passionnée par son activité.

Des colonies d'insectes voletaient dans des dizaines de cages séparées par un voile de soie à la fois d'une infinie minceur et d'une résistance sans égale.

Des coccinelles aux multiples couleurs attendaient de se répandre parmi les plantations de légumes, dans les vergers, telles les gardiennes de troupeaux de fruits.

Son grand bonheur était de voir naître, plus exactement d'observer la transformation des chenilles en papillons. Les volatiles colorés s'échappaient ensuite dans les airs, colonisant les forêts, les sous bois, les landes, les abords de rivières, se mêlant à la flore, se posant sur les épaules des voyageurs.

Elle avait l'impression de colorer ainsi le paysage, tel un peintre dont la toile serait la terre entière.

Mais l'activité la plus importante était l'élevage d'insectes nourrissants. Termites, fourmis, pucerons, criquets, coléoptères en tous genres, même certaines espèces d'arachnides.

Des colonies d'abeilles étaient éduquées d'une façon originale et admirable. Chaque essaim ne butinait qu'une sorte de fleurs, chaque ruche était peinte d'une couleur différente et on leur jouait une musique différente, ce qui passionna Fantusieni au plus haut point. Peu importait la mélodie, la distinction s'établissait en fonction des instruments utilisés, alliés aux tons des ruches. Des battements de tambour aux unes, le son léger de la flûte aux autres, quelques cordes pincées à celles-ci, de simples sifflements à celles-là.

Chaque ruche conditionnée musicalement et différenciée par l'apport de couleurs différentes offrait un miel à la saveur originale.

L'alchimiste aux sirops, qui avait soin de préparer les diverses substances à la base de l'alimentation, mélangeait ensuite dans des proportions connues de lui seul les différents parfums, qu'il s'agisse de miel ou d'autres substances sucrées, aromatisées. Il obtenait un liquide plus ou moins fluide, au goût puissant ou subtil, toujours unique. A chaque Alchimiste correspondait un savoir faire particulier, on ne buvait jamais tout à fait le même miel, miellat ou sirop d'un village à l'autre. La diversité était la seule loi.

58. Sensualité.

Fantusieni était sous le charme.

Maintenant qu'il se tenait là, devant elle, autour de boissons sucrées à base de sirop dont il ne pu deviner l'origine, il avait tout le loisir de détailler son visage, sa bouche parfaitement dessinée, son nez espiègle, ses pommettes hautes, ses joues naturellement colorées, son cou délicat portant quelques marques de piqûres d'insectes, ses sourcils comme deux délicats traits de crayon qu'une main experte aurait tracé comme on appose sa signature, ses cheveux tombant délicatement en mèches de son bonnet de laine rouge et jaune.

Et surtout ses yeux. Ils hypnotisaient littéralement Fantusieni. Si purs, si profonds, si expressifs. Ils étaient le chuchotement de son esprit, le murmure de son âme.

Ils finirent leurs consommations et, naturellement, se prirent par la main pour aller marcher en direction du fleuve.

Le soir descendait en même temps que le soleil s'enfonçait dans un improbable horizon, noyé dans les brumes crépusculaires.

Il l'accompagna au pied d'un arbre centenaire aux racines se répandant telles des tentacules. Ils grimperent jusqu'à une plateforme installée à quelques mètres du sol par quelque couple romantique. A leurs pieds le fleuve déplaçait lentement ses eaux profondes aux reflets verts, la vue plongeait ensuite sur les prairies au-delà de la langue forestière bordant la rivière, déjà assombrie des ombres crépusculaires.

Plus loin, des collines reflétaient pour quelques instants encore l'ultime lumière orangée d'un soleil épuisé par une journée torride.

Assis à vingt pieds du sol, ils se caressaient mutuellement les mains, les bras, les épaules. Les doigts fins de la jeune femme couraient sur la peau halée de Fantusieni. Il aimait sentir sa peau si douce sous la pulpe de ses doigts. Ils échangeaient des caresses dans un dialogue secret, plus personnel, plus intime.

Un vol d'hirondelles fit une démonstration de voltige sur fond de couchant. L'air pur se rafraîchissait, il semblait que le feuillage happait la chaleur de la journée. Leurs bouches remplacèrent leurs mains. Des baisers se déposaient sur chaque partie de leur corps, par

centaines. Les caresses se faisaient plus douces, plus câlines. Une légère brise apporta une nouvelle fraîcheur tandis que l'astre solaire se noyait dans d'épais voiles de brumes. On n'aurait pu dire si la terre avalait, engloutissait, gobait la sphère devenue flamboyante ou bien si c'était elle qui se répandait sur l'horizon, inondait le lointain, enflammait la terre et le ciel. Leurs corps commencèrent à s'emmêler, se confondre, se chevaucher. Les caresses se firent plus tendres, les gestes plus assurés, débarrassés d'une timidité issue de leur esprit, provoqué par la pensée et le désir de l'autre. Le cerveau était vaincu, le corps reprenait ses droits et tout devenait plus simple. Les gestes, les positions s'enchaînèrent ici et maintenant, sans arrière pensée, sans retenue, sans interférence. Ils n'étaient plus que deux ondes unies par les lois de la physique charnelle.

Au loin, soleil, ciel et terre se mélangeaient dans un coït astral produisant un tableau aux couleurs chatoyantes, étincelantes où chaque nuance avait sa place un instant puis un nouvel ordre s'établissait. Les ombres commencèrent à coloniser la surface terrestre tels des animaux endormis par la chaleur et se déployant au crépuscule. La communion des deux corps faisait naître une nouvelle entité, une âme commune, l'addition de deux consciences réunies par leurs enveloppes charnelles. Le cerveau ne commandait plus, il se contentait de recevoir les informations. Les endorphines remplacèrent l'adrénaline. Les mouvements corporels déclenchaient des réactions chimiques intenses inondant l'esprit d'une douceur surnaturelle. Le temps n'existait plus. L'espace les entourant était devenu un trou noir où chacun craignait d'être englouti tout en espérant cette chute délicieuse, cet abandon de la conscience signe d'une jouissance des sens.

La nuit tendait sa couverture de ténèbres sur un ciel conquis. Une clarté bleutée, signe des vestiges de l'étreinte quotidienne des éléments, se sentait happée par l'inexorable obscurité.

Allongés sur quelques planches de pin exhalant un parfum capiteux, leurs respirations rendues amples comme les eaux d'un fleuve à nouveau tranquille à la sortie de dangereux rapides, ils regardaient les étoiles s'allumer une à une dans un ciel pur. Chaque esprit regagnait son propre corps après avoir dansé en un lieu inconnu. Peut-être était-ce au milieu de ce firmament.

D'intenses instants s'écoulèrent. Leurs chairs désunies mais leurs cerveaux encore en étroite relation, ils profitaient de cette liaison

spirituelle engendrée par le contact de leur peau.

Ils se redressèrent et chacun commença un massage de l'autre.

Les pressions digitales évacuèrent le délicieux stress emmagasiné dans les muscles endoloris de plaisir. Leurs lèvres se cherchèrent, finirent par se trouver. Et la ronde dansa une nouvelle fois. Sans appréhension, une nouvelle confiance s'établissait. Comme deux êtres perdus se retrouvant lors d'une étreinte simple mais significative.

La nuit avait prit possession de la totalité des cieux, déversait son encre sur chaque parcelle terrestre, ne laissant que l'immensité stellaire éclairer d'un lointain passé un ciel magnifique.

Fantusieni ne fit pas de rêves cette nuit-là.

59. Le dôme enfoui de la science.

Bardamus, en revanche, n'avait pas dormi depuis deux jours. Il ressassait les hypothèses, les confrontaient en espérant trouver une nouvelle voie, celle de la vérité. Plus il essayait d'éclaircir les faits, plus les zones d'ombres s'épaississaient. A chaque avancée, il lui semblait revenir en arrière. Du doute naissait l'incertitude.

Fantusieni accompagna le Gardien de la Mémoire Collective vers un lieu étrange, situé en hauteur d'où la vue plongeait impeccablement sur toute la plaine. Il n'avait jamais rien vu de pareil. Une demi sphère semblait à demi enfouie dans la terre. Un dôme qui reflétait les assauts rayonnants du soleil était posé en plein désert. L'aridité du climat avait rendu la terre de ce plateau semblable à du sable. Des cailloux s'étaient détachés de rochers orangés et ocres. Ils n'avaient cheminé que sur une distance d'une cinquantaine de jets de pierre et pourtant Fantusieni avait le sentiment de parcourir le sol lunaire.

Dès qu'ils furent à l'intérieur du dôme, Adnel les guida dans un dédale de couloirs où le trio croisait sans cesse des hommes en blouse blanche. Travailler à cinq mètres de profondeur permet de garder une température constante, surtout ici où la saison des fruits est particulièrement torride.

Une galerie plus qu'un couloir desservait les différentes salles d'expérience, les laboratoires, les pièces d'archivage ou encore les endroits voués aux conférences, aux réunions. Le corridor s'enroulait en spirale plongeant sous la surface du sol. Le long des murs étaient disposés une quantité phénoménale d'objets les plus divers. Un véritable musée recensait les preuves d'un autre monde, celui d'avant le cataclysme. Fantusieni reconnu quelques outils vus en rêve, des machines pour la plupart, demandant une multitude de matière première pillée à la terre, consommant une immense quantité d'énergie et rejetant une pollution ingérable. Il examina un exemplaire de ce moyen de locomotion souvent individuel, une grosse boîte de métal portée par quatre roues enveloppées de caoutchouc, conservée ici en parfait état. Adnel fit demi-tour en leur indiquant qu'ils joueraient les touristes une autre fois. Des

découvertes importantes étaient sur le point d'être révélées. Fantusieni était comme un enfant qui découvre le monde. Partout son regard était distrait. Plus encore que les objets d'autrefois entreposés en guise de décoration, c'étaient les lourdes portes dissimulant des laboratoires où il imaginait des équipes de chercheurs passant leur vie à expérimenter, à rechercher qui intriguait le jeune homme. Il devinait d'improbables machines ronronnant dans un silence de cathédrale, aux diodes clignotant et aux écrans sur lesquels les scientifiques notaient inlassablement des colonnes de chiffres et de résultats. Il supposait tout un attirail d'éprouvettes, de solutions bouillonnantes, de fumées de toutes les couleurs s'échappant par un réseau compliqué de tuyaux de toutes dimensions, d'une colonie de tubes, de conduites diverses. Ils glissaient ainsi au cœur de cet iceberg terrestre. Comme son double marin, du sol on n'en voyait que le quinzième. Plus ils avançaient à l'intérieur de ce colimaçon, plus la température devenait fraîche. Arrivés devant une porte en forme de sas, Adnel leur tendit deux blouses vertes comme les algues du fleuve et bien chaudes. Il régnait une température proche du gel de l'eau ici. Ils étaient au centre du dispositif, le laboratoire de génétique. Adnel rappela quelques éléments de base nécessaires à la bonne compréhension des expériences effectuées.

60. Technologies.

La génétique c'est les mathématiques du vivant. Les acides aminés sont les chiffres qui, en se combinant forment des nombres, une infinité de combinaisons. Ces briques sont la signature individuelle, faisant de chaque être vivant un être unique, irremplaçable, la preuve d'une appartenance à une espèce.

La civilisation qui nous intéresse a bien essayé, et parfois réussi, à dupliquer le code génétique, à créer des clones, individus identiques, tant sur le végétal que l'animal. Cela correspondait à leur désir de tout maîtriser et surtout à leur mépris de la diversité, de la différence. Car quel est l'intérêt de façonner des êtres vivants semblables ?

Adnel s'avança dans une pièce plus petite où deux collègues manipulaient échantillons, tubes, éprouvettes, prenant des notes sur un tableau, tapotant sur des calculettes, effaçant sans relâche, recommençant sans répit expériences et calculs. Ils n'aperçurent même pas les nouveaux visiteurs, du moins n'y prêtèrent pas attention, l'esprit et tous leurs sens occupés à leur travail.

La pièce ressemblait aux détails des rêves de Fantusieni : la nature n'existait plus, des machines de verre et d'acier aux cadrans lumineux étaient disposées pêle-mêle créant un mini labyrinthe où évoluaient les scientifiques, semblant parfois chercher leur chemin. Partout des écrans reliés à de multiples Neuronateurs affichaient des résultats de calculs, des projections de simulation, des compte rendus d'opérations.

Fantusieni connaissait l'usage de cette machine à mi chemin entre le vivant et la science, composé essentiellement de cellules s'assemblant dans un liquide aux couleurs vives. Des terminaisons nerveuses reliaient par milliards de milliards les alvéoles où étaient stockées les données. Des bactéries assainissaient régulièrement ce milieu clos, permettant aux cellules d'être sans cesse opérationnelles. On avait ainsi copié une nouvelle fois la nature.

L'art était invention, la science imitation.

Les Neuronateurs s'approchaient des immenses possibilités du cerveau humain, le dépassant en matière de calcul mais sans avoir la

moindre imagination, la plus élémentaire sensibilité, n'omettant jamais une donnée et incapable de commettre une erreur et en même temps dépourvu de sens critique et de cette inventivité propre au cerveau des mammifères.

Ces prodigieuses machines n'étaient que des serviteurs et il convenait qu'ils le restent. Le monde d'avant s'était laissé dominer par la technologie, submergé par des objets sans âme, était devenu esclave de ses propres domestiques.

Fantusieni pensait au monde définitivement enfoui qui lui apparaissait dans ses songes. Il se dit qu'il avait une chance de pouvoir vivre dans un monde où la technologie était reléguée à sa juste place. Juste un outil, aussi perfectionné soit-il, qui permettait de se passer des machines. La civilisation connaissait la technologie, pouvait l'utiliser pour alléger les tâches de chacun, pour modifier leur environnement, agir à grande échelle, gagner de la vitesse, de la puissance. Tout cela était possible et dans des proportions bien supérieures à celles du monde déchu d'avant le grand cataclysme. La sagesse et la mesure de chacun, à commencer par les scientifiques eux-mêmes, les rares à avoir accès à cette modernité (bien que le terme soit inapproprié), permettaient de ne jamais se laisser guider par des machines.

On appelait ça l'art du renoncement.

Connaître ses possibilités sans pour autant les appliquer, cela était le pouvoir absolu. Savoir que l'on pouvait tuer un animal et le laisser en liberté. Savoir que l'on pourrait cultiver ses aliments sans fatigue et sans effort et cependant continuer à courber l'échine et aller plus lentement. Savoir que l'on pourrait parcourir le monde en tous sens et dans un minimum de temps et continuer d'aller à pied, pensant que le chemin est plus important que la destination.

61. Mutation génétique.

Adnel ouvrit un grand dossier composé d'annotations, de courbes, de schémas, de croquis, de calculs mathématiques, d'une infinité de signes inconnus de Fantusien.

Il s'exprimait sobrement, par de petits gestes et une grande variété d'expressions faciales. Chaque idée, chaque pensée était annoncée avec rigueur et précision dans une économie de gestes qu'ont parfois les vieillards ayant du mal à bouger.

Vous savez sans doute que l'hypothèse la plus vraisemblable est celle d'une mutation due à une radiation nucléaire. Il faisait référence à cette différence génétique constatée entre l'humain d'avant le cataclysme et le génome actuel.

Nous ne pouvons pas réaliser d'expériences mettant en jeu l'uranium, cela reviendrait à jouer avec le feu, le feu des étoiles, un terrible jeu qui a provoqué la destruction d'une civilisation. Cependant, à la lumière de nouvelles découvertes réalisées par un de mes éminents confrères, il semblerait que le taux de radioactivité qui régnait alors n'était pas le fait de l'utilisation d'armes mais simplement de la détérioration des systèmes de production d'énergie. En effet, le taux reste élevé pendant une longue période dans certaines régions (dont la nôtre), mais sa progression est constante, pas explosive comme dans le cas d'un conflit.

Les taux élevés s'expliquent par les fuites inévitables une fois que l'extinction de l'espèce a eu lieu, les rares rescapés ne pouvant entretenir un parc nucléaire si important. Il est probable que durant cette longue période, les rares survivants aient été contaminés, mais les conditions nécessaires à une mutation sont moins favorables que lors d'un pic de radioactivité ne concernant qu'une seule génération, comme dans le cas d'une utilisation massive et rapide de l'uranium enrichi.

Adnel était en train de remettre en doute l'un des fondements de l'histoire.

Bardamus réagit. Cette mutation est là, on ne peut la nier. Comment l'expliquer autrement que par une irradiation ? L'humain aurait muté par le simple jeu de l'évolution ? Peu probable sur un aussi petit laps de temps. Cinquante mille ans n'est que broutilles au

regard du temps géologique.

Rien ne permet de prouver ni une hypothèse ni une autre actuellement. J'attends le retour de mon collaborateur parti il y a des lunes pour le continent des origines. Ses récentes découvertes l'avaient enflammé et je suis impatient de les partager.

Il est fort probable que, confronté à un milieu hostile, les rares spécimens de notre espèce aient dû évoluer pour survivre. J'aimerais beaucoup que votre jeune ami me raconte ses visions nocturnes. Cela semble être un témoignage intéressant, même si je n'arrive pas à saisir comment des images aussi lointaines aient pu traverser le temps jusqu'à son esprit. Une mémoire perdue qui rejaillit ?

Nous avons quantité de documents et preuves de la vie AVANT le désastre. Fantusieni rêve-t-il également de la période qui suit l'extinction ?

Intimidé, il fit quelques gestes maladroits. Ces rêves mettaient en scène une société en perdition certes, mais il ne se souvenait pas d'images montrant la catastrophe, excepté ce rêve où la nature reprenait ses droits. Adnel lui demanda des détails.

Pendant trois jours, Fantusieni raconta ses songes au généticien et plus il se livrait, plus les détails se précisaient. Il fut capable de décrire dans ses moindres particularités le monde d'avant tel qu'il lui apparaissait la nuit. Le généticien hochait régulièrement la tête mais il ne s'intéressait qu'au rêve de reconquête de la nature, le dernier de cette longue série de cauchemars qui envahissaient le sommeil de Fantusieni. Il lui fit répéter certains détails, il insista sur des précisions mais le jeune homme se souvenait davantage de la renaissance de la nature que des vestiges engloutis d'une civilisation qui s'était autodétruite. Adnel n'arrivait pas à localiser la moindre preuve pouvant apporter du crédit à ses hypothèses.

On sait qu'à cette période les conditions climatiques étaient épouvantables. Ce qui me gêne, c'est que l'espèce n'a pu évoluer aussi rapidement que le climat et notre patrimoine génétique est certes différent de notre espèce parente, nos ancêtres, mais il ne s'est apparemment pas transformé dans le sens d'une adaptation à un milieu saturé en divers gaz et pauvre en nourriture. Notre régime alimentaire est assez proche de celui qui était le nôtre avant le cataclysme à ceci près que nous ne consommons ni alcool, ni chair d'animal.

Ces deux interdits sont davantage le résultat d'une culture que d'un besoin physiologique. En effet, nous pouvons ingurgiter viande et alcool, notre estomac le tolère, certes difficilement, n'étant plus habitué à en consommer.

Tous nos choix de vie, de société ne sont pas le résultat de cette mutation mais d'une volonté de nos aïeux de rompre avec un système qui a mené droit à la destruction. Notre mode de vie est radicalement différent mais je ne crois pas que cela provienne de cette transformation génétique. A part le langage. Pour communiquer nous utilisons des signes écrits mais aussi la parole, souvent source d'incompréhension, sujette à interprétation et propice au mensonge. Il était même courant de ne pas exprimer ce que l'on pensait. Tous les rapports étaient ainsi faussés. Nous avons rejeté ce mode de communication archaïque pour un système gestuel impliquant davantage le corps et les émotions.

Ne plus utiliser le langage nous a-t-il privé de cette fonction ? Car il nous est impossible, même en le souhaitant et s'exerçant, de pouvoir parler comme nos ancêtres. C'est un des points de notre différence génétique avec une taille plus petite, issue probablement d'un manque de nourriture après le cataclysme.

Adnel était septique. On en était là des réflexions concernant ce passé trouble. Il fallait attendre le retour du scientifique parti pour le pays des origines en espérant qu'il ne revienne pas bredouille ou avec une floppée de nouvelles questions en guise de réponse. Trop de questions n'amenant pas toujours autant de réponses. Un sage disait : une question est le chemin à parcourir, une réponse est le chemin parcouru. Que l'on pourrait résumer par : tant qu'il y a des questions il y a un avenir.

62. Culte de la personnalité.

Fantusieni était une fois encore dépité. Adnel trouverait peut-être la vérité, sa vérité. Rétablir le passé dans son exactitude, chasser les zones d'ombres, éclairer notre patrimoine d'une lumière franche. Mais on ne pouvait rien pour lui, ses mauvais rêves, ses angoisses nocturnes. Allait-il vivre le reste de sa vie tel un récepteur d'images depuis longtemps oubliées ? Manouk ne lui avait-il pas déjà laissé envisager qu'il devrait apprendre à vivre, à gérer ses nuits troubles pour sa vie entière ? Il devait admettre que certains problèmes ne trouvent pas de solution. Que l'impuissance est humaine au même titre que l'imperfection, comme un virage sur un chemin trop rectiligne ou un rocher émergeant d'une plage trop lisse.

Bardamus et Fantusieni dînèrent ensemble ce soir là. Le ciel s'était progressivement chargé de lourds nuages qu'un soleil moribond tachait de teintes allant de l'orangée au rouge vif. Fantusieni pensa que le dernier crépuscule de l'humanité ressemblerait forcément à ce tableau bien qu'aucun témoin ne serait présent l'ultime soir du monde.

Fantusieni passa une nouvelle fois une nuit agitée de mauvais rêves où l'ancien monde, celui de la pollution, du gaspillage, de l'arrogance et la cupidité des hommes régnait tel un monarque que ses ancêtres avaient l'habitude d'idolâtrer avant de subir son implacable autorité. Étaient-ils à ce point masochistes ? Il y avait bien eu des soulèvements, des renversements, des révolutions, mais trop souvent orchestrés par les mêmes dictateurs ou de nouveaux, remplaçant un système par un autre en apparence opposé mais dont les mêmes conventions gouvernaient la majorité des gens. Le troupeau changeait de berger mais restait troupeau. L'immense population demeurait dans la servitude et la subordination, espérant toujours des lendemains qui chantent mais se réveillant systématiquement avec une belle gueule de bois. Tout cela ressemblait à un piètre théâtre de marionnettes dont les fils servaient autant à mouvoir le peuple qu'à le ligoter.

D'immenses foules s'amassent devant quelque spectacle, musical ou sportif. On vénère des idoles. On encense des vedettes. Les gens

ont une vie si triste, tellement vide qu'ils deviennent spectateurs d'un divertissement orchestré de la même manière que les objets sont produits pour être commercialisés. Quelques uns, symboles de cette distraction organisée, deviennent des personnages si importants qu'ils sont adulés même après leur mort. Ils deviennent des modèles. On se passionne pour leur vie. Tous veulent leur ressembler et continuer de consommer cet art futile et insignifiant.

De gigantesques manifestations rassemblent une quantité grandissante de gens, ne formant qu'une entité plus facile à diriger, à corrompre, à gouverner. Les humains glorifient champions et vedettes, qu'ils ne connaissent qu'en représentation, échange à sens unique où le dialogue n'existe pas, remplacé par un flot distrayant conçu par quelques uns, véhiculé par un artiste, catalyseur des envies de tous. Même une fois disparus, ils continuent d'être des modèles pour une population en manque de repères, s'ennuyant dans une vie qu'ils n'ont pas choisie.

On se réunit lors d'étranges rituels, cérémonies liturgiques, en hommage à un Dieu, un messie, dont l'existence est sujette à caution. Au culte du héros s'ajoute celui des morts, la foi en un esprit meilleur, berger de populations perdues. Déçu d'une existence austère, on espère dans une meilleure vie après la mort.

Il se leva d'un bond au milieu de la nuit. La pluie s'était mise à suinter des masses nuageuses comme on essore une éponge.

L'aube allait bientôt se lever, il repensa à cette phrase prononcée lors de son Tour du Monde par un vieillard rencontré par hasard : « vis chaque jour comme si son lendemain n'existait pas, aide-toi de ton expérience mais ne vis pas par le passé, fais des projets sans penser à l'avenir ».

Cette philosophie de l'instant, animale, pourtant très répandue, ne lui convenait guère. Il aimait se souvenir et savoir quel chemin il allait prendre, dans quelle direction il allait mener sa vie, du moins ses prochains jours. Or, depuis ces songes épuisants, il ne vivait que le moment présent, sans espérer de meilleurs lendemains ni se conforter dans ses jeunes années passées. Et il pensa que cela n'était pas si mal, que la liberté naissait du soulagement des liens du passé et des ficelles de l'avenir. Vivre comme si demain n'existait pas et que le passé fut un songe. Un égoïsme temporel.

Ces lourdes réflexions occupèrent son esprit de longues heures. Au

moins c'était plus agréable que les images nocturnes qui défilait dans sa tête, images d'un monde vicié, au bord du gouffre qui allait engloutir une civilisation qui ne s'était pas posé de questions, pas les essentielles en tout cas.

Fantusieni était une nouvelle fois troublé par ce rêve. Il se rappela la maxime : « Ce que l'on a est moins important que ce que l'on est. Ce que l'on est est moins important que ce que l'on fait ».

Ainsi, on se souvenait bien souvent mieux des réalisations que du nom de leur auteur. Les distractions étaient partagées par tous. Quelle frustration d'être obligé de regarder simplement les autres jouer de la musique, raconter des contes, pratiquer une activité qu'elle soit sportive ou artistique. Le culte de la personnalité n'existait heureusement plus que dans les cauchemars de Fantusieni, résultat du postulat de départ que les hommes ne seraient pas égaux entre eux. Il réfléchit à cet étrange façon de concevoir le monde. Cette hiérarchie dans les rapports humains, excitant la jalousie et l'envie venait du besoin de s'affranchir de leur condition animale. Les humains voulaient s'élever au-dessus de toutes les espèces, y compris entre eux. Concurrencer la nature en bâtissant de gigantesques édifices, souvent en l'honneur de leur Dieu. Un prétexte pour s'imaginer être l'espèce première, une créature choisie voire créée par ce personnage omnipotent. Pensé à son image, Dieu possédait le pouvoir d'avoir créé l'univers et la divine excuse d'accorder à l'humain des droits dépassant ses besoins. La religion lui permettait, l'encourageait à surpasser la nature puisqu'il était d'une nature divine, issu des mains de son seigneur. Sa propre créature se substituait à ce Dieu tout puissant en régissant sur la nature et sur les autres espèces, parfois considérant une partie de sa propre espèce comme inférieure. Fantusieni remarquait bien que l'idée même de religion avait été bafouée, transformée par l'homme qui, d'un concept visant à rassurer les mortels face au néant de l'au-delà tout en régissant leur vie de préceptes moraux, était devenu la justification de sa soit disant supériorité dans le monde, provoquant maints conflits au seul nom de l'amour de Dieu.

Fantusieni comprit alors que ce culte de la personnalité au jour le jour, cette édification de quelques figures emblématiques au rang de héros était d'une part la réponse à un manque de confiance en soi, un désir, un besoin de modèles et d'autre part cela conduisait à un culte encore plus dévastateur, celui des morts. Qu'il était pratique

d'avoir cru que le développement d'une conscience amenait forcément le concept de l'âme, celle-ci, de part la nature divine et non naturelle de l'homme, devenant immortelle, on vouait une foi sans limite dans ce qui suivait la mort physique, qui n'était considérée que comme un passage. Certains parlaient de royaume paradisiaque accordé aux plus méritants, d'autres de réincarnations successives, seule possibilité de s'amender de ses actions passées. Manières différentes de déresponsabiliser l'humain.

Cela donnait à réfléchir et Fantusieni constata que ses rêves lui permettaient de se rendre compte à quel point il avait la chance de vivre au sein d'une communauté libre et profitant de la vie, dans un monde préservé et débarrassé de ces peurs ancestrales. Il avait peut-être fallu de grand cataclysme, cette énième extinction pour que l'humain atteigne cette responsabilité morale. On n'avait plus peur de la mort, jouissant de la vie quotidiennement. On ne se cherchait plus de modèles, de héros, d'idoles, puisque après une éducation mettant en évidence la différence de chacun et développant une personnalité propre, chacun devenait acteur de sa vie en assumant les responsabilités.

Cette civilisation avait atteint un degré supérieur de sagesse, et Fantusieni sourit à cette idée. Rassuré, il rejoignit Bardamus.

63. Révélation.

Visiblement, le Gardien de la Mémoire Collective n'avait pas passé une nuit de repos absolu, l'esprit trop occupé par les recherches imminentes de son ami généticien et Fantusien se mit à penser que la liberté commençait par celle de l'esprit. Pouvoir se détacher des êtres, des pensées, des contraintes, des joies et des peines, bref ne plus penser du tout, (re)devenir un animal seulement soucieux de survivre et se reproduire, le jeu ne venant qu'ensuite.

Peut-être cette liberté exclusive était ce que recherchaient les Solitaires. Pas d'attaches, une autonomie qui faisait d'eux les seuls vrais êtres libres. Libérés des relations sociales mais libérés également de toute émotion, de toute sensation. Ils n'étaient plus dirigés par leurs émotions et semblaient d'une sagesse exemplaire, n'accordant aucune hiérarchie dans leurs sentiments. En avaient-ils seulement, des sentiments? Cela fit peur à Fantusien. Etre libre c'était donc être seul? Etre maître de soi c'était donc ne plus rien ressentir du tout? Etre libre c'était être mort.

Et il pensa que la liberté avait ses limites, que le bonheur et l'insouciance n'y étaient pas forcément liés. Non, la liberté et la vérité ne rendaient pas nécessairement heureux. L'honnêteté valait mieux que la vérité. Il préférait le dense tissu des rapports entre les gens et succomber aux milliers d'émotions qui régentaient sa vie, y compris la cruauté de ses rêves qu'être libre de toute entrave.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le laboratoire, il régnait une agitation peu commune à l'intérieur du bâtiment. Les chercheurs vêtus de leur blouse blanche immaculée allaient en tous sens. Adnel, emporté par le flot incessant des allées et venues ne les avait pas remarqués. Tous les scientifiques semblaient marcher vers un objectif unique, faisant des gestes brefs et rapides. Une vraie ruche dont l'organisation échappait à un regard extérieur. Bardamus et Fantusien se regardèrent avec l'air inutile de ceux qui sont exclus d'une activité commune. Il se passait quelque chose d'une importance peu commune, et dans ces sphères scientifiques cela signifiait une catastrophe imminente ou alors une avancée dans la

vie du commun des mortels selon que l'on eut un esprit optimiste ou des idées noires.

Un jeune chercheur au regard cerclé de lunettes rondes aux montures en os de poulet, peut être moins obnubilé par cette effervescence soudaine, les remarqua. Il s'avança l'air absent, la tête certainement plongée dans des lignes de chiffres, de calculs restés sans résultat, ses gestes ne semblaient pas être gouvernés par son cerveau, ses mains donnaient l'impression de se mouvoir par elles-mêmes. Il leur expliqua qu'une importante découverte avait eu lieu cette nuit, que tous les chercheurs avaient été convoqués à la première heure, qu'une annonce allait être faite, qu'il devait rassembler des notes, vérifier quelques calculs, qu'il n'avait pas trop de temps à leur consacrer mais que, oui, il informerait Adnel de leur présence. Et il était reparti, absorbé par le flux de ce véritable fleuve humain qui emportait tout sur son passage.

L'œil curieux de Bardamus s'était plissé sous l'effet d'une grande excitation intellectuelle, ses pensées étaient déjà en route vers cette nouvelle bouleversante à en croire le jeune chercheur. Fantusieni, loin de cette agitation scientifique, pataugeait encore dans ses réflexions nocturnes, y incorporant quelques éléments nouveaux. Il se mit à réfléchir sur l'apport de la science dans le concept de liberté. Les avancées technologiques, en laissant présager un apport accru de liberté, un espoir de se libérer des contraintes, n'avaient finalement pour conséquence qu'entraver le libre arbitre, le choix des personnes, réduire l'indépendance aux choses tellement souhaitée. La science n'était pas en cause, apportant des réponses et provoquant de nouvelles interrogations. Seule la technologie, cette application matérielle de la science, réduisait la personne en esclavage. Le monde l'avait désormais bien compris. Fantusieni subodora néanmoins une mauvaise nouvelle au milieu de tout ce grouillement.

L'agitation sembla perdre de son intensité. Adnel, comme sorti de nulle part, fut devant eux et s'exprima dans un état d'excitation extrême.

Plusieurs Révolutions de recherches étaient parvenues à un singulier résultat au milieu de cette nuit, une nuit pareille aux autres, sans signe distinctif à part qu'elle allait (peut-être) changer le monde.

Les généticiens ont pu établir que le code génétique, le génome de

notre espèce avait évolué, muté à hauteur d'un pour cent. Pendant longtemps on a pensé que l'intense radioactivité qui régnait sur terre lors du grand cataclysme était responsable de ce changement inouï. Deux historiens-archéologues bien connus pour leurs recherches intensives sur la biodiversité d'avant la dernière extinction sont revenus il y a quelques jours des régions chaudes situées au sud de l'équateur. Ils ont fait des découvertes importantes sur la faune vivante alors. Jusque là, cela intéressait uniquement les biologistes férus d'histoire et quelques passionnés de bestiaires insensés. Nos généticiens tentèrent d'établir le génome de ces espèces afin de mieux les classer. L'opération était délicate, l'Adn se désagrégant au fil des millénaires. Il était rare de pouvoir trouver des séquences assez longues pour effectuer un calcul correct.

Cette nuit, une équipe travaillait sur une espèce de primates proche de nous, comme il en existait une multitude à cette époque. De lointains cousins dans l'arbre généalogique de l'évolution. Les résultats ont été recoupés et aujourd'hui il n'y a plus l'ombre d'un doute. Le code génétique de cette espèce éradiquée lors de la dernière extinction est EXACTEMENT le même que le notre.

Les gestes d'Adnel étaient empreints d'une excitation sans borne. Le scientifique, si posé d'habitude, avait la volubilité d'un acteur. Cette révélation était son eldorado, l'objectif de son existence. Il avait découvert sa vérité et sa vie en était radicalement changée.

Nous n'avons absolument pas muté lors de la catastrophe, nous sommes simplement les descendants de cette espèce, si proche. Nos supposés ancêtres ont bel et bien péri dans leur course au progrès. La morale de l'histoire est impeccable. L'espèce responsable du dérèglement climatique projetée dans les abîmes de l'histoire, à jamais éradiquée comme nombre d'espèces et ce uniquement par leur faute.

Bardamus écoutait avec philosophie les révélations du généticien. En tant qu'historien, cela modifiait toute l'histoire comme si on prouvait à un enfant que ses géniteurs n'étaient pas ceux qu'il croyait. Les fondements de la société en seraient certainement bouleversés. Peut-être que la morale en subirait des conséquences, dans un bien comme dans un mal. La culpabilité sous-jacente, cette épée de Damoclès, celle du progrès technique serait effacée puisque nous n'étions plus coupable du grand cataclysme. Cela inciterait peut-être certains à embrayer sur les traces de nos défunts cousins.

D'un autre côté, cet aveu renforcerait notre volonté de se démarquer davantage de cette civilisation qui n'avait pas su vivre en harmonie. Bardamus semblait songeur. Tout était possible.

Adnel poursuivait son exposé.

Notre incapacité à utiliser le langage articulé vient de là. Et certainement notre culture, nos aspirations, notre façon de vivre, notre vision du monde. Nous n'avons absolument pas changé. Nous nous sommes adaptés, nous avons évolué mais aujourd'hui il est incontestable que nous ne sommes pas les descendants de cette civilisation perdue, nous ne sommes pas des humains.

Fantusieni considérait cette découverte avec un recul propre à ceux qui n'ont aucun intérêt dans l'affaire. Il était musicien, ni généticien, ni historien, ni philosophe. Après tout, cela ne le concernait pas. Qu'un lointain ancêtre soit d'une espèce ou d'une autre, qu'importe. Il allait poursuivre sa vie en profitant de chaque instant, en offrant aux autres son savoir-faire, en multipliant les contacts et les rencontres. Comme la majorité des gens, il n'avait aucune ambition pour lui-même. Il oeuvrait pour le bien de la communauté toute entière et en tirait un bonheur et un épanouissement. C'est en donnant que l'on reçoit. Un jour viendrait où il rencontrerait une femme avec laquelle il aurait envie de perpétuer l'espèce, quelle qu'elle soit. Cela n'était pas son problème. A ses yeux, cela ne changerait rien au déroulement du monde. Il espérait simplement que ces rêves atroces finiraient pas cesser.

Et c'est au travers d'une fine brume, comme si ses perceptions étaient diluées par un manque d'intérêt qu'il observa les derniers gestes d'Adnel.

Nous sommes simplement une AUTRE espèce, transportant son cortège de mœurs et de coutumes.

Les humains nous nommaient Bonobos.



« Le singe est doué de la parole mais se tait par sagesse pour ne pas devenir l'esclave de l'humain ».



